

Nadia Bouzid

# **Le Terrain**

Les oies sauvages passèrent au-dessus de la fabrique de papier de Munksjö.

En les entendant, les ouvriers s'arrêtèrent pour écouter.

-Où allez-vous ? Où allez-vous ? lança un ouvrier.

Les oies sauvages ne comprirent pas, mais Nils répondit :

-Là où il n'y a ni machines, ni chaudières.

*Le merveilleux voyage de Nils Holgersson à travers la Suède*

Selma Lagerlöf

Affirmer que j'ai précipité la fin du monde en me faisant une entorse peut paraître présomptueux. Ajouter que cela n'a pas été une si mauvaise chose semblera provocateur. Mais c'est peu de dire que je ne regrette rien. J'étais lasse à la fin de ce monde ancien.

## Partie 1 : l'atelier

En général, quand on dit *ça pourrait être pire*, c'est signe que ça ne va pas fort. C'est précisément ce que j'ai répondu à ma généraliste quand elle m'a demandé si j'avais très mal : *ça pourrait être pire*.

Élise m'avait accompagnée au cabinet et c'est appuyée sur elle que je suis ressortie en clopinant et en me demandant comment j'allais organiser les semaines à venir, entre mon entorse carabinée, mon studio situé au quatrième étage (cinquante sept marches) et Tina qui avait l'habitude de ses deux heures de promenade par jour. Mais Élise avait un sens aigu de l'organisation. Nous étions à deux pas de l'atelier qu'elle louait près de la mairie et elle m'y avait emmenée avec le plus grand naturel, tout en m'expliquant que mon accident tombait à pic : puisqu'elle partait pendant six mois au moins en Amérique latine avec Wlad, le plus simple était encore que je m'installe dans l'atelier, qui avait l'avantage d'être situé au rez-de-chaussée. Ça l'arrangeait que ce soit moi qui l'occupe, car elle rechignait à le laisser à n'importe qui.

Quand je repense à cette conversation, je m'étonne encore de la désinvolture avec laquelle j'ai accueilli sa proposition. Certes, ce n'était pas cher et très bien situé, certes je détestais le studio que j'avais pris moins d'un an auparavant dans la précipitation de ma rupture. Mais je ne m'explique pas comment j'ai pu décider d'habiter là, dans un local où l'on n'était pas légalement censé vivre, sans me poser la question d'où j'irai ensuite. Peut-être que j'avais simplement envie de tirer un grand trait sur ma vie passée, de faire quelque chose de radical où j'aie le sentiment de décider les choses et non pas de les subir.

Élise bouclait son atelier à l'aide de trois cadenas et elle avait insisté pour que je l'imite systématiquement, même pour sortir acheter du pain, comme s'il y avait là les œuvres les plus précieuses du monde et non pas des

objets incongrus et invendables comme le pompon géant, les poupées articulées ou le braséro-extincteur. Etrangement et pour la première fois depuis longtemps, je me sentais chez moi. C'était vaste de proportions, calme, d'une propreté extrême, il y avait un lit et l'eau courante, je n'avais besoin de rien d'autre.

-Je crois que je vais demander à Brahim s'il peut m'héberger quelques jours, le temps de déménager mes affaires ici. Tu veux bien m'accompagner chez lui ?

-C'est vraiment ta deuxième mère, celui-là, avait rigolé Élise.

Elle avait raison. Un an auparavant, c'est chez Brahim que je m'étais réfugiée lorsque Lydia m'avait annoncé, après sept ans de vie commune, qu'elle allait déménager à Bruxelles et que je ne faisais pas partie de l'aventure.

Tandis que nous marchions, j'ai pris conscience que mon entorse commémorait cet événement qui s'était produit il y a un an jour pour jour. En sismologie, on appelle ça une réplique. Un séisme se produit, et puis, quand on n'y pense plus, vient une autre secousse dont elle est l'écho. Je foulais le même trottoir, à la même heure, comme si je me superposais à moi-même. Car j'étais passée par là après être sortie de l'appartement et avoir fermé doucement la porte, alors que j'aurais voulu la claquer si fort que les murs se fissurent, que l'immeuble s'effondre, et que le lendemain on lise dans les journaux *destruction inexplicée d'un immeuble à Montreuil, les enquêteurs s'interrogent*. Je m'étais sentie aussi anéantie qu'une ville bombardée, mais j'avais tout rentré en moi à partir de ce moment, comme on bourre un sac de couchage dans sa housse. Pour ne pas effrayer les autres ou pour ne pas m'effrayer moi-même, j'avais serré le cordon au maximum, afin que rien ne s'échappe.

Une fois chez Brahim, Élise a sonné et elle a attendu qu'il sorte pour lui expliquer ce qui s'était passé, puis elle a pris congé.

-Je vous laisse. On se tient au courant pour le déménagement, Norma.

Brahim m'a soutenue et il m'a fait asseoir dans la cuisine, puis il a tiré une seconde chaise pour mon pied. Dans cette pièce où nous avons passé tellement d'heures, j'ai vraiment eu l'impression d'être revenue un an en arrière. Toute l'émotion que j'avais gradée au fond de moi est revenue à la surface ; mes yeux ont commencé à me piquer et ma bouche s'est tordue quand j'ai voulu parler.

-Écoute-moi bien, Norma. Il faut que tu me promettes de ne pas pleurer. Ça me fait pleurer aussi et le lendemain je me réveille avec les yeux tout gonflés. Je veux pas de ça, entendu ?

Il s'est levé et il est sorti de la pièce, en attrapant au passage son tablier de serge bleue. J'ai entendu grincer la porte de la cave. Tina a posé sa grosse tête sur ma jambe et regardait dans le vague pendant que je la grattais entre les yeux. Au bout d'un moment, Brahim est revenu en parlant tout seul, *celle-là depuis le temps que j'attendais une bonne occasion pour l'ouvrir.*

Il a fait tourner son petit doigt dans les airs en prenant l'accent blédard.

-C'est un médecin, attention, un vrai docteur en médecine, qui m'a dit un jour, le meilleur remède quand ça va pas, c'est de boire un bon Bordeaux. Et celui-là, je peux te garantir que c'est du bon, enfin s'il est pas bouchonné.

Il a marmonné des paroles de conjuration en arabe tout en passant un coup de torchon sur la bouteille, puis il a éloigné celle-ci, bras tendu, pour l'ajuster à sa vue.

-Faut que je me fasse faire des lunettes, c'est une catastrophe. Château Troplong Mondot 2009, ça promet, hein ? Je vais chercher des verres pendant que tu l'ouvres, attends, bouge pas, je t'apporte le tire-bouchon.

Il a décroché de leur suspensoir deux verres king size comme ils en ont

dans les séries américaines, quand les gens riches rentrent chez eux après une journée harassante et qu'ils se posent dans leur cuisine à îlot central, pleine d'ustensiles rutilants.

-Normalement il aurait fallu le carafier, mais bon. Sens-moi ça.

J'ai plongé mon nez dans le verre et j'ai exposé à Brahim ma théorie de la réplique.

-Mais je croyais que c'était derrière toi, tout ça, l'eau a coulé sous les ponts, depuis l'an dernier, non ?

Je me sentais un peu honteuse.

-Quel âge tu as, au fait, j'en suis resté à 28 ans.

-Je vais sur mes 31.

-Elle avait combien de plus, déjà, Lydia ?

-Onze ans. Tu sais, le problème c'était pas la différence d'âge, c'est la différence de milieu, ou d'ambition. J'ai jamais vraiment cadré avec ses amis. Ils se demandaient ce qu'elle foutait avec une fille qui bosse à Nation Litterie.

Brahim a soupiré.

-Ça sert à rien de te dénigrer comme ça, tu vaux ni plus ni moins qu'avant. On a parlé de ça, déjà. Et puis t'es pas définie par ton boulot. Au fait, j'aimerais bien changer mon matelas, tu peux m'avoir des prix, toi ?

-J'ai un pourcentage merdique. T'as meilleur compte d'attendre les soldes.

-Bon ce vin, alors, tu dis rien, qu'est-ce t'en penses ?

-Il est excellent.

Il a regardé la bouteille avec une expression de regret anticipé.

-Je vais pas pouvoir t'en servir du comme ça tous les soirs.

J'ai porté le verre à mes lèvres en prenant un air inspiré, mais dans l'état où j'étais, il aurait pu me faire boire de la Villageoise.

-Tu sais, les chagrins d'amour, c'est pas la fin du monde. Ça prend du temps, mais ça passe, même si on s'imagine qu'on s'en remettra jamais. Tu te

souviens de ma séparation avec Bernard ? J'avais pris dix kilos, j'étais sous cachetons, je refusais tous les boulots qu'on me proposait.

-Ça t'allait bien aussi, quand t'avais dix kilos en plus.

-Ah non, merci, hein, j'avais l'impression de ressembler à mes tantes.

Il a eu l'air de réfléchir.

-Tiens j'ai une idée, tu voudrais pas que je te maquille pour te changer les idées ? Un vrai maquillage, par un professionnel ?

Je l'ai laissé me diagnostiquer avec son air de spécialiste et j'ai imaginé ma tête avec une rangée de faux cils et un rouge à lèvres écarlate.

-Une autre fois peut-être, là ça va pas m'amuser.

Il faisait de son mieux pour me maintenir la tête hors de l'eau. Mais c'était comme assurer à un grand brûlé qu'il y a une greffe de peau qui l'attend et qu'il pourra retourner à la piscine d'ici un an ou deux.

-On va faire à manger alors. T'as faim ?

-Pas là tout de suite, non.

-Faut que tu manges, faut pas te laisser aller. Toi tu serais plutôt du genre à perdre dix kilos.

Il a bu une gorgée et l'a fait glouglouter un peu dans sa bouche avant de l'avaler, comme il avait appris lors de son stage d'oenologie. Il a fini par lâcher, avec un petit rire gêné :

-T'as lu *La Recherche* ?

-*La Recherche... du temps perdu*, tu veux dire ? Non, j'ai commencé une fois, il y a longtemps. Pourquoi ?

-Tu devrais lire Proust, c'est ma prescription médicale à moi, même si je suis pas docteur en médecine. Tu vas avoir l'impression que c'est écrit pour toi. Tout ce que t'es en train de vivre, il l'a vécu et il en parle hyper bien.

J'ai haussé les épaules.

-C'est pas ça qui va la faire revenir.



L'atelier d'Élise se trouvait au fond d'une grande cour bétonnée. Le béton était fendillé par endroits et le printemps avait fait pousser de petites herbes dans les interstices. On arrivait de la rue par un portail coulissant. Les sons parvenaient dans la cour d'une manière bien particulière, colportés par le vent ou l'air ambiant, jusque dans cet océan de calme où ils se détachaient, lointains et néanmoins présents, comme pour rappeler que la civilisation était toute proche et qu'il suffisait de sortir pour se retrouver près d'un Franprix, d'un bureau de tabac, d'un kebab et d'un arrêt de bus. On entendait les voitures et leur rumeur incessante, les sirènes des pompiers et des ambulances, une soufflerie, mais tout ça de loin, pas assez fort pour en être incommodée, juste ce qu'il fallait pour rappeler que ça existait. Les peupliers plantés devant l'école, un peu plus bas, laissaient entendre le bruit du vent dans leurs feuilles et deux merles se répondaient à quelques maisons d'intervalle.

Une fois Élise partie pour de bon, je m'étais retrouvée chez elle avec l'impression de ne pas être toute seule ; quand je me déplaçais dans l'atelier, je croyais la voir penchée sur l'établi, avec son masque devant les yeux, en train de souder des pièces métalliques, ou en train de dire, *bon, maintenant j'arrête*, pour mettre de l'eau à chauffer et nous préparer un thé. J'avais beau savoir qu'elle était avec Wlad au bout du monde, je me sentais accueillie.

Mes cartons étaient là et je m'attelais à leur ouverture. Tout en rangeant mes habits dans les cases ménagées sous l'établi, je revoyais Élise, le jour où elle m'avait présenté l'atelier pour me convaincre d'y habiter. Le lit derrière son rideau, l'évier en pierre, la coursive menant au toit-terrasse avec ses marches en fer, avec de l'autre côté de la porte une vue imprenable sur le clocher de la mairie, comme elle disait. Sans compter les outils dont je pouvais disposer à mon gré. Sa seule inquiétude avait concerné ma propension à ramasser des objets dans la rue.

-Tu peux accrocher la carriole derrière le vélo, c'est super pratique si tu

as des gros trucs à trimballer. Seulement modère-toi je t'en supplie, j'ai pas envie que ça ressemble à Emmaüs à mon retour. Tu te rappelles l'an dernier, quand on a vidé la cave de Lydia de tous les trucs que t'avais ramassés?

J'ai poussé un gros soupir.

-Y en a que je regrette encore, tu sais ?

Oui, mais qu'est-ce que j'aurais pu en faire, de tous ces objets, dans mon studio. Le fauteuil club avec ses taches de vieillesse, le petit guéridon élancé qui ressemblait à une danseuse de Degas, le miroir art déco qui avait dû commencer sa carrière dans un bordel. J'avais eu le cœur serré en les voyant abandonnés sur le trottoir comme des chiens au moment des vacances. On avait cessé de les aimer et on s'était débarrassé d'eux sans états d'âme.

Ce nouveau déménagement me replongeait dans l'état d'esprit qui avait été le mien un an auparavant, quand je marchais dans les rues, précédée de la masse placide de Tina, et que je me sentais comme un sous-marin nucléaire soviétique croisant dans la mer de Barents, avec son équipage mort à l'intérieur. Je n'en avais toujours pas fini de devoir justifier mon moral auprès des gens attentionnés qui s'inquiétaient pour moi. Les partisans du renouveau m'encourageaient à aller sur des sites de rencontre. Mais moi, je n'avais pas envie de me mettre sur le marché comme un sac à main d'occasion sur e-bay. Les choses qui me font le plus plaisir, c'est celles que je n'attends pas, celles que je trouve dans la rue, et pas celles que je commande en ligne après avoir renseigné tous les critères. Tina, est-ce que je l'avais commandée ? Non. Un jour, un punk à chiens m'avait accostée en me disant, tu veux pas un bébé chien ? La maman de Tina était couchée sur un carton dans la rue de Ménilmontant, avec des mamelles comme celles de la louve de Rome. C'est ainsi que j'étais rentrée avec une petite chiotte dans mon blouson, en me demandant comment j'allais l'appeler.

Mais à ne pas forcer le destin, souvent il ne se passe rien du tout. Pendant toute la période allant de ma rupture à mon installation à l'atelier, le seul événement digne d'être mentionné (hormis la naissance d'Aimé, mon neveu, et mon accession au pôle *gestion des stocks* chez Nation Literie) fut l'arrivée de Nathan dans mon équipe, en qualité de livreur, avec ses cheveux à la Harpo Marx qui dépassaient de sa casquette.

Nathan était carrément perplexe.

Après avoir attendu patiemment que je déverrouille les trois serrures de sécurité, il est entré à ma suite et a regardé autour de lui, examinant la verrière, l'établi et l'escalier menant à la coursive. Sans faire de commentaire, il a immédiatement posé la question la plus délicate :

-Mais tu vas aller où quand ta copine va revenir ?

J'ai posé la bouilloire électrique sur son socle. Je l'avais trouvée dans la rue en parfait état de marche, mais avec un design qui ne plaisait plus. Elle faisait un raffut de locomotive.

-Tu sais, elle va pas revenir avant six mois minimum, il peut se passer plein de choses d'ici-là.

Nathan a haussé le ton pour couvrir le bruit.

-Mais ça va arriver très vite ! T'es complètement folle d'avoir lâché ton studio.

-Arrête de faire ta mère juive, j'en ai pas parlé à mes parents, c'est pas pour que tu t'y mettes.

J'ai attrapé la théière sur l'étagère au-dessus de l'évier.

-Tu fais du thé par cette chaleur ?

-C'est bien meilleur de boire chaud. Regarde les Touaregs. De toute façon, j'ai rien d'autre à t'offrir, vu que j'ai pas de frigo, ça sert à rien que j'achète de la bière.

-Ah oui, c'est vrai, j'avais oublié ce détail.

Il a levé les yeux et s'est dirigé vers l'escalier lorsqu'il a avisé le gros cadenas fixé là comme ceux qui à cette époque envahissaient les ponts de la capitale pour sceller l'amour de ceux qui les avaient posés.

-C'est quoi ce cadenas ?

J'avais posé la même question à Élise quelques mois auparavant et elle m'avait répondu, un peu gênée :

-C'est Wlad, cet horrible romantique. Il a jeté la clé et maintenant c'est

là pour l'éternité. J'ai menacé de le retirer avec ma scie à métaux, mais je vois bien que ça lui tient à cœur.

J'ai montré à Nathan les noms d'Élise et de Wlad gravés à la pointe. A ma grande surprise, il a pris un air attendri puis il est monté avec le plateau que je lui avais mis entre les mains. Ses semelles ont fait une petite mélodie industrielle sur les marches en fer.

-Vas-y, je te rejoins, on va s'installer sur le toit.

Une fois en haut, j'ai tendu le bras pour attrapé la clé. La serrure a rendu un son mat et parfaitement graissé. Quand j'ai poussé la porte vers l'extérieur, les cheveux blond vénitien de Nathan se sont enflammés. On apercevait les peupliers de l'école, légèrement penchés par la brise et, au-delà des arbres, le clocher de la mairie. La rumeur continue et adoucie du trafic nous parvenait de loin, relevée de voix assourdies qui montaient d'on ne sait où, portées par des courants d'air chaud. Un grondement profond a traversé le ciel. Les traînées blanches laissées par les avions dessinaient des triangles et des losanges qui se dissipaient à vue d'œil. Une odeur de sardines grillées flottait dans l'air, comme un ruban invisible, et se déroulait gracieusement dans le quartier. Quelque part, un gros pigeon roucoulait d'une voix de baryton. J'ai poussé la cale en bois pour empêcher la porte de se refermer.

-Si elle claque, on est enfermés dehors. Après, il y a l'escalier de secours qui redescend dans la cour, juste là, mais bon.

Nathan a fait quelques pas pour vérifier, puis il est revenu, l'air tranquillisé.

-Tu crois qu'on est encore dans le nuage de pollution ?

-On est au-dessus de tout, ici.

La même année, à une journée d'intervalle, Nathan naissait à la clinique des Lilas et moi à l'hôpital civil de Strasbourg. Je l'appelais mon jumeau hétérozygote. Je me souviens parfaitement de notre première

rencontre. C'était comme si je l'avais connu depuis toujours, je pouvais terminer ses phrases et lui les miennes.

-Pourquoi on se marierait pas, il m'avait dit un jour. On vivrait heureux, nos parents seraient contents, les collègues nous offriraient un beau matelas. On pourrait échanger nos noms, tu t'appellerais Norma Krauss et moi Nathan Zorn, les deux sonnent bien.

Je faisais semblant d'y réfléchir, la vie me semblait un vaste réservoir de possibilités farfelues et sans conséquences. Ça ou autre chose, au point où j'en étais.

Assis sur la terrasse, le visage irradié par le soleil, Nathan regardait la théière d'un air soupçonneux.

-C'est pas du thé japonais, j'espère. Tu sais que depuis Fukushima il faut plus boire de thé japonais.

-C'est du thé à la menthe en sachet, tu vois bien.

-Tu sais, je crois que je vais changer de place, j'ai trop chaud, j'ai laissé ma casquette en bas, je vais attraper une insolation si je reste comme ça.

Il s'est déplacé à l'ombre et il a continué :

-C'est pas normal, cette chaleur. Tu sais qu'en 2050, il y aura plus de plastique que de poisson dans les océans ?

J'ai eu la vision des quatre cavaliers de l'Apocalypse et au milieu Nathan, avec sa casquette Nation Literie.

-D'ici là tu seras déjà mort.

Il a fait semblant de rire, puis son sourire s'est effacé et il est resté le regard perdu dans le vague, à grattouiller de l'ongle l'ébréchure de son mug blanc marqué « I love New-York » en lettres rouges. J'avais failli jeter ce mug à plusieurs reprises, mais il avait une valeur sentimentale. Quelques années auparavant, Lydia m'avait apporté mon café au lit, dans ce mug acheté exprès pour l'occasion. Elle me l'avait mis dans les mains et avait dit : *on va aller à*

*New-York, tu veux?* Un jour je serais capable de m'en débarrasser, mais pour l'instant, je n'étais pas encore prête.

Nathan a relevé les yeux. Il avait un raisonnement en cours dans sa tête et comme souvent, il le mûrissait en silence, puis remettait le son au milieu de l'argumentation. Je m'attendais parfois à le voir reprendre au beau milieu d'une phrase, voire d'un mot.

-Tu vois Virgile par exemple.

J'ai senti mes épaules s'affaisser. Depuis qu'il avait commencé à lire *l'Énéide*, il me sortait Virgile à toutes les sauces.

-Il pensait pas qu'on parlerait encore de lui deux mille ans après.

J'ai éclaté de rire :

-Jésus non plus !

Il a fait semblant de ne pas entendre.

-Je ne sais pas combien de personnes connaissaient son existence à son époque, mais c'est devenu un classique de la civilisation suivante. Et maintenant dis-moi comment il aurait pu imaginer que Rome allait s'effondrer et qu'il y aurait une civilisation suivante. C'est pareil pour nous, sauf que nous, on le sait, qu'on va droit dans le mur. Le climat se réchauffe, et on continue à faire la fête sur le Titanic alors qu'on sait qu'on va entrer en collision avec un iceberg. On le sait, mais on fait comme si ça n'allait pas avoir lieu. On est à la fin de quelque chose, ça me rend malade, comment veux-tu qu'on se projette dans l'avenir.

Je ne voyais pas quoi lui répondre. Ça m'a fait penser à une promenade dans les Vosges avec mes parents et mon frère, quand j'étais petite. Sur le sentier, un panneau expliquait la formation du massif. Des millions d'années avant, il y avait eu la mer et il restait encore des coquillages incrustés ça et là. Ensuite avaient poussé des forêts préhistoriques peuplées de dinosaures, mais elles avaient fini par se transformer en charbon. Il a encore fallu attendre plusieurs millions d'années pour que les sapins

apparaissent. Quant à la forêt actuelle, la forêt de feuillus, elle était toute récente, à peine cent mille ans. J'avais imaginé, en regardant la cime des arbres, les bancs de harengs et les baleines qui étaient passées au-dessus de ma tête, ici même.



Ce soir-là, Nathan et moi avons fini par sortir. Ce qu'il nous fallait, c'était des feuillages, de l'herbe tendre. J'ai rempli une bouteille d'eau pour Tina et nous sommes montés vers le parc. L'air embaumait toujours la sardine grillée. Nathan a frémi des narines.

-C'est les voisins d'en face, les Goncalves, dès qu'il commence à faire beau, ils font griller des sardines.

Nathan a pris un air pédant.

-On dit pas Goncalves, on dit Gon-salv'sch.

-Ah ouais ? Comment tu sais ça ?

-J'avais un pote au lycée qui s'appelait comme ça.

En chemin, nous avons pris des bières fraîches chez l'épicier en priant qu'elles ne soient pas tièdes quand nous arriverions. Marcher à l'ombre ne changeait pas grand chose, la chaleur venait de partout, elle était dans l'air, elle montait de l'asphalte, elle sortait des murs. Il faisait beaucoup trop chaud pour la saison. Une fois au parc, nous nous sommes rendu compte que d'autres avaient eu la même idée que nous et s'étaient posés en haut de la grande butte, pour la vue sur Paris. Sa tour Eiffel, sa platitude monochrome, son nuage de pollution qui lui donnait un visage de cambrioleur au nez écrasé sous un collant. Et dans le lointain les deux cheminées de la *fabrique de nuages*, nom poétique de l'usine d'incinération qui transformaient en larges panaches blancs les ordures de la capitale. Au-dessus de nos têtes, les perruches volaient en bandes d'un arbre à l'autre et poussaient des cris exaspérés.

Nathan faisait rouler sa canette sur ses joues en maudissant la chaleur, les pouvoirs publics, le capitalisme et l'industrie en général.

-Et tu crois qu'elle vient d'où, ta bière fraîche ? L'idéal pour toi, ce serait qu'on disparaisse pour de bon, en fait. La terre redeviendrait un paradis.

En disant cela, je citais mot pour mots le titre de « Réveillez-vous », le magazine des Témoins de Jéhovah qu'une zélote m'avait fourré entre les

mains deux jours plus tôt. Le paradis, c'était une vallée alpestre où des gens des trois âges et des deux sexes, toutes races confondues, prenaient le thé, tandis qu'à leurs pieds batifolaient un lionceau et un agneau.

Nathan était lancé.

-Tu veux dire comme dans *l'Armée des douze singes* ? Mais l'humanité aurait été rayée si l'autre abruti de Bruce Willis n'avait pas été renvoyé dans le passé pour nous sauver in extremis. À cause de lui tout a continué comme avant, l'industrie chimique, l'industrie automobile, l'élevage industriel, les déchets nucléaires, la mort des océans, les singes de laboratoire, la déforestation, les enfants qui bossent dans les mines et dans les usines pour fabriquer nos téléphones.

Tout en psalmodiant les noms des coupables, Nathan les énumérait sur ses doigts, un à un. Quant à *l'Armée des douze singes*, nous avons vu le film ensemble peu de temps auparavant. Je me suis repassé la scène où Bruce Willis, la larme à l'œil dans sa voiture, écoute *what a wonderfull world* chanté par Louis Armstrong. Il fallait reconnaître que certains aspects de notre monde merveilleux n'étaient pas mentionnés dans la chanson.

Un type venait d'apparaître derrière nous.

-T'as oublié les accords de libre-échange, l'obsolescence programmée, le chômage structurel et les paradis fiscaux.

Nathan a sursauté.

-Désolé de vous interrompre, j'étais venu vous demander si vous aviez pas deux-trois feuilles à me dépanner.

Son tee-shirt portait l'inscription « un Marx et ça repart ! ». Il a passé la main sur la tête de Tina et m'a remerciée quand je lui ai tendu mon paquet.

-On fait un barbeuc là-bas, si vous voulez venir, on a la race de merguez.

Nathan s'est enfin décidé à reconnaître son existence.

-Merci mais on mange pas de viande.

-Comme vous voulez, y a aussi à boire et vous avez le droit de changer d'avis.

J'ai attendu qu'il se soit éloigné.

-M'englobe pas tout le temps dans tes trucs, là. J'ai peut-être envie de bouffer *une* merguez pour une fois, c'est pas ça qui va faire de moi une criminelle de guerre. Sans compter que ça nous sociabiliserait un peu.

Nathan a maugréé une phrase qui se terminait par « une bande de nases avec leurs tee-shirts à la con ».

-Si on fréquentait un peu plus les autres, on arrêterait peut-être d'attendre la fin du monde comme la solution à tous nos problèmes.

Car malgré tout ce que je pouvais dire, je savais que ça me ferait du bien de séduire une fille, ou d'être séduite, faire que quelque chose remue à l'intérieur, ne serait-ce que cela, me sentir un peu vivante et pas seulement un bloc de regret aggloméré autour de souvenirs périmés.

-Tu trouves pas bizarre que ce Karl Marx d'opérette viennoise nous demande des feuilles ?

-Ben non, pourquoi ?

Il a désigné l'endroit où ils étaient.

-Ils sont combien, à ton avis.

-J'en sais rien, une dizaine.

-Et sur tous ces gens, il y a personne qui a des feuilles ? C'est pas une réunion du Médef, je veux dire, ils fument pas des Monte-Christo.

J'ai soupiré bruyamment.

-Écoute, il a dû aller pisser dans le bois là-derrrière pour être tranquille et il avait pas ses feuilles sur lui. C'est si important ? Tu devrais prendre les choses plus simplement, tu sais. Parfois j'ai peur que tu finisses complètement parano.

-Bon laisse tomber, on y va si tu y tiens, et je dirai rien si tu manges une merguez, mais on attend un peu, sinon ils vont nous prendre pour des

crevards.

Nous avons donc laissé passer le temps de notre dignité en finissant nos bières tiédissantes, la main dans le sachet de chips. La tour Eiffel s'était mise à scintiller à quelques kilomètres de là. Les étoiles s'allumaient une par une et la lune étirait au-dessus de la cime des arbres un croissant mince comme une rognure d'ongle. Les perruches étaient couchées à présent. Autour de nous, les bruits de bouchons et de canettes libérant leur gaz punctuaient les rires et les conversations. Par-ci par-là les écrans de téléphone faisaient des halos bleus, les bouts de cigarettes des points rouges. Nous nous sommes levés en même temps sans nous concerter. Tina a lâché le bâton qu'elle était en train de rogner et nous a regardés l'un, puis l'autre, avant de nous suivre.

Quand il nous a vus arriver, Karl Marx nous a accueillis tout naturellement. Il a désigné une silhouette dans la pénombre.

-C'est Mélanie, c'est elle qui fête son anniversaire.

Ces gens devaient être tout juste au collège au moment où je passais le bac.

Nathan s'est tourné vers moi. Une fois de plus, il lisait dans mes pensées.

-Si on s'emmerde, on se casse, d'accord ?

Tout en blanc, avec pantalon de marin et tee-shirt petit-bateau, une fille s'adressait à la fameuse Mélanie.

-Quand on peut voir apparaître le premier croissant, comme là, tout mince, c'est le début du Ramadan, la lune commence à grandir. Tu connais le truc pour savoir si elle est croissante ou décroissante ? Si tu peux la prendre dans ta main droite, c'est qu'elle est croissante, comme là aujourd'hui. Si c'est la main gauche, elle est décroissante.

Karl Marx est arrivé.

-Moi pour la lune, on m'a appris que *la lune est une menteuse* : quand elle dessine un C, elle n'est *pas* croissante.

La fille a tiqué.

-Elle ment pas, la lune.

Il a fait le geste de tenir le croissant dans sa main droite et il a éclaté de rire.

-Droite, la croissance ; gauche, la décroissance ! Je vais trop bien retenir.

Elle a haussé les épaules.

-Tu sais, la lune, elle fait pas de politique.

Quelque part, plus loin, une guitare jouait un air de jazz manouche qui m'était familier. Les notes se sont fondues dans la nuit et le temps a ralenti d'un coup. Nous sommes restés en silence à regarder le ciel. Une légère griserie dûe à l'alcool me donnait intensément conscience du moment que je vivais. Le lendemain tout serait effacé, il ne resterait que les déchets sur la pelouse. Les employés municipaux nettoyeraient tout ça. Les promeneurs du matin râleraient et diraient *les gens sont dégueulasses*. Le vent aurait emporté les sachets en plastique dans les arbres, des canettes vides traîneraient dans l'herbe, avec leur suite de mégots et de capsules.

-On commence à bien voir les constellations, a fait la fille en blanc. Je vais vous dire ce qu'on voit, d'accord ?

Pour ma part, je ne voyais rien que des étoiles jetées dans le ciel, mais j'aimais bien qu'elles aient des noms et qu'il y ait un ordre là-haut, même s'il m'échappait.

Nathan est intervenu.

-Comment tu sais tout ça ?

Mélanie s'est tournée vers nous.

-C'est parce qu'elle s'appelle Nejma, ça veut dire étoile en arabe.

Brusquement, je me suis sentie fatiguée. Ces gens étaient gentils, mais

ils ne m'intéressaient pas.

J'ai inventé quelque chose :

-Bon, faut qu'on y aille, on se lève tôt demain matin, tu te rappelles que tu as une visite d'apparte à 8 heures place d'Italie ?

J'ai souhaité une bonne soirée à la cantonnade, j'ai calé ma béquille sous mon avant-bras et j'ai entraîné Nathan sur le chemin. La guitare reprenait un autre morceau de Django.

-Pourquoi t'as raconté ce bobard, t'as pas vu comment elle te regardait, l'autre avec ses étoiles ? Elle te plaisait pas ?

-Non.

-C'est pas toi qui me disais tout à l'heure...

-Eh ben non, je vais pas me forcer à flirter avec une fille qui me fait aucun effet.

Nathan s'est excusé en s'accusant d'être un gros balourd sans subtilité. Je me suis excusée à mon tour en disant que j'étais trop agressive. Puis nous nous sommes tus et nous avons continué en silence. En rentrant à l'atelier, j'ai senti en moi une grande fatigue et j'ai brossé mes dents rapidement avant de me mettre au lit, bercée par la mélodie de Django Reinhardt qui était toujours dans ma tête et par les noms des étoiles venus du fond des âges, Alpha du Centaure, Beltégeuse, Aldebaran.

Au milieu de la nuit, j'ai ouvert les yeux.

Tina ronflait sur sa couverture. Je suis allée faire pipi, puis je me suis tiré un verre d'eau au robinet et je l'ai vidé d'un trait. L'eau a glouglouté dans mon estomac, se détachant sur le silence parfait. J'ai reposé le verre, un verre à whisky, à fond lourd et épais, marqué Glennfidish, avec le cerf dessiné dessus. Quand il a touché l'évier en pierre, il a rendu un son plein et coloré. Au-dessus de ma tête, le vasistas était ouvert, maintenu au troisième cran par

la barre en fer. J'ai tâtonné vers l'établi, dans le prolongement de l'évier et j'ai allumé la lampe fabriquée par Élise, une ampoule de 20 watts vissée dans un écrou de la taille d'un poing serré qu'elle avait dû ramasser sur un chantier. Sa lumière douce a noyé dans les ombres tous les objets alentours, éclairant les étagères par en-dessous et dessinant des reliefs moelleux sur le drap. Les yeux grands ouverts, j'ai écouté le silence.

Quelque chose clochait.

L'air qui entrait par le vasistas était dense et ténébreux, mais il ne ramenait avec lui aucun des sons habituels de la nuit. Où étaient les habituels bruits de soufflerie, la rumeur des voitures montant des quatre coins de la ville, les sirènes dans le lointain. Je n'entendais que le vent dans les peupliers de l'école. J'ai levé les yeux vers la coursive et je me suis dirigée vers l'escalier en fer, sans bien savoir pourquoi. Les marches étaient agréablement fraîches et sous la plante de mes pieds, je sentais les chevrons avec précision. Une fois en haut, j'ai passé la main sur le dessus de la porte pour attraper la clé, mais elle m'a échappé et a heurté le sol, métal sur métal, dans un bruit si éclatant qu'il m'a semblé voir une étincelle. La brusque vibration de l'air a traversé ma poitrine et m'a comprimé le cœur. Tina s'est réveillée et a lâché un bref aboiement. Je voyais ses yeux qui brillaient, deux petits points perçant les ténèbres.

-C'est rien, Tina, on s'en fout.

Elle a répété son aboiement étouffé, les yeux toujours fixés sur moi et j'ai répété :

-C'est rien ma belle. Dors.

Nous sommes restées immobiles toutes les deux à nous regarder et elle a fini par reposer sa tête entre ses pattes, en poussant un dernier grognement.

Je me suis accroupie et j'ai tâté pour retrouver la clé, mais quand je l'ai sentie sous ma main, j'ai eu un moment d'hésitation. Qu'est-ce que j'allais

foutre sur le toit au milieu de la nuit au lieu de retourner me coucher. Ça ne m'a pas empêchée de glisser la clé dans la serrure, comme dans ces films où toute la salle pense, suspendue, « non, fais pas ça », mais en même temps, si l'héroïne faisait pas ça, il n'y aurait pas d'histoire, pas de film, alors il faut savoir ce qu'on veut. J'ai donc fait tourner la clé dans la serrure, une fois, deux fois et sa mécanique parfaite a claqué dans le silence qui régnait de part et d'autre de la porte.

Quand j'ai poussé le lourd battant métallique, j'ai d'abord senti l'odeur, et ensuite seulement, la chaleur, pesante et poisseuse. Un vent chaud et nauséabond faisait défiler des nuages dans le ciel jaunâtre. L'atmosphère épaisse charriait des particules de suie. L'odeur était atroce, mélange de feu de poubelle et de rat crevé. Un frisson m'a hérissé la nuque. C'est alors que j'ai aperçu la lune. Elle est apparue d'un coup derrière un nuage qui filait à toute allure, et elle en a effrangé le bord, énorme, rousse, magnifique, presque pleine, comme une créature monstrueuse sur le point d'accoucher. J'ai cligné des yeux et je me suis repassé la scène où, quelques heures plus tôt, Nejma tenait dans sa main le croissant nouveau. Quelque chose s'est figé dans mes reins. Comme une terreur préhistorique devant un phénomène totalement inexplicable. J'ai fait un pas en arrière et je suis retournée à l'intérieur, avant de refermer à double tour et de redescendre l'escalier pour me coller contre Tina. Je n'avais pas vu cette lune. Je n'avais pas senti cette odeur. Je n'avais pas entendu ce silence.

Le lendemain, la lumière m'a réveillée, comme tous les matins à l'atelier. Les yeux encore fermés, je ne savais pas comment je m'appelais, ni quel jour on était, je n'avais que cette simple sensation d'exister dans un grand vide apaisant. C'était blanc et simple ; j'aurais voulu vivre comme ça toujours. Mais naturellement c'est en m'attachant à rester dans ce néant



bienheureux que je me suis rappelé qui j'étais, Norma Zorn, domiciliée à l'atelier d'Élise, accompagnée dans l'existence par un chien nommé Tina, qui devait guetter mon réveil sous l'établi où il crêchait.

La rumeur continue des voitures et le bruit de la soufflerie voisine filtraient par le vasistas. Quelque part dans le voisinage, un marteau-piqueur s'arrêtait et reprenait. J'ai étiré mes jambes et j'ai senti ma cheville un peu raide. Le muscle du mollet a vaguement agité une menace de crampe. La mélodie de Django avait cheminé dans mes rêves toute la nuit et les notes étaient là dans ma tête, intemporelles et bien posées. Je me suis rappelé le titre du morceau, *Nuages*, et la soirée de la veille avec Nejma nous montrant les constellations. Le croissant naissant, haut dans le ciel. Au même moment m'est revenue l'image de cette nuit, la lune presque pleine apparaissant derrière les nuages jaunâtres qui défilaient dans le vent fétide.

Je me suis levée et je suis allée mettre de l'eau à chauffer pour me faire un café. J'ai poussé le verre dans lequel j'avais bu. Je l'ai rempli au robinet et j'ai tourné les yeux vers l'escalier. Tout en buvant, j'ai essayé de retrouver l'impression étrange qui m'avait fait monter là-haut cette nuit, mais la lumière matinale et les bruits coutumiers rendaient tout cela irréal. Je faisais en sorte de me persuader que j'avais rêvé, mais je n'avais qu'à renifler mon marcel, l'odeur était là.

Tina a fini par sortir de sous son établi et a secoué ses oreilles avant de se diriger vers moi en remuant la queue.

-Ouais ma belle, j'ai fait d'une voix caverneuse. Tu te souviens, toi, cette nuit ?

Elle m'a écoutée attentivement.

-Mais toi t'as rien vu, t'as rien senti.

Elle attendait la suite.

-T'as rien remarqué.

-T'as juste fait wouf.

Elle m'a adressé un sourire joyeux et elle est passée entre mes jambes, au risque de me déséquilibrer, puis elle s'est assise devant l'établi et elle a regardé fixement le paquet de Biscrocks en me jetant des petits coups d'œil. Ils devaient mettre de la drogue là-dedans, un de ces jours un scandale éclaterait.

Je suis allée poser un biscuit sur la caisse à vin qui faisait office de table de nuit. D'elle ou de moi, je ne sais pas qui ça amusait le plus.

-Allez, vas-y, tu peux le prendre.

Pendant que la bouilloire électrique faisait son raffut infernal, j'ai tapé sur mon téléphone les mots-clés *incendie, Montreuil*. Il y en avait deux, d'incendies, mais vieux de plusieurs mois et pas dans mon quartier. J'ai mis trois cuillers bien tassées au fond de ma cafetière à piston achetée au bazar Méli-mélo 2000 (il portait toujours ce nom désuet plusieurs lustres après le début du troisième millénaire). Elle laissait passer le marc et le verre finirait par péter. Je me suis roulé une cigarette en attendant que le café gonfle et j'ai pressé la cafetière avec prudence. Les modèles de ce genre pouvaient attaquer les gens mal réveillés et leur envoyer des giclures bouillantes à la figure. J'ai versé mon café dans mon mug *I love New-York*, j'ai posé ma clope sur mon oreille et j'ai calé un coussin sous mon bras.

En gravissant les marches, je n'ai rien retrouvé de ma terreur de la veille. C'était un peu comme se promener de jour dans une forêt où on a été transi de peur, la nuit, à l'affût de fantômes, de sorcières et de sangliers démoniaques. La clé était encore sur la serrure, comme je l'avais laissée après avoir refermé à double tour. J'ai retrouvé le toit tel que je le connaissais. Je me suis avancée en humant l'air, mais c'était l'odeur habituelle de carburants mêlés à des effluves végétaux, rien de spécial. Le clocher de la mairie paraissait intact, les autres bâtiments aussi.

Je demanderais à Brahim.

A moins que je ne découvre, en sortant tout à l'heure, un immeuble

calciné sur le trajet de la petite promenade matinale de Tina. Quant à la lune, c'était à ranger dans la case de mon cerveau intitulée « phénomènes inexplicables mais sans conséquences », avec toutes les choses qui échappaient à mon entendement.

J'ai jeté mon coussin par terre et je me suis adossée au mur, jambes étendues au soleil. Il faisait déjà chaud. Nathan devait être en train d'aller au travail. Bientôt, j'y retournerais moi-même. Le lendemain j'avais rendez-vous chez ma généraliste pour qu'elle détermine si j'étais ou non apte à reprendre le service. Dieu merci, les arrêts maladie existaient encore. Pour les esclaves de mon espèce, c'était l'équivalent de vacances au Bahamas.

Dans l'après-midi, au moment d'appuyer sur la sonnette de Brahim, j'ai écarquillé les yeux en apercevant la plaque émaillée représentant un rottweiler, surmontée de l'inscription « je monte la garde ».

Brahim a rigolé comme un gamin.

-J'ai trouvé ça à la jardinerie quand je suis allé acheter du terreau. Franchement, on dirait vraiment que c'est elle, non ?

J'ai secoué la tête avec consternation.

-Même si t'es beaucoup plus belle, mon nounours. C'est pour dissuader les cambrioleurs. J'aurais dû la mettre depuis longtemps, cette plaque.

La petite allée menant à la maison était encombrée de sacs de terreau et de pots de fleurs vides.

-Je me demande si tu me fréquenterais s'il n'y avait pas ce chien.

Il a fait semblant de se fâcher.

-Tu sais bien que tu es toujours la bienvenue ici. Surtout avec Tina. Installe-toi au jardin, j'arrive.

Il est reparu une minute plus tard avec deux grands verres d'orangeade maison, avec la paille et le parasol en papier.

-Il y a eu un énorme incendie dans mon quartier, cette nuit, t'es au courant de quelque chose ?

Il m'a regardée avec une mimique surjouée.

-Un incendie, où ça ?

Je lui ai raconté comment j'étais montée sur mon toit cette nuit.

-T'avais picolé, la veille ?

-Non, je suis sérieuse, j'ai encore l'odeur dans les cheveux, tiens, sens.

Je me suis penchée vers lui et il a approché son nez en faisant une grimace anticipée.

-Tu t'es pas lavé les cheveux depuis combien de temps ?

-Je les ai lavés il y a trois jours. D'ailleurs ça t'embête si je prends une douche tout à l'heure ?

-Bien sûr que non, tu peux même prendre un bain si tu veux, t'as pas besoin de demander, tu fais comme chez toi ici.

-Tu la sens l'odeur ?

-T'as pas dit que t'étais à un barbeuc hier soir ?

J'ai secoué la tête.

-J'ai essayé de regarder sur internet si je trouvais quelque chose, mais il y avait rien. Toi t'as rien remarqué cette nuit ?

-T'as dû rêver, à mon avis, sinon ils en parleraient ou t'aurais vu quelque chose.

Il s'est étiré dans son débardeur blanc qui mettait en valeur ses épaules musclées. Il faudrait que je lui demande un jour comment il faisait pour garder ses affaires si blanches. Quant au détail de la lune pleine, j'ai préféré le garder pour moi. Brahim n'aurait pas d'autre choix que de me dire que j'avais eu une hallucination. C'est sans doute comme ça qu'on occulte des pans entiers de la réalité parce qu'ils n'entrent pas dans la logique de notre système de pensée.

-Et sinon comment ça va, la cheville ?

-Je dois voir la toubib demain. Selon ce qu'elle me dira, je retourne

bossier lundi ou elle me rallonge mon arrêt.

-T'es pas remise du tout, à mon avis tu vas pas rebosser de sitôt. Et y a le métro aussi, avec tous les escaliers, c'est pas bon pour toi, ça, il faut que tu te retapes complètement. Moi j'ai pas droit aux arrêts maladie. Si je suis malade, c'est pour ma pomme.

J'ai vidé mon verre.

-Tu reveux de l'orangeade ? Je vais en refaire.

Il a haussé la voix en s'éloignant vers la maison :

-C'est pas dans ton atelier que tu as des belles fleurs comme ça, regarde mes pivoines. Et les iris, cette année ils sont tous venus, t'as vu les violets foncés comme ils sont beaux ?

Le bruit du presse-agrumes est venu de la cuisine. Brahim m'a crié quelque chose, mais bien sûr je n'ai rien compris. Il faisait partie de ces gens qui attendent d'avoir la bouche pleine pour commencer une histoire. Quand il est revenu, j'ai reconnu la carafe que j'avais trouvée dans la rue un soir en allant chez lui, un modèle des années soixante-dix, ventru, en verre marron avec des bulles emprisonnées dedans.

-Je t'ai dit que j'ai rencontré quelqu'un ?

Question rhétorique. J'ai attendu la suite.

-C'est un technicien, c'est un bébé, je pourrais être son père, enfin je l'aurais eu jeune, je l'aurais eu à dix-sept ans. Je l'ai rencontré sur la pub pour Loréal, il y a une semaine, au Grand Palais. Je t'en ai pas parlé avant parce que je voulais être sûr que ce soit sérieux.

Fort de son nouveau statut d'homme désiré et actif sexuellement, il allait sans complexe me demander des comptes. Ça n'a pas loupé.

-Et toi alors, t'en es où ?

Le seul moyen pour qu'on arrête de me poser cette question, c'était de me trouver quelqu'un, jusque là, on ne me laisserait pas en paix.

-Je suis sûr que tu attends le prince charmant. Enfin la princesse.

-Mais j'attends rien du tout. Pourquoi vous voulez tous absolument que je me remette avec quelqu'un ? Ça vous dérange tant que ça que je sois toute seule ? Franchement, je me demande, ça doit être égoïste forcément, les gens ne se préoccupent pas autant du bonheur des autres, en règle générale.

Brahim m'a regardée avec surprise. Comme d'habitude, quand il ne savait pas répondre à une question, il a changé de sujet sans aucun souci de cohérence.

-T'as vu la carafe, au fait ? Tu la reconnais ?

-Oui j'ai vu.

-On m'a fait des compliments, je t'ai dit ? Il paraît que ça vaut cher maintenant.

-Je t'ai posé une question, tu te rappelles ?

Brahim a eu un temps d'arrêt.

-Mais je pense que ça te ferait du bien de rencontrer quelqu'un, tu serais heureuse. Quand on aime quelqu'un, on a envie qu'il soit heureux.

J'en étais pas si sûre que ça.

-Et pourquoi alors quand les gens se font chier dans leur couple, personne n'intervient jamais pour qu'ils soient heureux ? Ou ceux qui font que s'engueuler ou se taper dessus, pourquoi on leur dit pas qu'il faut qu'ils soient heureux et qu'ils se séparent ?

J'ai fait tourner mes glaçons dans mon verre.

-Tu veux que je te dise, ce qui rassure les gens, c'est que les autres soient casés, bien ou mal, heureux ou pas, mais qu'ils soient casés. Eh ben moi je me caserai quand j'aurai envie et à ce moment-là, je trouverai bien quelqu'un à mon goût, t'inquiète pas pour moi.

-Tu comptes sur ta bonne étoile ?

A propos d'étoile, ça me faisait penser à Nejma.

-J'ai tout mon temps. Je suis pas un yaourt qui va se périmé.

-Mais elle serait comment ta meuf idéale ?

-J'en sais rien, pourquoi tu me demandes ça, tu veux me créer un profil ?

-Non, c'est pour savoir, moi par exemple, je suis toujours tombé amoureux de mecs qui se rendaient pas compte de leur charme et qui avaient un petit bidon.

Il a rêvassé un peu.

-Alors ?

J'ai longuement réfléchi :

-J'aime bien les femmes viriles.

-Ah ben voilà, au moins tu sais ce que tu veux. Moi, tout ce je demande, c'est qu'elle habite à Montreuil. J'ai envie de continuer à te voir quand tu seras avec elle.

-Alors si elle doit habiter à Montreuil, elle est pas encore née, parce que pour l'instant, je l'ai vue nulle part.

Le vent est passé dans les arbres.

-T'as eu des nouvelles de Lydia ?

-Non.

J'ai attrapé mon tabac pour me rouler une clope.

-Le plus important, c'est que je commence enfin à aller mieux. J'ai compris ça il y a trois jours, quand je me suis rendu compte que ça faisait plus d'une heure que j'avais pas pensé à elle.

J'ai descendu mon pied valide de la chaise et j'ai allongé la jambe pour caresser le flanc de Tina.

-Nous, on sera jamais séparées, hein ma belle.

Plus tard, pendant que Brahim repotait ses cactus, les mains protégées par des gants spéciaux en cuir, je suis montée prendre mon bain. Une fois que le niveau de l'eau m'est arrivé aux épaules, j'ai fermé les

robinets, et je suis restée à tremper en remuant parfois les bras pour faire des bruits aquatiques. Quand j'habitais avec Lydia, nous avions une baignoire énorme, on pouvait y tenir à deux, un verre de whisky dans une main et un cigare dans l'autre. Les nuages de vapeur et de fumée mélangées. Ce détail m'a ramenée plus loin, chez mes grands-parents, dans cette salle de bains antique que j'avais connue jusqu'à mon entrée au collège, date vers laquelle ils l'avaient fait remplacer par une version plus moderne, même si l'ancienne marchait très bien.

Le chauffe-eau marchait au bois. C'était un grand cylindre où passaient les tuyaux d'arrivée d'eau et où était pratiquée une porte comme dans n'importe quel poêle. L'avantage c'est qu'il chauffait l'eau et la pièce en même temps. Ça sentait bon la vapeur et le feu de bois. À l'époque où elle avait été installée, cette salle de bains avait dû représenter le comble de la modernité, plus de baquets d'eau à faire bouillir. Et puis un jour ce luxe avait été déclaré obsolète, mettre du bois dans le fourneau était devenu un geste arriéré. Sûrement que maintenant, si le concept était relancé, les gens achèteraient à prix d'or des chauffe-eau à bois. Celui de mes grands-parents avait malheureusement fini sa vie sur une décharge, en compagnie de poêles en fonte, de vieilles cuisinières et de bicyclettes rouillées, avec leurs gros phare à l'avant.

Voilà que je recommençais à m'identifier à un objet de rebut.

Je me suis laissée glisser dans la baignoire et j'ai immergé ma tête en faisant des bulles avec mon nez, avant de ressortir et de me frotter les yeux. J'ai versé un peu de shampooing dans ma main. Il sentait le bois de santal et le vétyver. Il était bon de pouvoir se laver dans tout ce luxe. Nathan m'aurait fait le bilan carbone de mon bain en me disant combien de centrales nucléaires avaient tourné, combien d'eau avait été utilisée, combien de lapins avaient été martyrisés pour les tests dermatologiques et combien de litres de carburant on avait déversé dans l'atmosphère pour transporter tous ces



produits, sans compter le plastique des emballages qui finirait dans la mer et beaucoup d'autres choses auxquelles je ne pensais même pas.

Dieu merci, il n'était pas avec moi pour me gâcher ce moment et je pouvais essayer tous les produits et accessoires de toilette de Brahim. Ses crèmes, ses gommages, ses savons. Son éponge de mer. Son loofah suspendu à sa cordelette. Sa rape pour les pieds et ses onguents mystérieux dont il fabriquait certains lui-même. Le shampoing moussait bien, de grosses grappes blanches comme de la chantilly tombaient dans l'eau tandis que je me frottai la tête, le nez tout près de la surface. Je me suis immergée complètement et j'ai écouté les bruits sous-marins, les yeux hermétiquement plissés, en bougeant un peu la nuque pour faire onduler mes cheveux, avant de resurgir dans un grand fracas qui a provoqué un tsunami dans la baignoire.

Quand l'eau a retrouvé son calme, mon regard est descendu sur mon corps pâle et déformé par la diffraction. J'ai sorti une jambe. Il fallait que je m'épile, l'été arrivait. En partant, je passerais au Monop acheter des bandes de cire froide. Ce n'est pas parce que je m'identifiais à un vieux chauffe-eau que je devais ressembler à une femme préhistorique.

Un peu plus tard, j'ai pris congé de Brahim et je suis allée à Monoprix. J'ai laissé Tina devant l'entrée en lui disant *tu bouges pas* et j'ai fait un pas en avant. Les portes coulissantes se sont ouvertes en signe de bienvenue. J'ai montré le contenu de mon sac au vigile et je me suis trouvée plongée sans transition dans les jupes, les shorts, les petits hauts, les tongs et les lunettes de soleil. Sur leur présentoir, les vernis à ongles étalaient une incroyable gamme de coloris, à côté des rouges à lèvres, des ombres à paupières, des mascaras et des anti-cernes. J'ai erré un peu entre les culottes, les soutiens-gorges, les nuisettes et les bikinis, pour me rendre compte que je n'étais pas du bon côté. Qu'est-ce que j'étais venue chercher déjà?. J'ai donc retraversé

le rayon maquillage pour me diriger vers la partie dévolue au corps et aux cheveux. J'ai fini par trouver ce que je cherchais, non sans avoir hésité entre les bandes à l'aloé véra (testé dermatologiquement !), celles à la vitamine E (ralentit la repousse du poil !) et celles à l'huile d'amande douce (garantit le respect de la peau !).

Nathan était persuadé que si on arrêtaient maintenant toute production industrielle, on aurait assez de réserves pour tenir deux cents ans, tous autant qu'on était. J'ai regardé autour de moi. Ce n'était jamais qu'un modeste Monoprix de banlieue, mais il y en avait des milliers d'autres, tous identiques, tous pareillement achalandés, voire beaucoup mieux. Où était l'épuisement des ressources dont parlait cet oiseau de malheur ? C'était bien le contraire, on ne savait plus quoi faire avec tout ce qu'on fabriquait et il arrivait tout le temps de nouvelles cargaisons de ces produits manufacturés jour et nuit à tour de bras. Il fallait l'écouler, tout ce bazar. Ceux qui le vendaient avaient évidemment intérêt à ce qu'on se lasse vite pour acheter du neuf, sans quoi nous péririons tous noyés sous les chaussettes Hello Kitty et les petits hauts à bretelles. Un seul jour pendant lequel les gens ne contribueraient pas à faire de la place dans les magasins et les conteneurs resteraient coincés à la queue-leu-leu jusqu'en Chine, faute d'endroits où déverser la marchandise.

Karl Marx, la veille, avait évoqué l'obsolescence programmée des machines. Si nous avions pris la peine de discuter avec lui, peut-être qu'on serait arrivés à l'idée de déception programmée. De tous ces objets que je voyais autour de moi, aucun de me paraissait capable de tenir ses promesses. Les gels douches étaient supposés donner une intense satisfaction proche de l'orgasme, les masques de beauté, une plénitude frisant l'extase mystique. Quant à ma séance d'arrachage de poils, ce serait un moment privilégié exaltant ma féminité à travers des gestes séculaires.

Je soupçonnais cette vaste mascarade d'avoir affecté le domaine amoureux. Car enfin, pourquoi Lydia m'avait-elle quittée ? Pourquoi mes

grands-parents avaient-ils changé leur chauffe-eau ? Le neuf promet du prestige, de la modernité. Il cassera la routine de votre vie ! Vous ne vous ennuierez plus ! Vous deviendrez quelqu'un de meilleur ! Et cette insistance que tout le monde mettait à me faire rencontrer une nouvelle amoureuse ? Cette insistance elle-même me devenait suspecte, est-ce que ce n'était pas de l'incitation à consommer, tout simplement ?

-Mademoiselle ?

La caissière me parlait.

Je me suis excusée et je lui ai tendu mes bandes dépilatoires.

J'étais entrée pour acheter des bandes dépilatoires et je ressortais avec des bandes dépilatoires. Je n'avais pas la carte de fidélité. J'étais une mauvaise cliente, je ne m'étais laissée tenter par aucune des merveilles étalées devant mes yeux. Je ne participais pas à l'effort de guerre et je n'aidais pas le pays à écouler les stocks.

Pire que ça, je pratiquais la décroissance jusqu'en amour.

En sortant, j'ai souhaité une bonne journée au vigile pendant que Tina, m'ayant vue arriver, remuait la queue, oreilles baissées, un sourire de bienvenue dessiné sur son visage. J'ai fait bien attention, en traversant, de ne pas refaire le faux-pas qui m'avait valu mon entorse. Je n'avais pas l'intention de revoir une seconde fois le fantôme de Lydia planté à l'arrêt de bus, le jour anniversaire de sa déclaration de Bruxelles. Personne ne me traiterait plus comme un objet qu'on peut mettre au rebut, comme un téléphone qu'on remplace par le nouveau modèle, comme un chiot qu'on cesse de trouver mignon parce qu'il a grandi.

Brusquement, le présent me paraissait dense et dur, mais simple.

J'ai refermé derrière moi la porte de l'atelier et j'ai retiré de mon sac mon paquet de tabac, mon bouquin et les bandes. Comme le mug « I love NY » était au bord de l'établi, je l'ai poussé un peu. Il a résisté, à cause d'une

veine dans le bois, puis il a oscillé et le temps s'est suspendu. Mais une fois atteint le point fatal de déséquilibre, il a effectué un demi-salto avant et s'est éclaté en mille morceaux sur le sol en béton, passant sans transition de l'état de mug à celui de débris. Ici l'anse cassée, là-bas un tesson concave encore taché de café. Plus loin, un autre bout où on pouvait deviner le mot *love*, mais sans L.

Tina a sursauté et est accourue en me regardant.

-C'est rien, Tina, c'est pas grave, on s'en fout.

J'ai cherché la pelle et la balayette pour ramasser les morceaux et j'ai tout jeté à la poubelle, puis j'ai retiré mon jean pour commencer l'épilation. Un moment privilégié exaltant ma féminité à travers des gestes séculaires.

Je venais de rentrer.

Il fallait que je comprenne ce qui se passait.

Mes mains tremblaient encore, je m'en suis rendu compte lorsque j'ai essayé de me rouler une cigarette. Je me suis forcée à respirer calmement. Tina était visiblement aussi soulagée que moi d'être de retour. Je me suis rappelé le transistor d'Élise, son transistor de chantier, comme elle l'appelait.

En cas de catastrophe, on recommande d'allumer la radio.

Mais sur France Inter, un romancier à l'accent hispanique parlait de son ouvrage sur les conquistadores. J'ai changé pour France Culture. Deux scientifiques faisaient le point sur la recherche en matière d'intelligence artificielle. J'ai tourné le bouton au hasard. Chet Baker chantait *My funny Valentine* sur FIP. Ailleurs, une joyeuse compagnie rivalisait de blagues tout en assurant la promo d'un film. J'ai laissé tomber la radio et j'ai pris mon téléphone pour regarder Google actualités, mais ce n'était que le ramassis habituel de vents violents, de matchs de foot et d'attentats déjoués.

Quand j'ai appelé Nathan, je suis tombée sur sa messagerie.

Brahim.

Il a répondu immédiatement.

-Oui, ma chérie. Comment vas-tu ?

-Et toi, tu vas bien ? T'es sorti ?

-Ah ben sorti, pas beaucoup, je suis en train de boire un petit café vite fait à l'extérieur, je suis à Saint-Denis pour la journée, à la cité du cinéma. Je vais pas pouvoir rester très longtemps au téléphone, c'est le clip dont je t'avais parlé, tu sais, je vais avoir des raccords maquillage d'ici cinq minutes.

-Alors tout va bien ?

-Mais oui ma chérie, tout va très bien. Et en plus devine qui ils ont pris comme ingé son ? Bon il faut que je te laisse, on me fait des signes, je t'appelle plus tard, bisous ma grande.

Trente secondes après, mon téléphone a vibré.

C'était Nathan.

-Salut, t'as essayée de m'appeler ?

-T'es où ?

-Je suis à un feu rouge à Daumesnil, ça va repasser au vert bientôt. Je suis en livraison.

-Le trafic est normal ?

-Ben oui.

-Et les voitures, elles sont comment ?

-Qu'est-ce que tu veux dire ?

-Elles sont normales, les voitures, je veux dire comme celles qu'on voit d'habitude ?

-Ben oui, elles sont normales. C'est toi qu'as pas l'air normal, qu'est-ce qui t'arrive ?

-Écoute, j'aurais besoin que tu passes après ta livraison, tu pourras te garer dans la cour si tu trouves pas de place dans la rue. Y en aura pas pour longtemps. C'est important, sinon je te demanderais pas.

Il n'a posé aucune question.

-Ok je finis et j'arrive. Je suis avec Guillaume. Je le dépose à Nation et j'arrive.

J'ai raccroché. Il n'était pas question que je ressorte toute seule.

Je me suis appuyée dos à l'établi et j'ai allumé la clope la plus mal roulée de toute l'histoire de la tabagie. J'avais besoin de savoir si tout marchait bien dans le vrai monde. Ou si tout marchait bien dans ma tête. En attendant que Nathan arrive, pourquoi je n'appellerais pas la mairie, justement, je demanderais n'importe quoi, s'ils étaient ouverts. Ou la bibliothèque. Ou encore mieux, la fleuriste. Avec ses plantes sur le trottoir et ses portes toujours ouvertes, elle était aux premières loges. J'avais sa carte de visite dans mon livre, c'était mon marque page depuis le jour où je lui avais acheté une crassula pour Brahim.

-Boutique Pompon bonjour ?

Je ne savais pas trop quoi lui demander.

-Allô ?

-Oui, bonjour, je voulais savoir si vous étiez ouverts aujourd'hui.

-Jusqu'à vingt heures ce soir.

-Donc je peux passer tout à l'heure ?

-Oui bien sûr, passez, c'est calme cette après-midi.

C'est calme.

J'ai remercié, les yeux fixés sur les deux objets que j'avais ramassés.

Qu'est-ce qui m'autorisait à penser que ce que j'avais vu n'était pas vrai? Qu'est-ce qui me permettait de croire que mon petit monde était voué à se succéder à lui-même dans la paix, la joie, l'abondance et le ramassage quotidien des ordures ? Après tout, j'étais préparée depuis longtemps à ce que j'avais vu. J'étais coutumière du spectacle de la famine, de la peste et de la guerre. Mais je ne pouvais pas imaginer que cela ait lieu ici. Tout avait pourtant commencé de la manière la plus anodine qui soit. J'étais montée avec Tina sur la terrasse pour profiter du soleil et boire un petit café. J'avais même coincé sous mon bras la natte et un coussin, dans l'idée de faire une sieste, mais en franchissant la porte, j'ai retrouvé le même silence que la fameuse nuit de la lune pleine. Un calme qu'on ne rencontre que lorsqu'on est loin de la civilisation. Puis je suis restée stupéfaite en voyant les arbres. À ce moment-là, une bourrasque s'est levée et a claqué violemment la porte en fer avant que j'ai le temps de pousser la cale. J'ai lâché la natte et j'ai porté machinalement la main à mon pantalon pour tâter mes clés, tout en tournant les yeux vers l'escalier de secours. Tina me jetait des regards interrogateurs.

J'ai posé ma tasse de café dans un coin sans y toucher.

-On descend, j'ai fait, tu viens.

Les arbres. Qu'étaient devenues leurs feuilles.

J'aurais pu retourner à l'intérieur de l'atelier par la porte d'entrée, en faisant le tour, mais il fallait que j'aie vu ce qui se passait. J'ai traversé la cour et j'ai ouvert le portail, mais une fois dans la rue, j'ai compris tout de suite quelque chose n'allait pas du tout. J'ai hésité quelques secondes, puis je suis sortie sans prendre la peine de fermer derrière moi.

Moins d'une demi-heure après, j'étais de retour. J'ai tout bouclé à double tour, puis j'ai balancé sur l'établi les deux objets que j'avais trouvés : le porte-monnaie et le journal.

Nathan n'a pas mis longtemps à venir.

-T'as réussi à te garer ?

-Y avait une place juste devant. Qu'est-ce qui se passe ?

Tina lui faisait la fête et lui léchait les mains.

Je n'avais pas préparé ce que j'allais lui dire.

-C'est comment dehors ?

Il a levé un sourcil interrogateur.

-Les rues, elles sont comment ?

-Ben, je sais pas, qu'est-ce que tu veux dire ?

-Y a de la circulation ?

Il s'est impatienté.

-Qu'est-ce que tu veux savoir exactement ? Faut que je retourne au boulot, moi, y a Guillaume qui m'attend, on a une autre livraison derrière.

J'ai tourné autour du pot.

-Je suis sortie juste avant de t'appeler...

Nathan attendait la suite.

-Il n'y avait personne dans les rues.

J'ai gardé pour moi l'odeur acide et les flaques de vomi sur le trottoir. Je



n'ai rien dit des voitures. Des modèles que je n'avais jamais vus de ma vie. Garées n'importe comment, couvertes de poussière, les essuie-glaces pleins de feuilles. Ni des corneilles qui se sont envolées en masse lorsque je suis passée à côté d'un buisson d'où sortait une odeur de charogne. Ni des rats qui se sont interrompus dans leur besogne autour d'une poubelle renversée et qui m'ont fixée, sûrs d'eux, pendant que je me pétrifiais. Les arbres presque nus et le vent, fétide et violent. Les canettes vides roulant sur la chaussée, au milieu de tourbillons de feuilles.

-Aucune circulation, personne nulle part. Et des poubelles qui débordaient partout.

Nathan a dégluti.

-Qu'est-ce que tu racontes, tu te fous de ma gueule.

-Non.

-Tu veux que je t'amène aux urgences psychiatriques ?

-Je voudrais juste que tu viennes avec moi. J'ai besoin de voir que tout est normal comme tu dis. Et après, tu me conduiras chez Brahim. Si tu veux bien. Mais je peux pas rester toute seule ici.

Je disais cela, mais j'étais incapable de bouger.

Nathan a soupiré.

-Bon, on y va ?

Il a regardé d'une drôle de façon Tina qui rechignait à ressortir.

Dehors, c'était la bande-son habituelle : une tondeuse à gazon, la soufflerie voisine, le bruit du trafic, un klaxon. L'air sentait l'herbe coupée et les pots d'échappement.

Le camion de Nation Literie était garé devant le portail.

Tina est montée la première et Nathan a fait le tour pendant que je m'installais. Il a mis la clé dans le contact et il s'est tourné vers moi.

-T'es toute blanche. Tu peux me dire ce que t'es en train de nous faire, là, tu me fais peur.

Un grand-père était en train de marcher et donnait la main à une petite fille. Sur son dos, elle portait un cartable de la marque Tann's, en tissu rouge à pois blancs. Un vélo descendait la rue, suivi d'une voiture. La chaussée n'était pas jonchée de feuilles mortes, ni d'ordures. L'air était respirable.

-Vas-y, démarre.

Il a mis le contact.

-Je prends par où, pour aller vers Croix de Chavaux, je m'en sors jamais avec les sens interdits.

-Tu remontes tout droit et après tu tournes à gauche. Mais je voudrais qu'on passe par la place de la mairie, si tu veux bien.

Nathan a retiré le frein à main et a démarré.

-Ok, tu me dis le chemin.

Pendant que je le guidais, j'observais l'activité de ce mardi après-midi ordinaire avec une bouffée de gratitude pour ces gens que j'avais tous envie de serrer dans mes bras pour être si pleins d'énergie et de projets, d'amour, de haine, de vie. Ceux qui râlaient dans leur voiture parce qu'un piéton passait au rouge. La maman qui refaisait le lacet de son enfant, un genou à terre. Le vendeur de maïs chaud et l'accordéoniste, à l'entrée du square de la bibliothèque. La fille qui montait sur son scoot et envoyait des bisous à ses copines.

-Je te dépose et après je file. T'as vu ce que tu voulais voir ? Tu me fais marcher ? Tu vas faire quoi chez Brahim ?

-Je vais prendre une douche, après je retourne chez moi. Il est pas chez lui, il bosse, mais j'ai ses clés.

-Alors je passe te voir ce soir, direct après le boulot. T'as intérêt à faire des courses et à me préparer quelque chose de bon sur ta plaque électrique, parce que je vais annuler un repas de famille avec mes cousines pour rester avec toi, ma mère va râler un truc de malade, mais c'est hors de question que je te laisse toute seule.

-T'inquiète pas pour moi.

-Si, je m'inquiète pour toi.

Des klaxons ont retenti derrière nous. Le feu était repassé au vert. Nathan a passé nonchalemment la première.

La boutique de la fleuriste était ouverte, la boulangerie aussi, avec des gens qui entraient et sortaient. Sous l'abribus du boulevard Rouget de Lisle, devant l'entrée du square de la bibliothèque, un petit groupe de gens attendaient tranquillement, à l'endroit même où j'avais vu moins d'une heure plus tôt ce type en costume secoué de tremblements et allongé dans son vomi. La seule personne qu'il m'avait été donné de voir.

Je m'étais avancée vers lui et plus je m'approchais, plus l'effroyable odeur qu'il dégageait me saisissait à la gorge. Une odeur acide et sucrée de viande pourrie, de merde et de gerbe. Tina grondait derrière moi. J'ai remonté mon tee-shirt sur mon nez et j'ai vu la terreur dans ses yeux. Qu'est-ce qu'il foutait là tout seul ? Pourquoi il n'était pas à l'hôpital ? Je suis restée debout devant lui pendant quelques secondes, en appui sur ma béquille, puis j'ai fait demi-tour et j'ai accéléré le pas pour retourner d'où je venais. Je ne pouvais rien faire pour cet homme, ça ne servait à rien de rester plantée à le regarder. J'ai pris conscience que c'était tout l'air ambiant qui sentait cette odeur, mélangée à celle du gazoil et du cramé. Tina marchait collée à ma jambe. J'avais les oreilles saturées par le silence. Les sons résonnaient étrangement sur les dalles recouvertes de feuilles : les griffes de Tina, le bruit de mes pas, celui de ma béquille. Un chien s'est mis à hurler à la mort par la fenêtre ouverte d'un appartement. J'ai levé la tête. Là où je m'attendais à voir l'enseigne Jeff de Brugges, il y avait une boutique Mariages Frères. Je me suis arrêtée et j'ai regardé les boîtes à thé noir et jaune derrière le rideau de fer baissé. Mon téléphone indiquait *aucun réseau*. Le vent chaud faisait aller et venir les feuilles mortes et les sacs plastique. Les ordures, partout. Des

morceaux de plastique déchiquetés, des paquets de clopes écrasés, des bouteilles d'Oasis aplaties, des canettes de Coca, de Heineken, des emballages de Kinder Bueno, de Capri Sun, de Pringles. J'ai levé les yeux vers les platanes. Ils étaient brûlés et secs et ils avaient perdu presque toutes leurs feuilles. Des pigeons, perchés sur les branches, me suivaient du regard, la tête penchée sur le côté. Une corneille, postée au-dessus de la boutique Marionnaud a lancé trois croassements en me voyant passer. Sauf que ce n'était pas la boutique Marionnaud, mais un Comptoir des Cotonniers, avec des mannequins en vitrine, coiffés de perruques roses et vertes, vêtus de longs manteaux et de pulls aux couleurs vives. J'ai traversé la place de la mairie dans l'autre sens et je suis passée devant le manège, avec ses petites calèches aux sièges jonchés de feuilles, et ses chevaux de bois couverts de fiente. J'ai perçu un mouvement. Un dalmatien porteur d'un large collier en cuir rouge est apparu de l'autre côté de la place. Tina a émis un grognement sourd, sorti du tréfonds de sa poitrine.

-Tina tu bouges pas.

J'ai sursauté en entendant mes paroles se détacher sur le silence. Le dalmatien est reparti au trot dans la direction opposée.

La petite guérite du manège avait sa porte béante, et l'intérieur était envahi de feuilles mortes, de bouteilles en plastique et de canettes écrasées. J'allais continuer quand j'ai vu Tina, plantée sur ses quatre pattes, qui me regardait avec insistance.

-Quoi ?

J'ai fait mine de partir, mais elle ne bougeait pas, si bien que je suis revenue vers elle.

-Qu'est-ce qu'y a ?

Elle a pointé ses oreilles vers le sol, avant de relever ses yeux vers moi. En m'approchant, j'ai aperçu, au milieu des feuilles sèches et des emballages plastiques, un objet en tissu violet clair, imprimé de petites fleurs

roses. Au moment où je me suis penchée, j'ai vu briller un fermoir argenté. C'était un porte-monnaie. Il contenait des pièces et plusieurs billets pliés ensemble. Dans une petite poche intérieure en tissu rose pâle imprimé de fleurs violettes, était coincé un photomaton représentant un petit garçon souriant jusqu'aux oreilles. J'ai sorti la photo et je l'ai retournée quand un bruit familier et incongru m'a figée sur place. Il n'y avait pas de doute, c'était celui de sabots ferrés. Des chevaux se déplaçaient au pas dans une rue voisine. J'ai tourné la tête, prête à voir surgir les cavaliers de l'apocalypse, mais le bruit a décru et j'ai échangé un regard avec Tina, toujours collée contre moi, avant de reprendre la direction de l'atelier, non sans avoir mis le porte-monnaie dans ma poche.

Il fallait que je rentre, tout de suite.

Je ne disposais d'aucune structure mentale pour assimiler tout ça. Mis à part me dire « c'est une hallucination ». Quelque chose venait de bouger dans mon champ de vision, une forme avait filé derrière une voiture. Un renard ? Une martre ? Un journal traînait par terre. Toutes les pages étaient cornées et la première à moitié pliée. Au revers, on pouvait voir une publicité pour un organisme de crédit. Un pourcentage avantageux apparaissait dans un camembert bleu avec la mention « taux exceptionnel ! ». Sur la photo de la une, on voyait un brancard enfourné de nuit dans une ambulance avec ce mot écrit en grosses lettres : *YersiniaB7* . La date du jour apparaissait en gros juste au-dessus, le 2 novembre, à côté du nom du journal. Qu'est-ce que c'était que cette date, on n'était pas en novembre. J'ai ramassé le journal et j'ai ouvert la page en grand. *YersiniaB7 touche la France : les grandes villes mises en quarantaine*. Je me suis penchée un peu pour lire la date complète qui était écrite en tout petit, en haut à droite. Il y avait un problème avec l'année aussi. C'était dans plus de trente ans.

Le coude passé par la fenêtre du camion, je voyais défiler devant mes yeux la place Jacques Duclos, ses clochards, le marchand d'herbes aromatiques sur le trottoir devant le bureau de tabac, une jeune femme vêtue d'imprimés africains, portant son enfant dans le dos, une cycliste arrêtée, la jambe sur le cadre de son vélo, en train de discuter avec un gars attablé à la Folle blanche, les contenaires à verre où un monsieur coiffé d'un petit chapeau vidait ses bouteilles, la terrasse du bar du marché, pleine de monde.

-Je vais par où ?

-Tu continues jusqu'au feu, et ensuite tu prendras la deuxième à gauche, rue des Messiers.

Nathan m'a arrêtée en face de l'école, en laissant tourner le moteur.

-Tu es sûre que ça va aller ? Je reviens dès que je sors du boulot. Tu m'envoies un texto si y a quoique ce soit.

-Oui, oui, je me sens déjà beaucoup mieux. T'auras envie d'un truc particulier à manger ?

Il avait dû y réfléchir.

-Je veux des spaghettis avec une ratatouille pleine d'ail et d'huile d'olive.

J'ai levé un sourcil.

-Ok. Je te ferai ça. Prends-nous du vin, alors. Du rouge.

-Une ratatouille, une vraie, hein, avec tous les légumes cuits séparément.

Au moment où je descendais du camion, Nathan m'a lancé :

-Tu m'as fait marcher, je suis sûr.

Ça devait être plus facile pour lui de penser ça.

J'étais épuisée. J'ai avisé le canapé et j'allais me laisser tomber dessus quand mon téléphone a vibré, message de Nathan :

- « Comment ça va grosse mytho? »  
« Beaucoup mieux, merci, d'être venu. »  
« Ma mère me déshérite si je reste pas manger ce soir »  
« Ok, t'inquiète »  
« Bon on se voit demain. Tu me dois toujours un repas. »

Je me suis installée sur le canapé, un gros coussin derrière la tête, mais j'étais incapable de m'endormir. Je repensais à cet homme dont j'avais croisé le regard. Il devait être mort entre-temps.

Entre-temps, ça voulait dire quoi.

Je me suis relevée et j'ai envoyé un message à Brahim pour l'avertir que j'étais chez lui. Il m'a rappelée immédiatement. Est-ce que je voulais rester dîner et faire la connaissance d'Adrien, depuis le temps qu'il lui parlait de moi ? J'ai accepté avec reconnaissance.

Il fallait que je m'occupe jusqu'à leur arrivée. Je me suis dirigée vers la bibliothèque tout en réfléchissant. À partir de quel âge peut-on être certain qu'on ne va plus devenir fou ? J'avais lu un article là-dessus, dans un magazine. Si à la fin de la vingtaine on n'était devenu ni drogué, ni fou, ni alcoolique, on pouvait estimer qu'on était tranquille de ce côté-là. Dans ma parenté, il n'y avait aucun cas de folie, pas de tante, d'oncle ou de cousin.e interné.e, ni du côté de mon père, ni de celui de ma mère. Du moins pas à ma connaissance. Mais peut-être qu'on gardait cela secret, comme dans certaines familles où on cache un enfant mort, une pute, un criminel, un mongolien, tout ce qu'on ne raconte pas volontiers autour du rôti du dimanche.

Devant l'insistance de Brahim, j'avais commencé à lire *La Recherche* quelques mois auparavant et j'avais enchaîné *Du côté de chez Swann* et *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Entre temps, j'avais lu d'autres livres. Je me suis plantée devant la bibliothèque, la tête penchée sur le côté et j'ai attrapé Le tome 3 de la *Recherche du temps perdu* (édition folio). Le monde crémeux

de la Belle Époque m'aiderait peut-être à retrouver ma sérénité. Avant de m'asseoir au jardin, j'ai plongé mon nez dans la fraîcheur chiffonnée d'une pivoine et j'ai inspiré profondément. Puis je me suis perdue dans la contemplation de l'ex-libris que Brahim avait collé sur la deuxième page : un génie musclé sortait d'une lampe, un livre entre les mains. C'était un cadeau du fameux Bernard.

J'étais incapable de me concentrer, mon esprit glissait sur les phrases, sauf lorsqu'un mot faisait écho en moi, comme *silence, calme, nouveau quartier*. Que Nathan ne m'ait pas crue était une bonne chose. Et encore, je ne lui avais pas tout dit. Mais à moi-même, je me disais quoi ? Je me suis rappelée cette anecdote rapportée sur France Inter par le jardinier de Versailles, un samedi matin, chez mes parents. La machine à laver était en train de tourner et elle n'allait pas tarder à se mettre en mode essorage. Le jardinier parlait du petit Trianon où, saison après saison, il s'occupait du jardin, des fleurs, des massifs. Il racontait comment il avait aperçu, au détour d'une allée, des dames, habillées à la mode du dix-huitième siècle, marchant et devisant dans leurs robes colorées. Si je me souviens si bien de ce moment, c'est parce que c'est à cette occasion que j'ai entendu pour la première fois l'expression *brèche de l'espace-temps*. Le jardinier les avait regardées passer, et puis il avait continué à biner ou à sarcler, et plus tard, en revenant au hangar à outils, il avait demandé, pour cette fête costumée, ou ce film d'époque, de quoi il s'agissait. Mais autour de lui on avait secoué la tête, ben non, il n'y avait rien eu de particulier ce jour là. Alors il s'était trouvé dans la même situation que moi et une voix raisonnable lui avait sûrement suggéré, *t'as rêvé, ou ce que t'as vu, ça s'appelle une hallucination*, sauf que dans le fond de son cœur, il faisait bien la différence entre la réalité et les visions. Si ce qu'on a vu ne rentre pas dans le système logique de compréhension en vigueur, eh ben ça ne veut pas dire qu'on a mal vu pour autant. Le jardinier



concluait avec simplicité, devant le journaliste perplexé, qu'il devait avoir vu ces dames à travers une de ces fameuses brèches de l'espace-temps, brèches que depuis Einstein il était bien connu que.

La suite de l'émission est perdue à jamais car la machine à laver avait amorcé sa phase d'essorage et cela m'avait permis, la tête rentrée dans les épaules, de méditer cette bombe. Un citoyen ordinaire peut voir par une brèche de l'espace-temps. Pas besoin de s'habiller en tenue de dératiseur, ni d'étudier la physique quantique. Je pouvais rattacher ce que j'avais vu à quelque chose de connu, d'admis, de cohérent, quelque chose qui rentrait dans la théorie d'Einstein.

J'ai reposé *Le côté de Guermantes* dont j'avais lu la première page sans presque rien retenir, et je me suis roulé une cigarette. Mais elle avait un sale goût et je l'ai écrasée dans le cendrier au bout de deux lattes.

A ce moment-là j'ai entendu des rires, un bruit de clés et le claquement de la porte donnant sur la rue. À la voix de Brahim s'en mêlait une autre, que je n'avais encore jamais entendue, bien timbrée, mauve et veloutée. J'ai eu quelques secondes pour me faire une idée d'Adrien. Lorsque je le verrais pour de vrai, l'image que je me serais construite serait réfutée à jamais, un jeune homme plein de charme avec un petit bidon.

Tina s'est levée et m'a regardée en remuant la queue. La porte de la cuisine s'est ouverte et sans bouger de ma place, j'ai tendu le cou. Brahim était en train de poser son sac de courses sur la table.

-Elle est où, il a lancé joyeusement en regardant autour de lui.

Il m'a aperçue au même moment.

-Tu crois qu'elle se lèverait pour nous accueillir ? Heureusement que Tina elle vient me dire bonjour, elle, salut ma belle.

Il s'est tourné en arrière.

-Je plaisante, elle peut pas bouger, je t'ai dit, elle s'est foulé la cheville.

Je me suis levée et j'ai aperçu Adrien, qui se tenait derrière Brahim.

-N'importe quoi, je peux très bien me déplacer.

Brahim s'est penché pour me faire la bise avant de se redresser en déployant ses épaules. J'entendais à sa voix qu'il était à la fois fier et ému de nous présenter l'un à l'autre, mais qu'il ne voulait pas avoir l'air de faire des cérémonies.

-Et le gros chien qui se trémousse, c'est Tina, elle est impressionnante hein, mais c'est un vrai nounours, ouais ma belle, ça c'est Adrien.

Adrien et moi, on a fait chacun un pas en avant et on s'est fait une bise prudente. Il sentait un mélange de câble électrique et de bois de rose. Grand, les cheveux bruns et courts avec des reflets couleur bronze, il avait des yeux étirés d'un bleu profond tirant sur l'anthracite. Peut-être avait-il le petit bidon cher à Brahim, mais ce devait être un tout petit bidon de rien du tout, car l'impression générale qu'il m'a donnée était celle d'un homme posé et ferme, un cavalier des steppes, un roi mage en tenue de technicien, un ambassadeur de la cour du grand Moghol qui aurait laissé derrière lui sa robe d'apparat pour circuler plus facilement en ville. Brahim m'avait prévenu qu'il était timide et je lui en étais reconnaissante, car sans cela je l'aurais trouvé hautain ou méprisant pour la petite occidentale ordinaire que je me faisais l'effet d'être à côté de lui.

Brahim, qui avait flairé ou imaginé un léger embarras, s'est chargé de l'animation et débattait ses courses comme un montreur de foire.

Il a retiré deux bouteilles de rosé de son sac et les a exhibées.

-Ces deux-là, elles viennent de chez le caviste de Croix de Chavaux. C'est pas du rosé pour boire au camping, crois-moi. Et la troisième...

Il a fait un peu de suspense avant de sortir une bouteille de Ruinart rosé.

-C'est pour rester dans le ton et pour fêter votre rencontre. Elles sont

fraîches toutes les trois, je les mets au frigo pour la forme, le temps de ranger les courses, et après on débouche le champagne ! On est passés chez le traiteur italien, il est pas donné, mais bon. On a pris des petits poivrons farcis aux anchois, t'aimes ça, les anchois ?

Après les poivrons farcis, il a posé sur la table des artichaux confits, des tomates séchées, des fromages de chèvres nageant dans l'huile pimentée, des involtini de bresaola, des beignets de calamars, une salade de cèpes marinés à l'huile d'olive, des aubergines roulées sur leurs petits cure-dents, un melon, et tout un assortiment d'olives piquantes et non piquantes, sans compter les fromages.

-Ce soir on en profite, personne se lève demain matin. Toi t'es encore en arrêt et nous on doit pas être à Saint-Denis avant quatorze heures. Trois bouteilles, ça devrait pas nous faire peur avec toutes ces bonnes choses.

Il a pris un air mystérieux, en levant un sourcil.

-Sans compter le dessert. Bon, je vais vous donner une mission. Norma, tu sais où sont les bols, on va pas manger dans du plastique. Adrien, si tu veux bien lui donner un coup de main pour mettre les trucs dedans. Attend, je vais t'avancer la poubelle, comme ça on jette directement les barquettes, elles sont pleines d'huile c'est impossible de les ravoir, j'ai déjà essayé. Pendant ce temps je prépare les verres et je débouche le champagne.

Il était en train de tendre la main vers le buffet.

-Ah et le pain, Norma, tu nous couperais des morceaux de baguette dans cette corbeille, là ? Comme ça dans cinq minutes on est posés dehors et on n'a plus rien à faire.

J'ai baissé les yeux vers Tina et j'ai pris mon ton sans appel.

-Tina, tu sors de cette cuisine.

-La pauvre, elle va nous regarder manger et on lui propose rien, attends, je crois que j'ai un steak hâché pour elle dans le congélateur, et j'ai

même des légumes surgelés. Ma grosse mémère, ce soir c'est la fête pour tout le monde.

Il a sorti une poêle. Adrien et moi on a échangé un regard par-dessus la table de la cuisine. Adrien a tourné les yeux vers Brahim et a dit :

-En fait, je sais déjà tout sur toi.

-Il t'a même dit ma date d'anniversaire ?

-Ah non.

-17 novembre.

Brahim parlait tout seul.

-Pendant que ça cuit, je vais essuyer les verres, y a toujours de la poussière qui se met dedans, je me demande d'où elle vient. Ah ben voilà, ça a une autre allure, ces petites choses, dans des jolis bols. Tiens Adrien, est-ce que je pourrais te demander de les mettre sur le plateau, là, et de les porter dehors ?

Tout en lui parlant, Brahim lui avait posé brièvement la main sur l'épaule et j'ai senti une onde de tension sexuelle s'étirer entre eux et les envelopper comme une cape invisible.

Une fois Adrien sorti avec le plateau, Brahim s'est tourné vers moi. Il a eu un imperceptible mouvement du menton assorti d'un petit sourire. J'ai fait une moue à la fois admirative et étonnée, tout en lui lâchant à l'oreille, comme je me levais pour retourner le steak de Tina :

-Il est incroyablement beau, tu me l'avais pas dit, ça met presque mal à l'aise.

-Il s'en rend même pas compte. Et c'est rien, ça. C'est une personne en or. Si je m'écoutais, je l'épouserais tout de suite. Je te prendrais comme témoin, bien sûr. Enfin comme témoïne.

Il était en train de sortir le Ruinart du frigo quand je lui ai demandé un Doliprane.

-J'ai un peu mal au crâne, je préfère en prendre un tout de suite, sinon

tu vas t'imaginer que c'est le champagne.

-Ah non, hein, t'as pas le droit d'avoir mal à la tête ce soir. Tu vois où ils sont ? Dans la salle de bains, dans la petite armoire.

Je suis montée et j'ai attendu avant de redescendre, histoire de leur laisser un peu de temps tous les deux. Je me suis assise sur le bord de la baignoire, les yeux dans le vague. Mon excursion de l'après-midi me semblait déjà lointaine, elle avait perdu en consistance. Quelques verres de champagne et je m'imaginerais avoir rêvé tout ça. C'était exactement ce dont j'avais besoin.

J'ai redescendu bruyamment l'escalier pour m'annoncer. Tina était en train de dévorer le contenu de sa gamelle. Brahim et Adrien étaient assis dehors. Le col de la bouteille de Ruinart dépassait d'un seau plein de glace et trois flûtes roses, emperlées de condensation, attendaient au milieu de la table. Un merle chantait dans le cerisier. Un avion passait dans le ciel. Des odeurs de barbecue venaient d'un jardin voisin. Brahim nous a tendu un verre à chacun avant de prendre le sien.

Nous nous sommes souri en rapprochant nos verres et lorsqu'ils se sont touchés, ils ont rendu un son léger comme les bulles. Ce fut une soirée délicieuse. C'était la dernière fois que je les voyais.

## Partie 2 : l'épidémie

Une fois chez moi, je me suis appuyée à l'établi. J'avais le vertige et mon mal de tête était en train de revenir. Brahim avait caché lors de son déballage un tiramisu et une bouteille de limoncello. Il m'avait encouragée à boire et à manger, à grands coups de « c'est bien, faut que tu manges, t'es maigre », une de ces phrases qui sortaient de sa bouche comme si elles avaient été prononcées par le choeur de ses ancêtres.

En temps normal, je serais montée sur le toit pour prendre l'air, mais quelque chose me disait qu'il valait mieux que je ne passe plus jamais cette porte. Mon corps s'est légèrement soulevé pour accompagner un renvoi bulleux et aigre et j'ai couru vers les toilettes pour vomir.

Quand j'ai relevé la tête de la cuvette, j'étais blême et flageolante. Tina se tenait derrière moi. J'ai posé la main sur le mur tout en repensant au traiteur italien et à ses beignets de calamars et je suis allée m'écrouler sur le lit. Est-ce que c'était une cuite, une indigestion ou une intoxication alimentaire ? Je me suis endormie avec la sensation d'être emportée dans le tourbillon du lavabo et j'ai fait le même rêve en boucle toute la nuit. Sur la route, le camion de Nation Literie passait et repassait au ralenti, Nathan au volant et Tina sur le siège passager, mais je n'avais pas la force de crier et je voyais à chaque fois le camion s'approcher, puis s'éloigner.

Il était dix heures passées quand je me suis réveillée le lendemain. Mes omoplates me faisaient mal. Mes épaules étaient douloureuses comme de gros boulets et les jambes me tiraient. Mes yeux me donnaient la sensation d'être deux œufs pochés trop grands pour leurs orbites. J'ai rempli un verre d'eau et je l'ai bu lentement, tout en me tenant prête à le rendre

immédiatement. Je me suis rappelé alors qu'Élise avait dans ses affaires un gros paquet d'argile dont elle se servait pour divers usages non thérapeutiques. Après avoir farfouillé sous l'établi, j'ai fini par le trouver, entre le blanc de meudon et la colle à papier peint. Une grosse cuiller à soupe dans un verre d'eau. J'ai touillé et je me suis forcée à avaler. La tête me tournait à nouveau. Tina me regardait d'un air inquiet. Elle ne faisait pas son manège habituel pour avoir son Biscrock.

-On va attendre un peu avant de sortir, Tina.

Ma voix était voilée et je me suis éclairci la gorge.

-On va juste aller dans la cour, tu vas faire un pipi dans la cour.

J'ai ouvert la porte de l'atelier et elle est sortie lentement, la queue basse, pour aller s'accroupir à l'endroit le plus éloigné.

Brahim avait passé la même nuit que moi.

-Tu devrais pas aller bosser dans ton état.

-Impossible. On finit le clip ce soir, le groupe part en tournée aux États-Unis juste après. Je foutrais tout le monde dans la merde. Sans compter que si j'y vais pas, ils vont appeler n'importe quelle maquilleuse en catastrophe et elle va me saloper trois jours de travail. Je suis passé à la pharmacie tout à l'heure, ils disent que c'est une intoxication alimentaire, il va m'entendre, le traître, je suis vraiment déçu, je vais lui ruiner sa réputation.

Il a même réussi à faire un peu d'humour.

-Si c'est pas malheureux d'avoir gerbé toutes ces bonnes choses.

-Et Adrien ?

-Il est allongé sur le canap, il tient pas debout. En attendant, à quatorze heures il faut qu'on soit à Saint-Denis et on y sera, morts ou vifs. Tu as de la fièvre, aussi ?

-Je crois, oui. Je me sens cotonneuse et globuleuse.

-C'est ça. Comme nous.

Il s'est arrêté de parler.

-J'ai l'impression qu'on me plante un couteau dans le ventre. J'ai appelé Ménard, il peut me prendre ce soir à vingt heures trente. Et toi je te connais, tu vas me faire le plaisir d'aller chez ta toubib. Je me sens responsable, c'est chez moi que tu as mangé.

Je n'étais pas bien sûre que ça vaille le coup d'aller consulter.

-Je suis sérieux, une intoxication alimentaire, tu peux faire une réaction allergique et te retrouver dans le coma. Je veux vraiment que tu me promettes.

Après avoir raccroché, j'ai passé un long moment immobile à ressentir la lourdeur de mes bras, la pression derrière mes yeux et ma peau qui picotait comme celle d'un poulet en train de rôtir. Au moment de partir, j'ai avisé le journal et le porte-monnaie posés sur l'établi. J'avais du mal à ordonner mes idées. C'est peut-être comme ça que ça se passe quand on commence à perdre la tête : on pense à une chose, cette chose en appelle une autre, et on se retrouve en face du frigo sans plus savoir pourquoi on est allé dans la cuisine. J'ai senti mon ventre se tordre et je me suis pliée en deux en attendant que ça passe, avec une sensation de pâleur sur mes joues, comme si d'un seul coup elles avaient perdu leur densité. Quand la crampe est passée, j'ai mis mes chaussures et je suis sortie sans attendre.

Devant la porte du cabinet (sonnez et poussez en même temps), j'ai fait un petit arrêt avant d'affronter la secrétaire, cette jeune harpie qui prenait plaisir à rembarre les gens en leur disant *c'est complet*. Je n'avais pas de rendez-vous et j'ai commencé à m'expliquer en m'embrouillant dans mes mots comme dans ma pensée, mais soit que j'eusse vraiment l'air malade, soit qu'elle fût bien disposée, elle m'a dit que je pouvais patienter en salle d'attente.

J'ai lancé un bonjour enroué à la cantonade et je me suis installée sur



la dernière chaise libre. Quelques borborygmes sont montés en réponse ça et là. Par la fenêtre ouverte, on entendait le ronflement sourd d'un camion frigorifique à l'arrêt, sur fond de circulation. Le ciel était éblouissant. Ma voisine portait un turban à la Simone de Beauvoir. A côté d'elle, son petit garçon faisait rouler une voiture en plastique sur sa jambe en imitant des bruits de moteur et de passages de vitesses. Quand la voiture est tombée entre mes pieds (bruitages de crash), je l'ai ramassée pour la lui tendre, pendant que la mère restait impavide sous son turban. Me pencher vers le sol et me remettre droite sur ma chaise me donnait l'effet d'être une de ces lampes des années soixante-dix où des fluides mous et multicolores bougent comme du blanc d'oeuf à contre-courant de la force gravitationnelle. J'ai attrapé un *Femme actuelle* et j'ai essayé de concentrer mon attention sur les recettes du soleil, mais peine perdue. Le type assis en face avait son genou qui tressautait par intermittence, j'avais beau détourner mon regard, j'y revenais sans cesse et je commençais à avoir le mal de mer. J'ai dégagé le col de mon tee-shirt pour me donner un peu de fraîcheur. Le soleil était en train d'arriver sur ma chaise aux tubulures piquetées et instables.

Enfin la porte s'est ouverte et ma généraliste a passé la tête dans la salle d'attente pour prendre le patient suivant. En me reconnaissant, elle a penché la tête sur le côté exactement comme Tina, sourcils légèrement froncés.

-Ah, c'est vous qui êtes venue sans rendez-vous ? Mais vous n'avez pas l'air bien du tout, dites-donc, je vais vous prendre tout de suite.

Les autres patients m'ont regardée avec déférence.

Ce que j'avais mangé la veille. Ce que j'avais bu. Si j'avais des vertiges.

-C'est sûrement une intoxication alimentaire. Je vais vous mettre du Spasfon et du Bactérix, vous les prenez bien jusqu'au bout. Et du Doliprane

pour faire baisser la fièvre. Surtout vous buvez beaucoup, il faut vous hydrater.

Tout en lui tendant ma carte vitale, je repensais au type sous son abribus. Mais à ce moment-là, je refusais encore de faire un quelconque rapport entre et moi et cet homme en train de mourir dans un monde parallèle que j'avais peut-être rêvé.

Je n'ai pas souvenir du chemin du retour, tout ce que je sais, c'est que j'ai fait l'exploit de chercher mes médicaments, sans rien voir de ce qui m'entourait. Une fois rentrée, j'ai posé le sachet de la pharmacie sur l'établi et je me suis laissée tomber sur le lit pendant que Tina me léchait le visage. Il fallait que je me repose cinq minutes avant de prendre mes médicaments. Mais à partir de ce moment, le temps s'est distordu et je n'ai plus fait la différence entre le rêve et la réalité. Les sauterelles avaient obscurci le ciel, j'en avais dans les cheveux et une autre qui se démenait sous ma jambe, sans trêve. J'ai fini par comprendre que mon téléphone vibrait dans ma poche et j'ai changé de position pour chercher un peu de fraîcheur. Des gouttes de transpiration me chatouillaient le front. J'ai attrapé le coin de l'oreiller pour m'essuyer le visage et je me suis rendormie. Plus tard j'ai émergé à nouveau et je suis restée un moment à regarder la verrière. Ma voix intérieure me disait Norma lève-toi, va prendre tes médicaments, et voici que j'étais debout et que je portais le verre d'eau à ma bouche. Mais j'avais toujours aussi soif, je buvais verre sur verre de cette eau qui n'arrivait pas à ne me désaltérer. Ma langue, épaisse et dure comme celle d'un perroquet, prenait de plus en plus de place dans ma bouche et menaçait d'envahir le fond de ma gorge.

A travers mes cils, la lumière qui me parvenait n'était plus la même. J'ai ouvert les yeux. Tina était couchée au pied du lit et quand j'ai respiré plus fort, elle a levé la tête. Si je ne faisais rien par moi-même, le verre d'eau n'allait pas se téléporter jusqu'à moi. Ma mâchoire me faisait mal, mes doigts étaient

douloureux, toutes mes articulations étaient devenues arthritiques. Ma nuque, si elle avait émis un son, aurait grincé comme une vieille girouette. J'ai pris une grande inspiration pour m'asseoir. Une chose à la fois. Avant que je me lève, il fallait que ma tête arrête de tourner. De grands battements se propageaient de ma nuque à mon front et résonnaient contre les parois de mon crâne. J'avais toujours devant les yeux l'image du type sous son abribus. Il ne fallait pas que je finisse comme lui. Me lever. Aller vers l'évier. Remplir la bouteille et revenir en prenant au passage le sac de la pharmacie. Avant de m'écrouler sur le lit, j'ai entr'ouvert la porte pour Tina. Deux spasfons, deux bactérix, un doliprane. Et de l'eau.

Qu'est-ce que c'était bon, l'eau.

J'ai sorti mon téléphone ma poche. 20H47. Il y avait plusieurs messages de Nathan et de Brahim, sans compter les appels en absence. Brahim, me disait qu'Adrien et lui étaient partis plus tôt que prévu des studios de Saint-Denis. Il m'appelait de la voiture de Marianne, la chef op, qui avait décidé de les emmener directement chez le médecin, en fin d'après-midi. Il y avait aussi un message de Nathan. Il n'allait pas pouvoir passer me voir. Il était malade. Il était rentré chez lui après la première livraison du matin.

Avec mes doigts douloureux, j'ai rédigé le même message pour Brahim et Nathan : moi aussi malade comme un chien. Soignez-vous bien.

J'ai fait un effort immense et j'ai versé des croquettes dans la gamelle de Tina et j'ai rempli la bassine d'eau. Après quoi je me suis effondrée sur le lit. Sur l'établi, le journal était posé à côté du porte-monnaie et de mon sac à dos ouvert, au milieu des menus objets de ma vie quotidienne, mes lunettes de soleil, mon attelle, le tube de Voltarène pressé et tordu, des stylos et une pomme que j'avais séparée des autres car elle avait pris un gnon en tombant par terre, quand j'avais sorti mes courses de mon sac.

Je voyais Lydia assise à mon chevet, puis ma mère, non pas avec sa

coupe actuelle, cheveux gris taillés courts, mais telle que je l'avais connue quand j'étais petite, avec ses boucles châtain qui lui tombaient aux épaules. Simone de Beauvoir faisait rouler sur mon bras une petite voiture rouge, ses roues minuscules mordaient ma peau. Brahim était là aussi, il exhibait fièrement le Ruinart et me l'appliquait sur le front pour me rafraîchir, pendant que ma généraliste approuvait en hâchant la tête et en répétant *il faut vous hydrater*. Je ne sais pas comment je m'étais débrouillée pour que la bouteille d'eau se retrouve hors de portée. Tina m'observait pendant que j'allongeais le bras pour l'attraper. Du bout de son nez, elle l'a fait rouler vers moi et mes doigts se sont fermés dessus. J'ai sorti péniblement une jambe, puis l'autre, et je me suis laissée glisser en bas du lit.

Le sol était merveilleusement frais. Étalée par terre, la joue écrasée sur le béton, je suis restée sans bouger pendant que celui-ci se réchauffait. Les irrégularités de la dalle étaient soulignées par la lumière. Un crayon avait roulé sous l'établi. De la poussière s'était agglomérée autour d'une croquette. Je me suis haussée sur un coude pour dévisser le bouchon et porter la bouteille à ma bouche puis j'ai attrapé les plaquettes de médicaments et j'en ai repris un de chaque, en faisant attention de ne pas les faire tomber. Tina devant moi me paraissait géante. Sa gueule qui se rapprochait pour me flairer le visage avait des contours flous et pourtant je pouvais distinguer chaque poil sur ses babines. Mes yeux me brûlaient, les os de mon visage étaient douloureux, mes pommettes me lançaient. Tout ce que je touchais devenait brûlant.

Dehors, une alarme de voiture a hurlé longtemps avant de s'arrêter. Un merle faisait des trilles. La ventilation du local voisin tournait en continu. Un groupe d'ados passait. Tous parlaient en même temps et leurs voix finissaient par décroître pour s'éteindre.

Plus tard je me suis réveillée en grelottant

J'avais tiré la couette et je m'en étais recouverte. La verrière au-dessus de ma tête laissait voir un ciel grisâtre. Tina était couchée tout contre moi. L'air froid du petit matin entrait par la porte. Ma tête me faisait mal comme si les os de mon crâne s'étaient ramollis au contact de mon cerveau enflé.

L'eau dans la bassine renvoyait maintenant une flaque ensoleillée contre le mur.

Plus tard, le reflet s'était déplacé. Il était coupé par le coin de l'établi comme un camembert entamé. J'ai pris mon téléphone et j'ai attendu qu'il s'allume avant de composer le numéro de Carole, la maîtresse de Gadjo, avec qui j'allais parfois promener Tina au parc. Je suis tombée sur sa messagerie. *Carole je suis très malade, est-ce que tu pourrais passer à l'atelier pour prendre Tina, préviens-moi quand tu seras devant le portail, je viendrai t'ouvrir.*

Je ne doutais pas qu'elle vienne. J'avais été effrayée moi-même en entendant ma voix.

Lorsque je me suis retrouvée avec Carole aux urgences, celles-ci n'étaient pas encore débordées comme elles allaient l'être très vite. Après avoir pris ma température, l'interne a ordonné qu'on me mette sous perfusion et j'ai traversé les couloirs à toute vitesse sur un brancard à roulettes. Les dalles de polystyrène du plafond défilaient sous mes yeux fiévreux et pochés. Je me souviens d'avoir réussi à sourire dans un coin reculé de ma conscience en pensant à toutes ces scènes de cinéma où le rôle principal voit défiler des plafonds d'hôpitaux sous fond de musique dramatique.

Carole n'avait quasiment rien compris à mon message mais elle était venue sans finir son petit déjeuner. Elle avait embarqué Tina dans le coffre de son espace et m'avait couchée sur le siège arrière. Je ne sais toujours pas comment j'ai réussi à traverser la cour pour lui ouvrir le portail. Je me souviens de détails sans importance comme mon insistance pâteuse pour qu'elle ferme bien à clé, son tee-shirt orange, les bouteilles d'eau vides et les emballages de goûters qu'elle a balayés d'un geste pour me faire de la place. Après ça plus grand chose. J'étais prise en charge. Je n'entendais que des voix qui passaient parfois à travers les épaisseurs de mon sommeil, les médecins qui parlaient entre eux de fortes fièvres qui ne baissaient pas, le troisième cas depuis la veille. Ça ressemblait à la grippe ou à la dysenterie, mais.

J'ignorais qu'un peu plus loin, dans le même couloir, Brahim et Adrien étaient eux aussi sous perfusion. Bientôt Nathan serait hospitalisé à Tenon, et beaucoup d'autres personnes dont on n'allait plus savoir quoi faire, d'abord au C.H.I de Montreuil, puis dans tous les autres hôpitaux.

Cinq jours avaient passé. L'interne avait paru surprise et heureuse de me voir remise, mais elle n'avait pas beaucoup de temps à me consacrer car il régnait une grande agitation dans l'hôpital. Je n'ai pas pu remercier Carole de m'avoir amenée à l'hôpital. Lorsque j'ai récupéré mon téléphone, j'ai découvert plusieurs messages qu'elle m'avait laissés. Dans le dernier, elle m'informait qu'elle avait confié Tina à ses voisins. Tout ce qu'avaient pu me dire ces derniers, c'est que Carole, son mari et ses deux enfants avaient été très malades tous les quatre et qu'ils avaient été hospitalisés. La sœur de Carole était venue chercher Gadjo et depuis ils n'avaient pas de nouvelles.

L'atelier sentait une odeur chaude, douçâtre et renfermée. La pomme que j'avais séparée des autres avait pourri sur l'établi. Pendant que je faisais un courant d'air, Tina courait joyeusement ça et là, remuant la queue et cherchant mon regard pour m'associer à son allégresse d'être de retour chez elle. J'étais heureuse moi aussi de m'en être sortie, d'avoir retrouvé mon chien, mais une épaisseur d'inquiétude gâchait cette joie. Il y avait Carole et sa famille. Mais il y avait aussi Nathan et Brahim. Dans le bus, j'avais essayé de les appeler, mais ni l'un ni l'autre n'avait répondu. J'avais le numéro de la mère de Nathan et j'avais aussi celui de la sœur de Brahim, mais au fond de moi, j'avais peur de ce qu'elles m'annonceraient et je cherchais des prétextes pour remettre ces coups de fil à plus tard.

J'ai appelé mes parents pour leur dire que j'avais été malade, mais sans mentionner l'épisode de l'hôpital. Quand ils m'ont suggéré de venir les rejoindre, je leur ai dit que les médias exagéraient l'épidémie et qu'il ne fallait pas qu'ils s'inquiètent, est-ce que je ne m'étais pas remise ?

J'ai jeté la pomme à la poubelle et j'ai fait un nœud avec les anses du sachet avant de le poser à l'extérieur. Il fallait que je fasse des courses, je n'avais plus rien à manger. J'ai tâté le fond de mes poches et je me suis rappelé le porte-monnaie que j'avais trouvé, en me demandant s'il existait

vraiment ou si j'avais rêvé son existence. Mais il était bien là. En le vidant de son contenu sur mon lit, j'ai aperçu une pièce plus large que les autres. Elle était marquée d'un 5 et un instant, je me suis demandé si les pièces de cinq euros existaient, mais je savais bien que non. Quelque chose de froid m'a saisi les reins, pendant que je retournais la pièce. Côté face, elle était décorée d'une coccinelle, c'était une pièce finlandaise.

Je l'ai soigneusement laissée de côté en vérifiant qu'il n'y en avait pas d'autre du même genre et j'ai transvasé l'argent dans ma poche, rassemblant mon énergie encore faible pour ressortir, quand j'ai avisé le journal que les événements ne m'avaient pas encore laissé le loisir de parcourir.

Le journal s'appelait *Aujourd'hui*. Sur la une figurait la photographie que j'avais déjà vue, de l'ambulance débarquant de nuit aux urgences d'un hôpital, avec ce titre : *YersiniaB7 touche la France, les grandes villes mises en quarantaine*. La suite page 2. Il était question d'un vaccin en cours d'élaboration. Les trains et les avions étaient suspendus. On déconseillait très fortement de prendre sa voiture. La question du ravitaillement des supermarchés était à l'examen. Le ton de l'article se voulait rassurant mais produisait l'effet inverse.

J'ai feuilleté rapidement les pages suivantes. Le journal était truffé de publicité. Les faits divers reprenaient des événements en rapport ou non avec l'épidémie. Bloqués pendant vingt-quatre heures sur la A6 derrière un camion transportant des porcs. Une femme accouche dans le train bloqué entre Paris et Lyon. Le siège social des laboratoires Sandoz saccagé par des activistes. Une banderole contestataire accrochée sur la Tour Eiffel. Dans un petit article en page 6, une chercheuse qualifiait le virus d'intelligent : « il est capable de s'adapter ; il mute à chaque fois qu'il est en difficulté ». L'épidémie s'étendait rapidement dans les pays du Maghreb ainsi que dans le continent sud-américain via l'Ouest des États-Unis. Les pages sportives annonçaient l'annulation du match Manchester-Milan. Une photo montrant une jeune



femme portait la légende suivante : *l'actrice Ludmilla Lubovskaia parmi les volontaires de l'hôpital John Hopkins de Baltimore*. Il y avait une publicité pour un ustensile oblong dont j'ignorais l'usage. Sur l'avant-dernière page figuraient sans surprise les horoscopes. Amour : vous pourriez faire une belle rencontre ; Carrière : c'est le moment de lever le pied ; Argent : on dirait que c'est le cadet de vos soucis. Santé : bonne.

J'ai poussé le journal hors de ma vue et j'ai lutté contre l'envie de m'allonger. Il fallait que je sorte faire des courses pour me requinquer. Des fruits frais, des légumes verts. Mais quelque chose avait changé dehors, je m'en suis rendu compte tout de suite. Ce n'était pas l'air ambiant, ce n'était pas la température, c'était le regard des gens. Tout le monde avait l'air de penser à quelque chose de grave, les yeux des passants posaient une question muette.

En l'espace des cinq jours où j'étais restée à l'hôpital, beaucoup de choses s'étaient passées. On commençait à parler d'un virus très contagieux qui se propageait sur un rythme effréné, comme ces chaînes de messages que chacun doit envoyer à dix personnes qui lui sont chères.

Très vite, les gens se sont mis à porter des masques de protection, les stocks dans les pharmacies s'étaient rapidement épuisés et on voyait des personnes au nez simplement caché par un foulard, comme des bandits mexicains. Certains s'amusaient à détourner les masques en peignant dessus des sourires, pour garder le moral. Un adolescent s'était confectionné avec du papier mâché un long bec noir, pour imiter les médecins du temps de la peste. Dans les premiers temps, les gens prévoyants avaient fait des réserves dans les magasins, mais très vite les gérants des supermarchés avaient décidé qu'il était interdit d'acheter plus de quatre articles du même produit. Dans chaque appartement, dans chaque maison, il y avait des réserves de papier WC, de sucre, de café et de pâtes. Moi-même j'avais fait des provisions de tampons, de croquettes et de riz. Chez l'Indien, j'avais emporté un des derniers sacs de cinq kilos de Tilda Basmati.

Les transports en commun avaient été désertés. Les bus circulaient presque à vide, quant au métro, on disait que les rares personnes qui l'empruntaient avaient développé entre elles une convivialité joyeuse, mais frôlant l'hystérie, masques et foulards sur le nez, qui n'avait jamais existé de mémoire d'homme. Puis très vite n'ont plus circulé que les lignes automatisées. Et aux dernières nouvelles, toutes les grilles d'accès aux métros avaient été baissées. *En vous priant de nous excuser pour la gêne occasionnée.* Aux informations, on pouvait voir des scènes étranges filmées sur les trottoirs de la capitale. Un consommateur attablé en terrasse montrait aux journalistes comment boire son demi et fumer sa cigarette sans retirer son masque. Un serveur déguisé en Dark Vador déclarait à une journaliste : *on continue comme avant, à l'époque, on avait rouvert tout de suite après les*

*attentats, si on s'arrête de vivre, c'est là qu'on a perdu.* Des prophètes prédisaient la fin du monde. Des gens racontaient qu'ils avaient redécouvert leur quartier et qu'ils n'avaient jamais autant parlé avec des inconnus. Des créateurs improvisés avaient commercialisé des masques décorés de motifs Louis Vuitton ou du logo Chanel. On en voyait où étaient représentées des mâchoires de squelettes, comme si le bas du visage était vu à travers des rayons X. Beaucoup dessinaient un grand sourire en travers de leur masque, où y inscrivaient un message comme « je parle », « même pas peur » ou « la pêche! ». Une atmosphère de carnaval macabre cohabitait avec l'expression de peurs ataviques. Des chasses aux rats étaient organisées même s'il était presque sûr que les rats n'avaient rien à voir avec la propagation de la maladie. Les pigeons étaient mis dans le même panier. Les associations de défense des animaux exhibaient des photos insoutenables de primates de laboratoire en exigeant la mise en place de tests alternatifs, pendant que des passants furieux les accusaient de sabotage et de crime contre l'humanité. Les responsables de la maladie, outre les rats et les pigeons, étaient les migrants, les Chinois, les Roumains, le mouvement État islamique, Monsanto. Il fallait faire bouillir l'eau pendant plusieurs minutes avant de la consommer, manger du curcuma, prendre une cuite tous les soirs, éviter les fruits de mer, faire brûler de l'encens, porter des gants, se laver le nez au sérum physiologique. L'épidémie se propageait plus vite dans le milieu homosexuel. L'eau des bénitiers était contaminée. Il ne fallait surtout pas se faire épiler en institut. Oublier le dentiste. Toute une partie de la population avait cessé d'aller travailler en déclarant que c'était maintenant ou jamais. *Maintenant ou jamais* était d'ailleurs devenu le slogan qu'on arborait sur les tee-shirts, en français ou dans sa version anglaise.

Au fond de moi-même, il y avait l'idée absurde que si j'avais eu le temps, si on m'avait prévenue, j'aurais été capable d'encaisser, mais les

choses allaient trop vite. Les gens mouraient, ou alors ils partaient, ou alors on n'avait plus de nouvelles et on ne savait pas. Pourquoi est-ce que je n'étais pas morte moi aussi ? J'avais fini par appeler la mère de Nathan, mais j'étais tombée dans une boîte vocale saturée et je m'étais rendu compte que je ne connaissais même pas l'adresse de la famille Krauss, je savais seulement que Nathan habitait quelque part entre les Gobelins et la place Monge. Quant à Brahim, j'avais appelé Djamila, sa sœur qui vivait dans le Nord de la France et elle m'avait expliqué d'une voix blanche qu'il n'y avait pas eu d'obsèques et que la famille s'est vue remettre une urne contenant ses cendres, c'était la procédure. Elle m'avait demandé de veiller sur sa maison, pour qu'elle ne se dégrade pas, pour qu'elle ne soit pas squattée. J'ai mis des jours et des jours à réussir à répondre à sa demande. A mon chagrin se mêlait une peur profonde de rester seule au monde.

J'avais repoussé le moment plusieurs fois, me contentant de passer dans la rue et de vérifier que rien n'avait été fracturé. Maintenant que je m'étais décidée à entrer, le silence des fenêtres fermées m'étouffait. J'ai ouvert pour faire circuler un peu de vent dans les pièces. Sur les étagères de la bibliothèque, les menus objets racontaient la vie et les goûts de Brahim. La carte postale de la Dame à l'hermine de Léonard de Vinci, et un peu plus loin le Saint-Jean Baptiste au sourire envoûtant (il m'avait avoué qu'il était tombé amoureux de ce tableau au point d'en rêver la nuit), une boule de verre très lourde, où étaient prises quelques bulles et que j'ai fait rouler dans mes mains après en avoir soufflé la poussière. Il l'avait rapportée d'un voyage à Venise, *franchement, c'est le truc le moins kitsch que j'ai trouvé à Murano*. Il y avait aussi la photo dans son cadre en plastique bleu où on pouvait voir quatre gamins en pyjama assis en rang d'oignon sur un canapé, Brahim le plus petit, puis Djamila qui avait à peine deux ans de plus que lui et les deux grandes que je n'avais jamais rencontrées.

J'ai monté les escaliers et je suis allée m'asseoir sur le rebord de la baignoire. Les salles de bains sont le meilleur endroit pour pleurer. Au bout d'un moment j'ai entendu un gratouillis de griffes sur le plancher et la tête de Tina est apparue dans l'embrasure de la porte. Je me suis laissée glisser par terre et j'ai collé ma tête contre elle. Ce n'étaient pas les Chinois, ni les Roumains, ni les migrants, c'était moi.

L'école en face était fermée, un écriteau était posé sur le panneau d'affichage. Quelqu'un avait écrit sur la vitre *la date des grandes vacances est avancée*, avec trois points d'exclamation. Les rues étaient calmes, vides. L'air était doux, le vent faisait bouger les feuilles des arbres.

J'ai traversé sans regarder et j'ai marché au hasard, laissant mes pieds décider où ils me mèneraient. Quand je me suis retrouvée aux alentours de la place Carnot, j'ai eu la surprise de voir la terrasse de la Grosse Mignonne pleine d'animation. Est-ce que c'était un rêve ? Tous les autres bars de Montreuil avaient fermé. Mais ici les clients faisaient des blagues, non sans tenir un tissu devant leur bouche, comme si l'épidémie n'était pas une chose sérieuse.

J'ai reconnu Karl Marx qui se tenait un peu à l'écart.

-Salut, tu me remets ?

-Avec ton chien, c'est pas difficile.

-Je peux m'asseoir ou t'attends quelqu'un ?

Il a désigné la table.

-Tu portes pas de masque ?

-Toi non plus.

Quelques fantômes ont flotté entre nous. J'ai commandé une limonade.

Karl Marx s'est tourné vers moi.

-Excuse-moi mais j'ai oublié ton prénom.

-Moi aussi j'ai oublié le tien.

-En revanche le chien, c'est Tina. C'est ça?

Tina a bougé les oreilles.

-La fois où on s'est vu au parc, on t'avait surnommé Karl Marx.

-Nous aussi on vous a donné des surnoms. Ton pote, c'était Woody Allen et toi, Calamity Jane.

Le serveur a posé ma limonade devant moi. J'ai pris le verre et j'en ai bu la moitié avant de le reposer.

-Mes deux meilleurs amis sont morts.

Il a fait comme s'il n'avait pas entendu.

J'étais en train de ramer dans ma tête pour trouver quelque chose à dire quand j'ai pris conscience du silence qui s'était fait autour de nous. A l'autre bout de la terrasse, une femme venait de se lever brusquement. Elle a fait quelques pas rapides et elle s'est tenue un instant penchée sur le bord du trottoir avant d'émettre un son ignoble et de vomir une grande gerbe liquide. Le temps s'est arrêté, les gens se sont figés, puis il y a eu des râclements de chaises et tout le monde s'est levé. Le serveur est arrivé sur le pas de la porte.

-Non mais là, moi je me casse, rien à foutre, je me casse.

Il est retourné à l'intérieur.

Deux minutes plus tard, la terrasse était vide. Certains avaient laissé de l'argent sur la table, d'autres étaient partis sans payer. Les quelques clients qui étaient à l'intérieur étaient en train de sortir. Un type avec un masque marqué *même pas peur* m'a bousculée. Le serveur s'énervait.

-En plus je suis tout seul, putain, allez tout le monde dehors, on ferme, ça suffit. Je retourne au bled, j'ai mon avion demain, je me casse.

Il est passé derrière le bar et s'est aspergé les mains de gel antibactérien puis il a baissé le rideau de fer et il a laissé la terrasse en l'état, sans débarrasser les verres, sans ramasser l'argent. Pendant que les gens se dispersaient, j'ai cherché Tina des yeux. Elle était à côté de moi. Karl Marx

avait disparu. Je n'avais même pas fini ma limonade.

Après ça, j'ai perdu la notion du temps. Les jours se succédaient et rien ne me permettait de les distinguer les uns des autres. Dehors régnait un calme surnaturel, interrompu seulement par les sirènes des ambulances ou de la police. De plus en plus souvent, on entendait le bourdonnement de drones qui survolaient les rues et ce bruit nouveau m'était devenu familier. Des affiches frappées au logo du ministère de la santé, avec une Marianne tricolore, invitaient les citoyen.nes à se rendre dans les centres de prévention et donnaient un numéro d'urgence. J'essayais d'avoir des informations sur l'épidémie, mais entre les communiqués officiels et les blogs annonçant la fin du monde, je ne parvenais pas à me faire une idée de ce qui se passait réellement. Le pape avait publié une bulle intitulée *Ignominiosus morbus*. On pouvait voir des images de services d'urgence bondés, de tentes dressées sur les pelouses des hôpitaux, partout des masses grouillantes de malades et de personnels soignants submergés.

Mais autour de moi, une fois que je quittais Internet et que je sortais dans les rues, c'était tout le contraire. Je me demandais où étaient passés les gens. Étaient-ils tous partis ? Restaient-ils enfermés chez eux ? Est-ce que plus personne ne travaillait ? Les éboueurs n'assuraient plus le service depuis longtemps et les poubelles, jaunes ou vertes, débordaient sur les trottoirs. Les rats prenaient confiance. Il n'était pas rare que je voie des groupes de deux ou trois d'entre eux surgir d'un monceau de détritrus à mon passage. Mais parfois aussi, ils me suivaient calmement du regard et je devais tenir fermement Tina par son collier pour l'empêcher de leur sauter dessus.

La place Jacques Duclos était vide. Ce carrefour de la Croix de Chavaux, qui avait été si animé et compliqué à traverser, il était désert où que je porte mes yeux. Pas un véhicule qui ne fût à l'arrêt. En l'absence des

voitures, le vent occupait l'espace et jetait toutes sortes de débris sur la chaussée. Des cartons d'emballage, des sachets en plastique, des bouteilles, des canettes. Des poubelles gisaient par terre, une chaise de bureau à roulette traînait au milieu de la rue. Quelques jours auparavant, j'avais vu des gaillards en combinaison de cosmonautes descendre d'un camion et embarquer de force la petite bande de clochards. Les chiens avaient été dispersés à coups de lacrymogène. Le camion s'était éloigné et le silence était revenu, ce silence que j'entendais maintenant.

Au parc, je ne croisais plus âme qui vive, comme par les pires jours de pluie. Les allées étaient désertes. Les liserons s'enroulaient autour des barres à tractions et des machines de musculation. Les pelouses prenaient des airs de prairie et les herbes montaient à l'assaut des bancs où plus personne ne venait s'asseoir. Faute d'être piétinés, les chemins en sous-bois s'effaçaient doucement. Les ronces tendaient à l'aveuglette des bras prudents et se rejoignaient au-dessus des sentiers. Pour avancer, j'étais obligée d'écartier la fausse-cigüe dont les plants étaient presque aussi hauts que moi. Ils me saupoudraient de leur pollen et leurs tiges creuses craquaient sous mes semelles. Je passais parfois des heures entières, assise contre un arbre, pendant que Tina, allongée dans le lierre, observait des choses minuscules, les oreilles pointées vers le sol. Les gros cumulus circulaient dans le ciel. Ils jetaient un voile sur les couleurs puis les éclairaient à nouveau violemment. Je fermais les yeux et je regardais les lignes rougeoyantes qui bougeaient derrière mes paupières. Le petit troupeau de boucs était sorti de son enclos, peut-être quelqu'un avait-il retiré intentionnellement des piquets de la clôture.

Un jour, je me suis mise à nettoyer le parc. Je faisais disparaître les bouteilles de Heineken, les sachets de chips, les canettes de Coca. Cette activité avait plus de sens à mes yeux qu'aucun des jobs que j'avais pu faire pendant ma courte carrière professionnelle. Mais les poubelles n'étaient plus



vidées et de toute façon, elles avaient été éventrées depuis longtemps par les corneilles, si bien que j'étais obligée de rapporter mon butin avec moi. Sauf qu'en ville, les ordures n'étaient plus ramassées non plus. L'intendance ne suivait pas. Le problème était inédit. J'avais fini par me résoudre à balancer le contenu de mes sacs par-dessus une clôture grillagée, sur un pré piqué de pâquerettes et bordé d'accacias en fleurs, où des carcasses de scooters et de voitures rouillaient en paix, en compagnie de pneus et de bidons gisant dans leur huile.

J'avais pris l'habitude de couper systématiquement par le cimetière. Cela faisait longtemps qu'il n'y avait plus de gardien pour ouvrir et fermer les grilles. Je découvrais enfin ces allées où je n'avais jamais mis les pieds, car lorsque je passais par là, c'était toujours accompagnée de Tina, et les chiens étaient interdits de séjour au royaume des morts.

Le silence était le même des deux côtés du mur. L'air sentait la pierre chaude, la poussière et l'herbe brûlée. Au bout de quelques visites, je connaissais par cœur les noms gravés sur les pierres tombales aux alentours du banc où j'avais coutume de m'asseoir. Ils étaient comme des voisins de palier que je n'aurais jamais croisés. Aucune tombe ne semblait avoir été creusée récemment. On n'enterrait plus, soit ça prenait trop de temps, soit c'était trop dangereux. A moins qu'il n'y ait tout simplement plus personne pour faire le travail.

L'ombre des platanes était apaisante. Elle se mouvait en faisant de petites taches au sol. De temps en temps, j'allais actionner la borne d'arrosage et je me rafraichissais les mains et la nuque. Tina mettait sa gueule sous le robinet et lapait l'eau tandis qu'une petite flaque se formait à nos pieds.

Je n'étais jamais restée aussi longtemps sans parler, sans voir des

gens en chair et en os. Qu'est-ce que je faisais encore là alors que manifestement tout le monde était parti? J'avais encore une famille. Mes parents m'avaient suggéré plusieurs fois de venir les rejoindre.

Un matin, après m'être levée, j'ai allumé mon ordinateur. Avec le TGV je pourrais être en Alsace en moins de deux heures. J'avais préparé ma carte bleue et renseigné consciencieusement tous les champs sur le site de la SNCF - Gare de départ - Gare d'arrivée - Fenêtre ou couloir - Voyagez-vous avec un animal de compagnie. Sur l'écran, la phrase *nous traitons votre demande*, changeait imperceptiblement de couleur pour me faire croire que quelque chose turbinait dans cette machine. Je suis restée en apnée à la regarder jusqu'à ce qu'apparaisse brusquement la mention *le délai d'attente est dépassé*. J'ai réessayé sans succès puis j'ai refermé la page et l'ordinateur. Le plus simple était encore de me rendre à la gare la plus proche. Le vélo d'Élise était garé dans un coin de l'atelier. Il n'avait pas servi depuis une éternité. Il fallait remettre de l'air dans les pneus.

Cela faisait longtemps que je n'étais pas sortie de mon périmètre. Les rues s'enchaînaient, vides, désertes, hantées. Rien ne bougeait, hormis les déchets poussés par le vent. Dans la rue de Paris, habituellement impraticable à cause de la circulation et des voitures garées en double file, il n'y avait absolument aucun trafic. Sur le rond-point de la porte de Montreuil, en passant au-dessus du périphe, j'ai jeté un coup d'oeil. Il était complètement vide, dans les deux sens, à l'exception de quelques véhicules arrêtés sur les côtés. Des vagues de silence montaient vers moi de l'asphalte tiède. Dans la rue d'Avron, même topo. Les bazars avaient tiré leurs rideaux, les boutiques de chaussures, de vêtements, les banques, les cafés, tout était fermé.

Sur les panneaux d'information électroniques, des messages en lettres jaunes tournaient en boucle et je saisisais des mots en passant, sans jamais réussir à lire la phrase complète. *Médecin, YersiniaB7, centre d'urgence,*

*signalez-vous*. L'absence de circulation faisait apparaître les belles proportions de la place de la Nation, la statue de la République et les marronniers touffus. Les poubelles municipales, disposées sur les trottoirs tous les vingt mètres, débordaient. Autour des containeurs à verres, des monceaux de sacs remplis de bouteilles faisaient comme des cordons sanitaires.

Quand le bourdonnement du drone m'est parvenu, je suis allée me cacher à l'abri d'un arbre comme si j'étais recherchée par la police. J'ai attendu longtemps, sans bouger, en me demandant si j'avais raté quelque chose, s'il était interdit de circuler désormais. Puis le silence est revenu et je me suis remise en route.

Sur le parvis de la gare de Lyon, j'ai posé mon vélo contre un arceau et j'ai marché vers l'entrée principale. Les horloges de la tour carrée indiquaient trois heures et demie pour l'une et deux heures un quart pour l'autre. De gros nuages blancs traversaient le ciel, des mouettes tournaient au-dessus de la Seine toute proche.

Arrivée dans le hall, j'ai entendu mes pas résonner sur les dalles. Deux agents de sécurité affublés de masques se sont tournés vers moi et m'ont suivie des yeux pendant que je dépassais les cafés, les boutiques, et les Relais H, tous fermés. Leurs regards étaient collés sur mon dos. Les écrans annonçant les départs et les arrivées étaient éteints et ne reflétaient rien d'autre que la lumière ambiante, comme des carreaux de lunettes sur un visage anonyme.

Je me suis dirigée vers l'espace voyageurs, mais le rideau était baissé. Le large couloir menant au hall B était totalement désert. Je suis restée un moment à me demander s'il était pertinent de tenter une autre gare, quand les hauts-parleurs se sont mis à grésiller. Les notes familières du djingle de la SNCF ont retenti sous les voûtes, mais aucune annonce n'a suivi. Le son a été coupé, aussi brutalement qu'il était arrivé, et le silence est revenu remplir

le hall du sol au plafond. Les deux vigiles étaient en train de venir dans ma direction et j'ai accéléré imperceptiblement le pas pour être dehors avant eux, sans avoir l'air de les fuir. Une fois sur le parvis, j'ai couru vers mon vélo et j'ai filé en ignorant les somations qu'ils me lançaient. Le bruit du drone se faisait entendre dans le lointain.

Plus de trains.

Je me suis rappelé le périphe vide au-dessus duquel j'étais passée. Tous les axes devaient être bloqués. Restait la possibilité de partir par mes propres moyens. Avec moins de cinq cents kilomètres à parcourir, je pouvais raisonnablement être arrivée dans un délai de trois semaines maximum. J'avais étudié les itinéraires, le chemin était simple, à Vitry-le-François, j'attrapais le canal de la Marne au Rhin et ensuite je n'avais plus qu'à suivre tranquillement le chemin de hâlage, sans aucun risque de me perdre, jusqu'en Alsace. J'avais le vélo et la carriole d'Élise. Je n'irais pas trop vite, Tina pourrait trotter à côté de moi. Je pédalerais doucement, ça reposerait ma cheville. Dans la carriole je pourrais mettre des réserves de nourriture, une tente, un duvet, un réchaud. Quelques livres. Il faisait beau. Moins chaud que quelques semaines auparavant. Ce serait un peu comme partir en randonnée.

Ce soir-là, quand j'ai appelé mon frère, il m'a annoncé qu'Aimé, mon petit neveu, était mort. Giselle, sa femme, était malade. Papa aussi. *Reste là où tu es, c'est plus prudent. Le temps que tu mettras à arriver, peut-être on sera tous déjà.*

Mes yeux se sont attardés sur la carriole et toutes les affaires que j'avais soigneusement préparées. Une terrible inertie s'est emparée de moi. Petite, on m'avait appris à l'identifier et à ne pas m'y laisser aller. À ne pas remettre au lendemain. À accepter ce qui devait l'être, et à changer ce qui était en mon pouvoir. À ne pas me lamenter mais à voir le côté positif de toute situation. Les mauvaises passes sont des moments qu'on dépasse. Ce qui ne

me tue pas me rend plus fort.

Avec cette philosophie j'avais survécu à pas mal de choses. Je n'étais devenue ni folle, ni alcoolique. Mais je n'étais pas préparée à ce qui se passait. Il m'arrivait encore de voir des camions bâchés de l'armée, comme ceux qui avaient embarqué les clochards de la place Jacques Duclos. Ils s'arrêtaient devant un immeuble et laissaient tourner le moteur pendant que des escouades en combinaisons montaient puis redescendaient, avec leurs brancards. À chaque fois que j'entendais un moteur, je me cachais. Où mettaient-ils les gens qu'on ramassait ? Est-ce qu'ils ramassaient pêle-mêle les vivants et les morts ? Les gens sains et les malades ? Cela expliquait peut-être le fait que je voyais toujours moins de monde dans les rues et que les derniers passants avaient l'air de se fuir les uns les autres, quand ils s'apercevaient de loin.

J'allais tous les jours au cimetière. Je m'allongeais sur un banc, mon sac sous la tête, et je fermais les yeux. J'aimais venir ici car rien n'avait changé. Aucune ordure ne traînait, l'air ne sentait pas la charogne, et le silence avait toujours régné dans les allées. Je n'avais pas à redouter le passage d'un camion, je ne risquais pas de tomber sur des rats. Je pouvais m'endormir tranquille, à l'ombre des platanes.

Un jour, au moment où je commençais à m'assoupir, Tina a donné l'alerte. Elle s'était avancée, quelques mètres plus loin, les pattes fermement ancrées dans le sol, et lançait des aboiements brefs. Une autre voix, humaine, s'est fait entendre, jeune et mal assurée.

-S'il-vous-plaît, vous pouvez retenir votre chien ?

J'ai tendu le cou et j'ai fini par voir une silhouette de gamine qui sortait de derrière un caveau, vêtue d'un bermuda et d'un débardeur.

-C'est bon Tina. Gentille.

Un échelas de douze-treize ans est apparu, avec des longues jambes maigres et des bras assortis, le tout surmonté d'une tignasse emmêlée qui jetait de l'ombre sur sa figure.

-Faut pas avoir peur, elle fera rien, c'est bon.

J'étais étonnée du naturel avec lequel les mots arrivaient à sortir de ma bouche. Mais c'étaient des phrases toutes faites que j'avais répétées des centaines de fois.

Nous sommes restées à une distance de deux tombes et demie, à nous observer.

-Qu'est-ce que tu fais là ? T'es toute seule ?

J'avais demandé tout ça trop vite. Il ne fallait pas que je lui fasse peur.

Elle n'a rien répondu. Je me sentais dans la peau du Petit Prince apprivoisant son renard. Il y avait quelqu'un d'autre. Une personne à qui je pourrais parler. Je n'avais plus entendu de voix humaine depuis si longtemps. J'ai lâché prudemment :

-Je m'appelle Norma. Je passe tous les jours ici.

J'ai attendu un peu et j'ai demandé de ma voix la plus douce :

-Et toi, comment tu t'appelles ?

Le bruit du vent dans les arbres et le tintement lointain d'une canette roulant sur elle-même ont succédé à mes paroles. Une corneille a poussé un croassement. Le gravier a crissé sous la chaussure de la fille. Je n'attendais plus de réponse lorsqu'elle a fini par dire son nom :

-Cassandre.

Elle a failli ajouter quelque chose, puis elle s'est ravisée et a fait un pas en arrière, manquant de trébucher sur le rebord d'une pierre tombale, après quoi elle est repartie dans l'autre sens, en disant ces mots complètement anachroniques :

-Bon, il faut que j'y aille maintenant.

Comme si elle avait piscine ou poney.

J'ai cherché désespérément quelque chose d'autre à dire pendant que sa silhouette apparaissait et disparaissait alternativement derrière les stelles et les caveaux de famille.

-Attends ! Je serai là demain, à la même heure ! Tu viendras ?

Mes mots se sont perdus dans le silence mat, leur faible écho balayé par un coup de vent. J'ai passé le reste de la journée à me commenter cet événement. Pourquoi est-ce que je l'avais laissée filer ? N'importe qui l'aurait suivie, l'aurait attrapée par le bras et lui aurait expliqué qu'une gamine ne doit pas se promener toute seule quand c'est la fin du monde.

Mais le lendemain, elle n'est pas venue. L'espoir qui me tenait au réveil, qui m'avait fait me sentir joyeuse, pleine de phrases, de questions, de blagues, tout cela s'était étiolé lamentablement au fur et à mesure de la journée. Je m'étais imaginée que j'allais changer de rôle, comme dans ces séries, où sur un caprice des scénaristes, une comédienne est propulsée sur

le devant de la scène, alors que jusque là, elle végétait à l'écart de l'action principale. J'aurais eu quelqu'un à qui parler, à protéger, à qui donner des conseils.

Je ne pouvais pas savoir que Cassandre m'était infiniment supérieure, que le jour où nous nous retrouverions, elle aurait bien plus de choses à m'apprendre que j'avais cru, moi, pouvoir lui apprendre à elle.

Le lendemain, j'y croyais encore. J'ai calé mon sac sous ma tête et je me suis allongée à l'ombre du platane. Un bruit de pas sur les graviers me réveillerait de ma sieste. Ce serait Cassandre. Mais ce jour-là non plus, personne n'est venu. Je me suis réveillée pâteuse et triste. Je me faisais croire que j'étais inquiète pour elle, pour sa jeunesse, pour sa fragilité, mais c'était pour moi-même que je pleurais. J'ai repris le chemin de l'atelier en me repassant la scène de la *Ruée vers l'or* où Charlie Chaplin fait danser ses petits pains. Les jolies dames rient aux éclats devant le spectacle, mais Charlot finit par se réveiller et il s'aperçoit qu'il a rêvé toute la scène, au fond de sa cabane, la tête posée sur la table. Les bougies ont presque fini de se consumer, il est tout seul.

J'ai confectionné de petites affiches que j'ai clouées sur les arbres du cimetière et aux alentours, comme celles qui signalaient alors un animal perdu. Sur le banc, calés sous une pierre, j'ai laissé un papier et un stylo, mais les affiches ont jauni, la feuille s'est racornie et j'ai fini par me demander si je n'avais pas rêvé cette rencontre, le cerveau échauffé par la chaleur et la solitude.



Cette nuit-là, j'ai ouvert les yeux et j'ai aperçu la silhouette d'un homme tourné vers l'établi, le dos et les épaules vaguement luminescents. Des cheveux blond-roux frisés dépassaient de sa casquette. Il avait dû se retourner car d'un seul coup, il était en face de moi, tout près, et il souriait en silence, du même sourire que Saint Jean-Baptiste sur la carte postale de Brahim. Au moment où j'allais ouvrir la bouche pour crier, je me suis réveillée. C'était le matin. Un matin silencieux. Les oiseaux. Rien d'autre. La soufflerie voisine s'était tue. Un chien hurlait à la mort quelque part.

Ensuite personne n'a plus répondu lorsque j'appelais mon frère ou mes parents. Je pouvais imaginer très précisément le téléphone qui sonnait dans le vide, sur la petite table en merisier entre l'entrée et la cuisine. Le bloc notes et les stylos dans leur pot en céramique. Le salon, le grand phylodendron, la table basse encombrée de magazines, le canapé, ses coussins, tout cela comme si j'y étais. Je pouvais explorer toute la maison en esprit, mais ni mon père ni ma mère ne faisaient partie du tableau.

Des chiens erraient maintenant dans les rues, en petites meutes. Les animaux s'étaient réapproprié le territoire. Les chats sautaient les clôtures et se perchaient en hauteur pour nous regarder passer, le poil hérissé. Les rats, les pigeons et les corneilles. Des bêtes que j'avais crues nocturnes s'affairaient en plein jour autour des poubelles. Des martres. Un renard. Un matin très tôt où l'été faisait sentir ses vibrations, je suis sortie avec Tina et j'ai entendu un bruit familier et incongru qui m'a figée sur place. C'était des sabots ferrés. J'avais déjà entendu ce bruit, je m'en souvenais avec une précision effrayante, c'était le jour où j'avais vu le type qui agonisait sous l'abribus à côté de la mairie. Plusieurs chevaux se déplaçaient au pas dans une rue voisine.

Par les fenêtres ouvertes de certaines maisons s'échappaient des odeurs sur lesquelles aucun doute n'était permis. Il y avait des gens morts là-dedans. Des cadavres. Selon la direction du vent, des effluves immondes me parvenaient, plus ou moins fortes. Je m'étais progressivement habituée à cette odeur de charogne qui imbibait l'air. Je ne voyais presque plus jamais passer de camions bâchés.

Quelque chose me disait que je ne devais pas me laisser aller. Mais à quoi bon vivre seule. J'arrachais, sans m'arrêter de marcher et avec une rage triste, les affichettes que j'avais posées à l'attention de Cassandra. Je les réduisais en boulettes et je les envoyais valser devant moi du bout de mon pied. Puis je regardais le vent les emporter de ci de là. Le vent n'avait jamais eu autant de corps. Il avait cessé d'être invisible. Il faisait s'élever des tourbillons de feuilles mortes et de sacs plastiques qui partaient du raz du sol où ils avaient mené une ronde joyeuse et démoniaque, puis montaient de plus en plus haut, à mesure que toutes sortes de débris se joignaient à la danse. Plus loin il claquait brutalement un volet dans un sens puis dans l'autre. Sur un banc, il tournait furieusement les pages d'un livre abandonné, revenait en arrière comme s'il cherchait à retrouver un passage, puis il échevelait les pages d'un seul coup jusqu'à la fin et semblait pris d'une telle colère qu'il le balançait par terre, au milieu des détritiques divers dont celui-ci allait faire partie désormais. Ces coups de vent me montaient à la tête à moi aussi. Selon mon humeur, ils me remplissaient d'énergie ou de désespoir.

Du haut du parc des Beaumonts, j'avais Paris à mes pieds, jusqu'à la tour Eiffel et encore au-delà. Des centaines de milliers de personnes, des millions. Ils avaient peuplé les rues, les centres commerciaux, les lycées, les salles de cinéma, les boîtes de nuit.

Il y avait aussi les animaux prisonniers. Au zoo de Vincennes. Dans les

animaleries, les chatons et les chiots si mignons, les oiseaux exotiques, les poissons. Les poules, les veaux, les vaches et les cochons dans les élevages intensifs. Les animaux de laboratoire. Les animaux de compagnie enfermés dans les appartements. Les poissons rouges, les canaris, les hamsters et les lapins nains. Ils devaient être en train de crever de faim et de soif. Mais sans doute étaient-ils déjà tous morts et en train de pourrir dans leurs excréments, sans personne pour s'occuper d'eux. Une remarque de Nathan m'est revenue à l'esprit. Sans les techniciens chargés de les entretenir, les centrales nucléaires se mettraient en surchauffe au bout de trois mois. Ou un mois, je ne savais plus, en tous cas ça irait vite. Une sombre histoire de noyau et de fission.

Au bout d'un moment, je n'ai plus cherché à être discrète. Les renards, les rats, les pigeons, les martres, même les chevaux de la garde républicaine ne faisaient rien pour l'être. Alors pourquoi moi. Je me suis mise à chanter dans la rue. Jusque très récemment, l'espace avait été rempli de musique. Aux feux rouges, elle sortait par les vitres ouvertes des voitures, les gens portaient dans leurs oreilles des écouteurs d'où filtraient des rythmes grésillants. Il y avait l'accordéoniste du square de la bibliothèque, les enceintes portatives que des adolescents trébalaient quand ils allaient squatter entre poteles sur un banc. De la musique, il y en avait tellement qu'une vie n'aurait pas suffi pour tout écouter. Où était passé tout cela, maintenant ? Est-ce que ça existait encore ? Je chantais ce qui me passait par la tête. *Time is on my side, Pour un flirt, Bella ciao, Shine bright, l'Internationale*. S'il y avait quelqu'un pour m'entendre, cette personne viendrait me chercher querelle ou alors elle s'enfuirait. Ce serait Cassandra ou n'importe qui d'autre. Je chantais de moins en moins doucement. Mais personne ne se montrait.

Un jour, j'ai vu un blaireau. C'était la première fois que j'en voyais un en vrai.

Un matin je me suis réveillée avec une envie de chocolat aux noisettes, de citrons pressés, de sardines à l'huile. Depuis plusieurs jours, je rêvais de tarte aux pommes, de viandes juteuses, de liqueurs épaisses et d'éclairs au chocolat. Mon paquet de tabac ne renfermait plus que des miettes que je fumais avec parcimonie quand m'est venu à l'esprit que toutes ces choses étaient encore à portée de main.

Le grand Carrefour près de la Mairie me paraissait trop profond et trop sombre. J'aurais eu peur de m'y aventurer. En revanche, le G20 de la place François Mitterrand était de taille raisonnable et je connaissais ses allées par coeur. L'entrée principale serait sûrement fermée, mais j'avais vu les employés prendre la petite porte sur le côté. Si elle était fermée aussi, j'en ferais mon affaire avec mon pied de biche. Élise possédait cet outil, je l'avais découvert avec étonnement et je m'étais demandé où elle l'avait récupéré et à quelles fins.

Je suis sortie de l'atelier avec un caddie à roulettes, comme si j'allais faire mes courses, et je me suis surprise en train de sourire. Une fois devant l'entrée du G20, je n'ai pas eu besoin du pied de biche. La porte vitrée était ouverte. Des effluves de pourriture sortaient du magasin. J'ai fouillé dans mon sac pour en tirer un foulard que j'ai noué sur mon nez, comme si j'avais peur d'être reconnue par les caméras de surveillance. Passé les caisses, j'ai sorti ma lampe torche. Les barquettes de charcuterie et fromages avaient éclaté et dégageaient une horrible odeur de pourriture. Une bande de rats s'est figée sous le faisceau de ma lampe. Tina s'est ruée sur eux pendant que je hurlais, mais ils ont détalé immédiatement et Tina a fait s'effondrer le tas de cartons derrière lesquels ils avaient disparu. Le silence est revenu. Plus de musique de supermarché, plus d'annonces pour les promos, plus de djingle. Les fruits

et légumes n'étaient qu'une vaste mare dégoulinante de jus pourri, de mouches et d'asticots. Mais au fond du magasin, il restait des tas d'articles en rayon, comme les jours où le réassort est en cours et que les employés déballent les cartons posés au milieu des allées. Le chocolat aux noisettes dont je rêvais était là, emballé par lot de trois dans son papier mauve. J'ai pris toutes les boîtes de café et de sardines que j'ai pu, des pâtes, de l'huile, des packs d'eau.

Un peu plus tard, tandis que je traînais mon caddie à roulettes dans la rue Paul Vaillant-Couturier, avec ses voitures à l'arrêt, ses emballages en polystyrène poussés par le vent ça et là, et son silence sépulcral, je me suis demandé si tout cela n'était pas un très long rêve rempli de détails au réalisme bluffant. Peut-être un séjour dans le coma avait-il rendu possible que je sois coincée dans cette réalité parallèle où il ne restait plus que moi, un supermarché à dévaliser, des rats, des corneilles et des mouches. Peut-être mes parents ou Brahim se relayaient-ils en ce moment-même à mon chevet pour me faire écouter de la musique ou me lire les aventures de Don Quichotte, tout en se demandant s'il était pertinent de me débrancher.

Arrivée devant le bureau de tabac, j'ai trouvé le rideau baissé et j'ai sorti le pied de biche avant de me rendre compte que là non plus, il n'était pas nécessaire. Il n'y avait qu'à entrer et passer derrière le bar. Les bouteilles étaient rangées sur les étagères, couvertes de poussière. Je suis d'abord allée me servir en tabac, puis je me suis tournée vers les boissons. Ce que j'aurais préféré, c'est un demi de bière fraîche à la pression, dégoulinant de condensation, mais la tireuse à bière s'est contentée de crachotter une mousse brunâtre. Je me suis retournée pour étudier le choix d'alcools qui s'offrait à moi et mes yeux ont fini par s'arrêter sur la bouteille de Lagavulin dont je me suis servie généreusement, dans un beau verre à whisky, lourd et trapu, qui avait l'air taillé dans un glaçon. Il y avait même des cacahuètes. J'ai rempli une bassine d'eau pour Tina et je me suis installée à une table, les

pieds sur la chaise en face de moi, avant de me rouler une cigarette en me rappelant les nombreux habitués dont les fantômes devaient m'observer avec envie. Si j'étais dans le coma et que rien de tout cela n'était vrai, je n'avais aucune raison de me priver de ce plaisir.

Les affiches étaient partout, le numéro de téléphone était écrit en grosses lettres noires, dans un cadre, comme un faire-part de décès. *Signalez-vous aux centres de soins.* J'avais longtemps hésité à appeler, est-ce qu'on n'allait pas me géolocaliser pour me conduire ensuite dans une léproserie gardée par des vigiles en combinaison et masque à gaz. Mais j'avais désespérément besoin d'entendre une voix humaine. Cela ne m'engagerait à rien. Je demanderais à tout hasard si les chiens étaient acceptés. J'ai composé les dix chiffres du numéro. Les sonneries se sont succédé. J'essayais de me représenter où pouvait être ce téléphone, sur un bureau en mélaminé, dans un centre d'accueil, sur une table de camping, sous une tente de l'armée, à proximité d'un groupe électrogène faisant un raffut d'enfer ? Au bout de trente sonneries, j'ai laissé tomber. J'ai réessayé plusieurs fois les autres jours, mais personne n'a jamais décroché.

Puis mon téléphone a affiché zéro réseau.

Une après-midi, j'étais entrée dans un jardin, aux alentours de la rue des Charmes. Le tintement d'un mobile suspendu au-dessus de la porte d'entrée avait attiré mon attention. Le vent faisait doucement s'entrechoquer des tubes de métal de tailles variées. Une abeille est passée en bourdonnant près de mon oreille, pour aller se perdre plus loin. En observant le mobile, j'ai aperçu le cerisier. Une bande d'étourneaux était en train de se régaler en produisant une gamme infinie de sifflements, de glougloutements, de caquètements. J'ai poussé le portail en fer forgé. Une trottinette traînait dans l'allée, un récupérateur d'eau était branché sur la gouttière et un tuyau d'arrosage sur son enrouleur faisait un serpent jaune dans l'herbe haute. Quatre vélos, deux taille adulte et deux pour enfants, étaient rangés sous un appentis. C'était une année à cerises. Une des branches de l'arbre s'était même cassée sous le poids de celles-ci. J'ai claqué dans mes mains et la

bande d'étourneaux s'est envolée mollement, puis est revenue, chaque oiseau regagnant la branche qu'il avait quittée. Pendant que je mangeais les cerises et recrachais les noyaux, leurs chants ont repris progressivement, à mesure qu'ils m'oubliaient.

Sur les bords des trottoirs et dans les caniveaux, les herbes folles poussaient. Des roses trémières géantes s'élevaient contre les façades des immeubles. Un figuier poussait à côté d'un compteur d'eau.

Quelque chose de morbide me poussait à marcher en ville au milieu du silence, des bêtes, des ordures et des odeurs de charogne. Un matin, je suis passée devant le cinéma le Méliès. À travers la vitre poussiéreuse, je pouvais voir des paquets de programmes entreposés à côté de la caisse, serrés en liasses. Un peu plus loin, j'ai appuyé sans y croire sur la poignée d'une des portes de sortie. La porte était ouverte. Une odeur de viande pourrie m'a immédiatement enveloppée comme si elle n'attendait que ce moment pour s'échapper. J'ai tiré mon tee-shirt par-dessus mon nez et j'ai sorti mon téléphone sans réseau pour m'éclairer. Arrivée sur le premier palier, j'ai aperçu un corps allongé face contre terre. Tina s'est arrêtée en même temps que moi. Je n'avais jamais vu un cadavre dans un lieu public. Je suis restée quelques secondes à hésiter et j'ai contourné le corps en rasant le mur opposé pour continuer à monter l'escalier, tout en maîtrisant mes hauts le cœur. La porte donnant sur la salle était ouverte, et je me suis retrouvée plongée dans un silence ouaté. De part et d'autre de l'écran, les blocs d'issue de secours répandaient une lueur verdâtre. Je suis allée m'asseoir dans un fauteuil du premier rang et je suis restée un moment en essayant de me remémorer le dernier film que j'avais vu.

Ce soir-là, l'éclairage urbain s'est mis à clignoter en une espèce de



frénésie tromboscopique. La terreur m'a saisie aux reins. J'avais traîné trop longtemps dehors et maintenant les rues étaient secouées par les pulsations diaboliques de cette lumière. Quand les lampadaires se sont éteints pour de bon, j'ai hâté le pas. Puis ils se sont rallumés et j'ai senti le soulagement détendre mes épaules, mais quelques mètres plus loin, tout est retombé dans le noir, sans clignotements, sans rien, et j'ai marché vers l'atelier comme si des démons étaient à mes trousses. Les interrupteurs ne répondaient plus. J'ai planté une bougie au milieu de l'établi, après avoir fait couler quelques gouttes de cire sur le bois. L'obscurité à la ronde m'a semblé encore plus profonde. Ce soir-là, je me suis couchée alors qu'il restait encore dans le ciel des lambeaux d'un bleu sombre, coupés de noir et piqués d'étoiles. Les yeux ouverts, je les regardais disparaître à travers la verrière, comme une impression rétinienne qui s'efface, comme un son qui résonne dans la tête et dont on se demande si c'est une sensation ou un souvenir.

Mes narines s'étaient habituées à la puanteur ambiante. Je savais quels détours faire pour éviter les endroits d'où sortaient des odeurs vraiment insoutenables de corps en décomposition, et je connaissais aussi les coins à éviter parce que les rats s'étaient approprié le territoire. La cité de l'Espoir, où ils avaient toujours été clandestins, leur appartenait officiellement. Je ne m'aventurais plus jamais de ce côté, j'avais conscience d'être une masse de viande fraîche capable de nourrir des familles entières de rats.

Un matin, je suis retournée au cimetière, mais dans un but bien précis. Depuis quelques nuits, des images de corps aux membres putréfiés et implorants venaient me visiter au moment où je cherchais le sommeil. Le cadavre du Méliès se confondait avec le type sous l'abribus. Dans cette ville, les fantômes étaient devenus légion. L'air en était saturé, ils me frôlaient

comme des chauves-souris. Il fallait que je fasse quelque chose pour qu'ils me laissent tranquille. J'ai fait systématiquement les tombes pour récupérer des neuvaines. Le soir venu, je les ai allumées dans la cour de l'atelier, et j'ai regardé trembloter les flammes, incapable de trouver une prière.

Je dormais beaucoup, plus que je n'avais jamais dormi de ma vie. Je me couchais et je tombais dans un sommeil plein de rêves, dès que se présentait un moment d'inaction. Je ne faisais plus la différence entre les rêves et la réalité. Parfois des voix me réveillaient. J'entendais ma mère m'appeler par mon nom et j'ouvrais les yeux pour regarder autour de moi, m'attendant à la voir assise sur le lit. Je n'avais pas encore à me préoccuper de ma nourriture, j'ouvrais des boîtes de conserve et je mangeais leur contenu froid, maintenant que la plaque électrique ne fonctionnait plus. Quelquefois je faisais un feu dans la cour. Je posais sur les braises une bouilloire en fer blanc et j'attendais patiemment que l'eau se mette à frémir, pour me préparer un café. L'odeur du café me remuait le cœur au plus profond. À travers les volutes de vapeur que le soleil détaillait en petits points au-dessus de ma tasse, je voyais comme dans une lanterne magique se succéder tous ces moments chaleureux dont avaient tant parlé les publicités. Je larmoyais d'une voix chevrotante la mélodie péruvienne de Jacques Vabre et mes yeux se mouillaient au souvenir de mes parents à la table de la cuisine, de Lydia avec sa tasse *I love NY*, de Brahim m'expliquant très sérieusement qu'il fallait préalablement humecter le filtre à l'eau froide, et d'autres moments encore qui ne parvenaient pas à ma mémoire mais qui me serraient violemment la poitrine.

Cela faisait plusieurs jours que le vent apportait des odeurs âcres. La première fois que je les avais senties, je m'étais arrêtée pour humer l'air et

une inquiétude atavique m'avait saisie, une inquiétude de bête qui sent que la forêt brûle. Jour après jour, l'odeur devenait plus présente. J'avais fini par monter en haut du parc des Beaumonts pour observer Paris. Cinq colonnes de fumée noire montaient très haut dans le ciel et s'étiolaient mollement en altitude. J'étais en train d'essayer de localiser les foyers avec précision quand un bruit d'ailes m'a fait lever les yeux. Une formation d'oies sauvages passait au-dessus de ma tête en un V parfait. J'ai suivi les oies du regard aussi longtemps que j'ai pu, puis mes yeux sont redescendus vers Paris. A la base des colonnes, de grosses volutes semblaient naître d'elles-mêmes comme une colère qui aurait couvé depuis trop longtemps. Ça brûlait vers le boulevard Saint-Michel, sa fontaine, ses bancs publics, ses librairies. Ça brûlait vers la rue de Rennes, ses boutiques, ses trottoirs, ses cafés. Une grosse colonne montait du quartier chinois, avec ses tours hautes de dizaines d'étages et leurs cages d'ascenseurs où j'imaginai le feu s'engouffrant puis partant à l'assaut du ciel comme un dragon. Un autre foyer avait l'air de venir du quartier entre la gare de l'Est et la gare du Nord. Ça brûlait au milieu aussi, mais est-ce que ça venait de l'Hôtel de Ville ou du Louvre ? Pendant plusieurs jours, je me suis rendue à mon poste d'observation pour regarder brûler Paris, dans le silence du parc, interrompu parfois par le cri des perruches ou des geais.

Les feux étaient attisés par le vent. Ils ne diminuaient pas.

Une nuit, il y a eu un orage terrible et je me suis imaginée que quelques gouttes de pluie allaient faire le travail de dix casernes de pompiers réunies. Mais l'air, momentanément lavé de ses particules de suie, avait vite pris ce goût encore plus écoeurant des maisons calcinées puis inondées par les lances à incendie. Les colonnes de fumée montaient toujours vers le ciel et leur base avait grossi considérablement au point que deux d'entre elles étaient en train de converger pour unir leurs forces.

Mes cheveux étaient poisseux et l'air me grattait de plus en plus la

gorge. L'atmosphère était constellée de petites particules de suie et de morceaux évanescents de matière carbonisée, comme dans ces boules qu'on vendait aux touristes, on les agitait et des flocons retombaient doucement sous le dôme en plastique. A quelle vitesse le feu avançait-il ? J'avais des visions de ces cultures sur brûlis où le feu progresse en grésillant au ras du sol, grignotant systématiquement les herbes sèches, dessinant des formes mouvantes sur son passage, ourlées de braises, d'un noir profond, fécond et définitif. Tout cela n'était qu'une question d'échelle. A partir de maintenant, les choses ne feraient plus qu'empirer. Que n'habitais-je au moins dans la banlieue Ouest, à l'abri des vents dominants.

Il fallait que je prenne une décision.

Je suis allée dans la maison de Brahim et je suis descendue à la cave. Je n'étais pas retournée chez lui depuis le jour où j'avais fait l'inspection demandée par sa sœur. J'ai longuement étudié les bouteilles avant de tendre la main vers un grand cru de Bordeaux couché sous une pellicule de poussière prometteuse. Brahim l'avait dit en tournant son doigt d'un air docte, *le meilleur remède quand ça va pas, c'est un bon Bordeaux*. J'ai sorti un verre à dégustation et je me suis assise dans la cuisine. Le soleil envahissait la pièce d'une lumière chaude et réconfortante, de celle qui fait briller l'argenterie sur les tables et répand sa joie dans les familles. À la tienne mon grand. Au prophète Élie qui a toujours sa place à la table des Pâques juives, même si tout le monde sait que sa chaise restera vide. À toi Lydia. À mes parents, à mon frère, au petit Aimé. À Nathan et à tous les autres. J'ai bu d'un trait, sans respirer, et je me suis resservie plusieurs fois, jusqu'à finir la bouteille. Puis j'ai lavé mon verre, je l'ai remis à sa place et j'ai pris le chemin de l'atelier.

J'étais ivre, mais sereine. Légère comme si je venais de me délester d'un énorme sac à dos. J'avais pris ma décision. Bien sûr j'aurais pu attendre

le lendemain, ne dit-on pas la nuit porte conseil. Mais en réalité, j'ai toujours préféré prendre les décisions importantes sans trop y réfléchir. C'était comme sauter dans une piscine avec un bandeau sur les yeux, sans savoir si l'eau du bassin sera chaude ou froide, ou même s'il y aura de l'eau.

Tina suivait des yeux mes allées et venues, la tête posée entre les pattes, tandis que je transportais mes affaires en haut de l'escalier. Quand je lui ai lancé *on y va*, elle s'est levée sans hésiter. J'ai vérifié que la porte d'entrée était bien fermée, j'ai accroché mes clés au passant de mon pantalon et j'ai fait mon dernier aller-simple sur l'escalier de fer. Certains prennent le bateau pour New-York en sachant qu'ils ne reverront jamais l'Europe, d'autres partent pour Bruxelles, le cœur lourd et léger à la fois, d'autres encore grimpent sur un tabouret et passent une corde à leur cou en se demandant ce qui les attend de l'autre côté. S'il y a quelque chose, s'il n'y a rien.

Je m'étais promis, quelques semaines auparavant, de ne jamais plus passer cette porte qui m'avait les deux fois plongée dans un monde terrifiant et j'étais encore en train de me demander si ce que je faisais n'était pas une pure folie. Mais qu'y avait-il de pire que le feu ? Si je le fuyais, n'allait-il pas venir à ma rencontre par un autre côté ? Il n'y avait pas de raison pour que seule Paris soit en flammes. J'ai repensé au jardinier de Versailles avec l'espoir que peut-être je me retrouverais à une époque clémente, passée, future, peu m'importait, pourvu que je puisse recommencer à vivre comme un être humain au milieu de mes semblables.

La clé était toujours sur la porte mais quelque chose bloquait. Des feuilles s'étaient accumulées de l'autre côté et empêchaient de l'ouvrir complètement. Dehors, il y avait une odeur de terre et d'herbes sèches, une odeur enivrante après ces semaines à respirer des effluves de charognes, de brûlé et de poubelles. A part un merle qui chantait, le silence était total.

J'ai transporté mes affaires sur le toit et j'ai retiré la cale puis j'ai

regardé la porte se refermer toute seule, poussée doucement par le vent, avec le clac que j'attendais, un clac d'huisserie bien entretenue. La cime des arbres m'empêchait de voir le clocher de la mairie. La terrasse était recouverte d'une épaisse couche d'humus. Du pissenlit avait poussé dans les coins. Des herbes, du trèfle. La gouttière était pleine de mousse.

Tina est descendue devant moi en posant ses pattes avec précautions, car les marches de l'escalier de secours disparaissaient sous les feuilles. Il n'y avait plus de cour. Des arbres se dressaient ici et là, ils avaient pris racine dans les craquelures de la dalle. Il faisait chaud. J'ai remonté sur mes épaules les manches de mon tee-shirt et j'ai traversé le bosquet qui s'était formé jusqu'au portail.

Le soleil descendait lentement dans le ciel, donnant aux rares nuages des couleurs pastels allant du rose à l'orange, sur un fond jaune crémeux tirant sur le vert. En marchant, je sentais une curieuse énergie monter dans mes jambes, quelque chose d'électrique et de galvanisant que j'attribuais à l'excitation et à la peur qui m'habitaient, sans compter le vin de Bordeaux bien sûr. Le portail a résisté un peu et je me suis acharnée jusqu'à ce qu'il se débloque, avec un bruit affreux qui a déchiré le silence de haut en bas.

## Partie 3 : le Terrain

Il y a un mot pour décrire cet état de stupeur qui saisit une personne lorsqu'elle est confrontée à une situation qui dépasse ses capacités à l'assimiler. *Sidération* m'évoque sidéral et intersidéral, des mots associés à la science-fiction, aux vaisseaux spatiaux, aux espaces infinis constellés d'étoiles tellement lointaines qu'elles n'ont même pas de nom. On ne peut que les contempler en silence, la tête renversée en arrière, la bouche ouverte.

Après avoir ouvert le portail, je suis restée longtemps immobile, au bord du trottoir, à contempler la chaussée effondrée où avait poussé une végétation désordonnée. Mes yeux sont redescendus pour scruter l'autre côté, à travers les feuillages. La maison en face était recouverte par le lierre. Entre l'intérieur et l'extérieur, il n'y avait plus de limite. J'ai ravalé ma salive et j'ai regardé le sol pour voir s'il était praticable, puis j'ai levé les yeux. Combien de temps des arbres pareils mettent-ils à grandir ? J'ai fait un pas prudent et j'ai commencé à traverser la rue. Il y avait sans doute des milliards de choses à explorer, mais il fallait que j'entre dans la maison d'en face, la maison des Goncalves. Je revoyais Nathan me dire avec son air pédant qu'en portugais, on ne prononçait pas Gon-cal-vèss, mais Gon-salv'sch. C'était le soir où nous avions rencontré Karl Marx et Nejma au parc. Les Gon-salv'sch faisaient ce soir-là une partie de sardines grillées. Au-dessus du petit muret qui séparait le bout de jardin du trottoir, la grille avait été avalée par une glycine dont le tronc évoquait le corps d'un serpent monstrueux. Je me souvenais très bien de cette glycine dont les grappes violettes tombaient côté trottoir. Elle slalomait gentiment entre les barreaux et rejoignait ensuite le mur mitoyen où étaient tendus des filins métalliques. Mais la plante que j'avais devant moi était devenue au moins trois fois plus grosse. Les ramifications noueuses, d'une

couleur gris bronze, avaient tordu et brisé le métal rouillé de la grille.

Est-ce que toute la ville était désormais semblable à un temple khmer déserté par les dieux ? Arrivée sur le seuil de la maison, j'ai hésité. J'allais peut-être tomber sur des squelettes aux orbites creuses, figés comme à Pompéi dans les derniers moments de leur existence. La porte d'entrée se laissait deviner sous le lierre, elle était bloquée par des racines d'un frêne dont les jeunes branches poussaient en bouquets de part et d'autre du seuil. Je me suis faufilée à l'intérieur, Tina à ma suite, en écartant du revers de la main les toiles d'araignées qui faisaient un bruit de soie déchirée sur mon passage. Le plafond crevé laissait voir le jour à travers les solives. Là-haut, il y avait des roucoulements, des pépiements et des remue-ménages d'ailes. Le sol était recouvert d'une couche de feuilles sèches, de fientes et de débris divers où poussaient des mousses et des herbes. Un troène avait pris racine devant l'évier. J'ai tendu le bras pour tourner le robinet, mais il ne s'est rien passé du tout. Même pas un glou-glou, un gargouillis, un râclage de tuyaux. Une cafetière électrique était posée sur le plan de travail, curieusement intacte, mis à part une couche de poussière et un vieux résidu brunâtre au fond de la verseuse.

J'ai balayé de la main les feuilles, la poussière, les insectes morts, la mue d'une sauterelle, puis j'ai ouvert un placard. Il y avait des verres et des bols, pris dans un réseau en trois dimensions de toiles d'araignées. Dans un tiroir, les couverts étaient bien rangés, les fourchettes avec les fourchettes, les couteaux avec les couteaux. Divers ustensiles se serraient les uns contre les autres, tire-bouchons, couteau à huîtres, cures-dents, pierre à aiguiser, pince à nouilles, ciseaux à volailles. Je me suis sentie comme une intruse qu'on allait attraper en train de fouiller une maison, en pleine journée. Qu'est-ce que je foutais là, dans la cuisine des Gon-salv'sch ? J'ai avisé une porte. Lorsque je l'ai ouverte, une fraîcheur moisie m'a caressé le visage. Une cave. La cave des Gon-salv'sch.



J'ai cherché ma lampe-torche et je suis descendue en me disant que c'était un bon endroit pour passer la nuit. Les esprits des Gon-salv'sch devaient flotter autour de moi et me flairer avec curiosité. Je les connaissais de vue, je les avais salués quelquefois, nous avions échangé quelques mots entre voisins. J'essayais de convoquer tout ce que je me rappelais à leur sujet, par respect, vu que je m'invitais chez eux, mais j'avais beau me pressurer le cerveau, tout ce qui me venait, c'étaient les sardines grillées. Je ne connaissais pas leurs prénoms. Au moins je savais prononcer leur nom correctement.

A la lueur de la lampe-torche que je tenais à la main se dessinait un fatras qui changeait de forme à mesure que je m'approchais. Un poêle en fonte sortait de l'ombre, un établi apparaissait par petits bouts, les outils bien rangés au-dessus, contre le mur. Plus loin, il y avait un casier à bouteilles. Un vélo avec des petites roues. D'autres choses qui dormaient sous des bâches.

Pour la nuit, ça ferait l'affaire. J'ai étendu mon sac de couchage et je suis restée un instant, les bras ballants. Le bordeaux que j'avais bu chez Brahim coulait encore dans mes veines. J'avais l'impression que plusieurs siècles s'étaient écoulés, mais c'était moins de deux heures auparavant.

Je me suis approchée du casier à bouteilles. Les vins portaient sur leurs étiquettes des années qui m'étaient familières. Que de choses différentes peuvent se passer en une même année. Pendant qu'on vendangeait ce vin au Portugal, j'avais vécu des moments de bonheur parfait avec Lydia. Puis on avait bouché les bouteilles et la vie avait suivi son cours. J'ai essuyé ma main sur mon pantalon et je suis remontée. Il ne faisait pas encore nuit. Je n'allais tout de même pas me coucher avant les poules.

Je suis allée m'asseoir sur la première marche de la maison, face à un nain imposant qui poussait une brouette, complètement recouvert de lierre. J'ai appelé Tina pour qu'elle vienne me soutenir et j'ai passé un bras autour de

son cou quand elle est venue s'asseoir à côté de moi.

-Ce soir on dort chez les Gon-salv'sch, ma belle.

Je me faisais l'effet d'une mère qui tente de rassurer son enfant et fait tout son possible pour qu'il ne s'aperçoive pas que les choses vont de travers. Comme si les choses n'allaient pas de travers depuis longtemps. Et comme si j'étais dans la position de rassurer Tina. C'était elle, mon ange gardien.

J'ai ouvert une boîte de haricots blancs et je l'ai partagée avec Tina. Tout près de moi, un grillon lançait à intervalles réguliers une note très pure. Elle était reprise un peu partout autour de moi par d'autres grillons. Le soleil était passé sous l'horizon, mais la lumière arrivait encore des profondeurs du ciel. Des martinets le traversaient dans tous les sens, leurs cris perçants se perdant derrière eux et faisant des figures acrobatiques pour gober une mouche, puis remontaient en flèche vers le zénith, avant de fendre l'air juste devant moi et s'arrêter net à l'entrée de leur nid en terre. Plus tard, les étoiles se sont allumées une par une. La lune étirait un mince croissant. Je l'ai recueilli dans ma main droite en pensant à Nejma et à Karl Marx.

La droite, c'est la croissance.

Un merle chantait. Un autre lui répondait. Le vent faisait bouger les cimes des arbres. Les sons avaient quelque chose d'ouaté, comme s'ils n'avaient plus aucune surface rugueuse à laquelle se heurter. Quand le ciel a été tout à fait noir, je me suis levée. Des milliards d'étoiles brillaient là-haut.

J'ai dormi dans mon caveau d'un sommeil long comme la mort et profond comme un coma. Quand j'ai ouvert les yeux, j'ai vu apparaître des formes autour de moi, à la faveur de la porte entrouverte, en haut de l'escalier. En m'entendant remuer, Tina a levé une paupière. Le monde pouvait bien s'écrouler, tant que j'aurais cette chienne, je ne serais pas seule.

Donc il y eut un soir et il y eut un matin.

J'avais des réserves d'eau pour deux semaines. Ensuite, je marcherais vers la Seine.

Ces premiers jours devraient être gravés dans ma mémoire, et pourtant, c'est l'inverse.

J'avais baptisé le nain Vasco de Gama après l'avoir dégagé du lierre qui le recouvrait. Cela faisait une présence de plus à nommer dans le monde. A la nuit tombante, quand je sentais que la mélancolie ou les âmes en peine me serraient de trop près, je construisais une pyramide de petit bois devant la maison et je faisais un feu. Il y avait moi, Tina et le nain avec sa brouette. Les flammes s'enroulaient autour des brindilles et lançaient des fumeroles blanches. Quand il ne restait plus que des braises, je me récitais des poèmes. Je n'en connaissais aucun en entier. Je les disais en boucle, en buvant du vin portugais et en ajoutant parfois du bois, pour que le feu reparte. *J'aime le souvenir de ces époques nues. Tu es belle ô mortelle comme un rêve de pierre. La rue assourdissante autour de moi hurlait. Frères humains qui après nous vivez. La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse. Comme on voit sur la branche au mois de mai la rose. Ne te reverrai-je plus que dans l'éternité.* D'autres.

Je repensais à ce livre que j'avais feuilleté un jour à la bibliothèque Robert Desnos, il s'intitulait *Montreuil hier et aujourd'hui*. Sur la page de gauche, on pouvait voir une rue du centre-ville vers 1900, et sur la page de droite, la même rue cent ans après. D'un côté les femmes regroupées devant les boutiques avec leurs longues jupes, les enfants qui regardaient l'objectif d'un air sérieux et un chien de l'époque, en mouvement, un peu flou. De l'autre

côté, des gens habillés de couleurs vives, des bazars avec leur marchandise étalée sur le trottoir, des voitures, des bus.

Mais j'avais compris très vite en poussant autour de chez les Gonsalv'sch que le concept de rue n'avait plus guère de sens. Les arbres avaient prodigieusement grandi, d'autres avaient poussé, les ronces, les lianes et le lierre étaient partout. L'humus avait recouvert les pavés et l'asphalte.

Je me souviens d'un chevreuil planté devant ce qui avait été le magasin Jeff de Bruges, sur la place de la mairie. Il avait levé la tête et agité ses grandes oreilles en me voyant arriver avec Tina, puis il était parti tranquillement. Je me suis rappelé la brochure des Témoins de Jéhovah, où le lionceau joue avec l'agneau, sous le regard bienveillant d'humains en habit du dimanche. Je ne représentais plus une menace pour cet animal classé de mon temps dans la catégorie gibier.

La première idée qui était venue à l'esprit de Robinson Crusoë avait été de construire un canot pour s'enfuir de son île. Puis il avait planté du blé. Ensuite, si je me souvenais bien, il avait tout laissé tomber et s'était laissé vivre.

Je me demandais combien de temps avait pu s'écouler. Par endroits, l'ancien boulevard Rouget de L'Isle était défoncé comme par des trous d'obus. Les platanes avaient grandi de manière ahurissante, ils n'avaient plus rien à voir avec ces arbres taillés en forme de parallélépipèdes par les jardiniers municipaux. Les voitures étaient restées là où on les avait garées pour la dernière fois, vieilles carcasses rouillées dont les mensualités n'avaient peut-être jamais fini d'être payées.

La lourdeur moite et les fortes odeurs végétales qui m'enveloppaient ne tarderaient pas à me digérer comme des plantes carnivores, si je ne continuais pas à avancer. Je voulais aller chez Brahim. Pourquoi, je l'ignorais,

peut-être simplement pour avoir un but. Sur mon chemin, il n'y avait pas de trace d'incendie. L'enceinte du périphe avait-elle fait barrage ? Des toits étaient effondrés, des fenêtres avaient été cassées par les orages ou les tempêtes, le lierre mangeait les façades. Il n'y avait plus de rue, plus de trottoir, plus de sentiers, rien que du lierre qui couvrait le sol et des plantes géantes qui m'arrivaient au dessus de la tête. Attaché à un panneau, un vélo se devinait sous un fouillis où dominait un chèvrefeuille à l'odeur puissante. Un liseron s'enroulait gracieusement autour du guidon.

Arrivée aux abords de l'ancienne place Jacques Duclos où convergeaient plusieurs avenues, je m'étais attendue naïvement à y voir clair enfin, mais il n'y avait plus rien que des arbres, chacun masquant le suivant. Pour éviter de me perdre, j'ai longé les constructions. Le monument aux Résistants de la deuxième guerre mondiale avait tenu bon. Maintenant qu'il était recouvert par le lierre et encerclé par les arbres, il avait même gagné une certaine classe.

Une fois la place derrière moi, j'ai trouvé que quelque chose avait changé. Ma progression était devenue plus facile. Mon cœur a fait un bond quand j'ai vu la plaque de la rue des Messiers, si familière, si normale, la plaque de la rue de Brahim, avec ses lettres bleues sur fond blanc, toujours bien fixée sur la façade de l'immeuble du coin. Quelques mètres plus loin, c'était le passage des Bons plants et là encore, la plaque subsistait, bien accrochée, toujours visible, beau travail. Mes yeux sont descendus du panneau et un objet brillant a attiré mon attention. Tina est revenue sur ses pas.

-C'est quoi ce truc..., j'ai marmonné, avant de m'approcher.

L'objet brillant était un CD suspendu par un fil, comme ceux qu'on accroche dans les arbres fruitiers pour effrayer les oiseaux. Il était fixé à la branche la plus basse d'un lilas au pied duquel poussait un géranium. Des plumes fichées en terre faisaient une petite palissade. Toutes sortes de

plumes : de buse, brunes et blanches ; de pigeon, grises, ordinaires ; de corneille, d'un noir bleuté ; de pie, longues, bicolores, effilées comme des couteaux ; des plumes de geai, petites, aux rayures bleues et lumineuses comme les flammes du gaz ; des plumes de pic-vert, noires à pois blancs ; des plumes gris-brun, insignifiantes, de moineaux peut-être, mais surtout, les plus nombreuses, de perruches, d'un vert éclatant. Des frissons sont montés sur mes bras. Le pied de l'arbre était décoré d'objets complètement incongrus, un nounours Butagaz, une poupée unijambiste, un mug sur lequel était imprimée la photo floue d'un bébé, et dans lequel poussait un pied de myosotis. Il y avait aussi un tyranosaure en plastique, une agrafeuse murale complètement rouillée, un flacon de parfum, un téléphone portable à l'écran fracturé, une montre, un rasoir bic. Quant au tronc du lilas, il était tout emberlificoté de Bolduc et d'autres rubans. Outre le CD, toutes sortes de machins étaient suspendus dans ses branches, un porte-clés du Paris Saint-Germain, des décorations de Noël, un collier de pacotille, une tétine. J'avais la gorge sèche. Tina, qui jusque là était restée à une distance prudente, reniflait le périmètre avec circonspection. Quand elle a aperçu la tétine, elle l'a regardée fixement avant de se tourner vers moi.

-Non Tina, on touche rien.

Pourtant, avant de repartir, j'ai changé d'avis et j'ai fouillé dans mon sac à la recherche de quelque chose à déposer. Qui pouvait avoir érigé cet autel ? Quelle valeur lui avait-on donné ? Et surtout, quand cet endroit avait-il été visité pour la dernière fois ? Quelques jours auparavant, quelques semaines, mais pas plus, autrement les plumes n'auraient pas été en si bon ordre. Mes mains tremblaient légèrement. J'avais conscience de passer une limite, même si j'ignorais laquelle. J'avais appris dans les romans policiers qu'il ne fallait jamais toucher à une scène de crime. Et je savais également qu'un site archéologique doit être respecté au grain de sable près. Ce que je faisais était-il grave ou anodin ? J'ai regardé autour de moi et j'ai accroché les clés de

l'atelier à un des bras atrophiés du tyranosaurus rex.

La maison de Brahim était complètement effondrée. Il y avait toujours eu un problème d'étanchéité avec le toit. Maintenant, il n'y avait plus de toit du tout. Des arbres grandissaient entre les murs. Je ne me suis pas attardée, à quoi bon me faire du mal. J'étais vivante, Tina était vivante, nos deux cœurs battaient, nos yeux voyaient le monde qui avait changé, nos pieds nous portaient où nous voulions. Nous avons fait demi-tour, en suivant la piste que nous avons pratiquée laborieusement à travers la végétation.

Le lendemain, j'ai réitéré une escapade. Selon mes estimations, je devais me trouver aux abords de la *Parole errante*. J'avais dans mon dos l'ancienne rue du capitaine Dreyfus. Là s'élevaient jadis les locaux où Georges Méliès avait tourné ses films. De la *Parole errante*, il ne restait que des structures métalliques rouillées d'un côté, et de l'autre des murs effondrés. J'observais ça et là des formes confuses recouvertes par le lierre et les ronces. Peut-être y avait-il là-dessous une voiture, un scooter, des caisses de matériel, des livres. Tout en cueillant une mûre au passage, j'essayais de me rappeler les débats, les assemblées, les concerts qui s'étaient tenus là, mais c'était un exercice tellement absurde et difficile que j'ai arrêté de penser, me contentant de lever la tête. Les marronniers s'étaient multipliés et avaient investi la cour. Des individus de noble prestance portaient leur ombre sur des sorbiers, des églantiers, des accacias, des lilas. La cour débordait sur la rue et inversement. Le vieux tilleul s'était abattu et, dans sa chute, avait démoli la toiture du petit pavillon du fond. Mais son tronc était encore si plein de vie que ses branches s'étaient redressées vers le ciel et avaient pris la relève, poussant verticalement comme une nouvelle forêt.

J'étais là car il fallait bien que je sois quelque part. Je ne pouvais pas

passer mes journées à tenir compagnie au nain des Gon-salv'sch. Le petit autel vaudou m'avait secouée en profondeur. Depuis que j'étais tombée dessus, quelques jours plus tôt, je ne me déplaçais plus de la même manière, je scrutais tout, je me demandais où étaient ceux qui l'avaient dressé. Mais nulle part, pour l'instant, je n'avais vu de traces de mes congénères. Nul sentier. Pas un bruit, pas une odeur. S'il y avait eu des gens, peut-être étaient-ils déjà loin, passés par là et définitivement partis. Ou peut-être que j'avais rêvé cette installation, il faudrait que j'y retourne plusieurs fois pour être vraiment assurée de son existence. Comment me faire confiance à moi-même ? J'étais seule. Comme Robinson sur l'île de Speranza. Mais était-il si seul ? Il avait son chien, après tout. Son île était peuplée de singes et d'oiseaux, tous ces cœurs battant dans toutes ces poitrines, ces cris, ces chants. Moi aussi, j'étais environnée par toutes sortes de bêtes, et pourtant je me sentais seule, aussi seule qu'une unique girafe dans un zoo.

Mais il ne fallait pas y penser maintenant. Il serait toujours temps d'y penser plus tard, quand ce serait derrière moi. Si j'ai survécu sans devenir folle, c'est parce que j'ai fait en sorte de ne pas me rendre compte tout de suite. Le fardeau était trop gros pour une seule personne, fût-elle épaulée par un chien et un nain de jardin.

C'est devant la *Parole errante* que j'ai entendu la première voix qui s'adressait à moi depuis des semaines et des semaines. Elle était douce, chantante, prudente. La voix qu'on prend pour amadouer une bête, en lui parlant de loin et sans la regarder dans les yeux, de peur qu'elle ne s'effarouche et ne disparaisse à jamais. Tina a lâché un bref aboiement. En tournant la tête, j'ai d'abord été éblouie par les taches de soleil. Puis j'ai vu bouger quelque chose et une vieille femme a pris forme progressivement, en sortant de l'ombre. Elle s'est arrêtée à quelques pas de moi et elle a répété comme une évidence :



-C'est pas bien de rester comme ça toute seule tu sais.

Je me suis figée. De son côté, la vieille a caressé la tête de Tina et s'est laissée lécher les mains avant de se redresser. Ses cheveux gris étaient tressés savamment sur sa tête. Elle portait une robe d'une couleur parme clair, sans manches. Elle m'a dit son nom, Aïssatou, et son sourire a fait briller tout un tas de petites rides autour de ses yeux. Puis elle m'a demandé le mien, exactement comme j'avais fait avec Cassandre au cimetière. Mais quand j'ai voulu répondre, aucun son n'est sorti de ma bouche, le chemin était trop long entre mon prénom et mes lèvres.

Par le passé, il m'était déjà arrivé de perdre la voix. Lors de petits refroidissements bénins, au moment où le mal se signale par un état cotonneux et une gorge douloureuse. Comme on n'est pas très malade, on trouve amusant de parler comme un mafieux de cinéma. Plus étrange est le mutisme. Il m'était parfois tombé dessus dans des situations inconfortables, par exemple quand il s'agissait de dire des choses importantes dans un contexte de prise de tête amoureuse où un silence épais suit une question anxieusement posée. À quoi tu penses.

Mais ce mutisme-là a persisté les jours suivants. À chaque fois que je voulais parler, les mots refusaient de passer. Souvent je pleurais par-dessus le marché. Comme si j'avais été gravement traumatisée. Pourtant je n'avais pas été tabassée, je n'avais pas vu ma famille passée par les armes sous mes yeux, je n'étais morte ni de faim, ni de soif, je n'avais pas été retrouvée couverte de gale, lépreuse et pestilente, mais à peine Aïssatou était-elle apparue que je me suis effondrée comme une chandelle qui fond au soleil, et elle avait vu, Aïssatou, comment en quelques minutes j'étais devenue une personne en danger, une de celles qui réclament de l'assistance.

J'ignore combien de jours j'ai passés à délirer et à avoir la fièvre. J'ai tout oublié du trajet pour aller au Terrain, c'est comme ça qu'Aïssatou avait appelé l'endroit où elle m'a emmenée. J'avais perdu le cours du temps. Je n'avais d'autre choix que de m'en remettre aux gens qui m'entouraient. Outre Aïssatou, qui était presque toujours là quand j'ouvrais les yeux, je voyais souvent une petite fille qui avait pris Tina en affection. J'imaginai qu'Aïssatou était peut-être sa grand-mère. Quant aux autres, je confondais leurs visages. On m'appliquait des torchons frais sur le visage. On me donnait à boire, des infusions, du bouillon de poule gras, brûlant et parfumé qui faisait venir sur mon corps un voile de transpiration. On me rafraîchissait avec des éventails, on m'aidait à me lever pour aller pisser et on me disait des mots réconfortants. La voix d'Aïssatou, un peu râpeuse, un peu patinée, faisait taire celles qui parlaient trop fort. Elle m'encourageait à pleurer quand mes yeux se mettaient à couler et elle les essuyait avec un coin de drap.

J'entendais parfois des notes de musiques qui arrivaient de quelque part, s'interrompant, puis reprenant, comme une mélodie qui se cherche. Les journées étaient longues et calmes, le vent entraînait par la porte ouverte et me rafraîchissait. Des bandes de moineaux pépillaient du matin au soir. J'entendais caqueter les poules. La nuit, des voix parlaient et riaient doucement dehors. Je suis reconnaissante à mon corps d'avoir rusé, car qu'aurais-je pu dire, si j'avais été en pleine possession de mes moyens. La première question qu'on m'aurait posée, c'est : *d'où viens-tu ?* Mais j'étais fiévreuse, prostrée, muette, aussi dévitalisée qu'une dent qu'on va arracher. Il n'y avait rien à tirer de moi.

Pendant des jours et des jours, je n'ai donc été rien d'autre qu'un regard rond et muet. C'est ensuite que j'ai découvert le Terrain. Les maisons avaient été soigneusement entretenues ou retapées, rien à voir avec les ruines dévorées de végétation que j'avais observées jusque là. Elles avaient

l'air de faire une ronde et de se donner la main autour d'un vaste jardin. Je me demandais dans quel quartier je me trouvais, quelles familles avaient habité là jadis, qui étaient celles et ceux, morts depuis longtemps, qui avaient acheté ces maisons, qui avaient trimé le week-end pour les agrandir, les moderniser, tout en travaillant activement la semaine pour rembourser les prêts bancaires. J'étais le sujet de toutes les conversations. Comme on ne connaissait pas mon nom, j'entendais qu'on m'appelait la racli. Les vêtements de la racli, le chien de la racli, l'état de santé de la racli. Quand on s'adressait à moi, en revanche, on me disait bichette, doudou, pupuce. J'avais l'impression d'être retombée en enfance ou d'être passée en douceur dans un autre rêve.

Peu à peu, je me suis remise. J'ai pu me lever toute seule sans avoir la tête qui tourne, sans l'impression que le sol tangué sous mes pieds. La première fois que je suis sortie, c'était à la tombée du soir. La journée avait été très chaude. J'ai fait quelques pas après le seuil de la maison et je me suis tenue là, sous la charmille. Un peu plus tôt, Aïssatou avait posé sa main sur mon front, puis elle avait quitté la maison. La lune était presque pleine. Le ciel était d'un bleu profond et les étoiles innombrables. Les grillons chantaient. L'air sentait l'herbe sèche, la poussière et le chèvrefeuille. Des voix montaient et descendaient, il y avait du monde autour d'un feu, mais personne ne parlait fort, en vertu de ce tacite accord des humains qui s'abstiennent de brailler la nuit, quand la nature les entoure. La mélodie qui avait accompagné mes jours de fièvre se faisait entendre, puis il y a eu quelques rires et l'air à repris, des notes de guitare accompagnée d'un chant.

Aïssatou m'a aperçue et elle m'a emmenée rejoindre les autres en me tenant par la main et en me signalant ça et là une racine sur laquelle j'aurais pu trébucher. Tina est venue à ma rencontre, suivie d'un petit chien jaune qui faisait le tiers de sa taille. Des flammes s'élevaient du foyer et deux enfants s'amusaient à fourrager dans les braises avec des bâtons. Les visages étaient

à peine éclairés par les lueurs bougeantes des flammes. Ça m'a mise à l'aise, la nuit me protégeait. Une fois devant le feu, Aïssatou m'a montré où m'asseoir. Le tissu jeté au sol avait le toucher grumeleux et doux d'une serpillière. Tina s'est couchée devant moi et j'ai calé mes pieds contre son corps. A ce moment-là, Aïssatou a caressé ma tête comme si c'était moi, l'animal de compagnie, et elle a élevé un peu la voix pour que tout le monde entende.

-On est bien contentes que tu sois guérie. Tu es la bienvenue ici, toi et ton chien, c'est une chance pour nous que tu sois arrivée sur le Terrain.

Elle s'est mise à dire les noms de tout le monde, de manière informelle. Il y avait une bonne quinzaine de personnes. Au bout d'un moment je me suis rendue à l'évidence, il n'y avait que des femmes. La dernière s'appelait Jelena et de tous les prénoms qui avaient défilé, c'est le seul que j'ai retenu, aussi parce que c'était celui de la chanteuse.

Aïssatou a continué en rigolant :

-Voilà, toi tu sais nos noms, mais nous on connaît toujours pas le tien. Pourquoi tu parles pas, on n'en sait rien. Mais maintenant que tu fais partie du Terrain, il faut bien qu'on t'appelle. Conséquence, on t'a choisi un prénom, enfin Jelena t'en a choisi un. Mais on va pas te le dire comme ça.

Elle a fait une pause.

-On va te le chanter. Jelena a fait une chanson pour toi.

Il y a eu quelques rires. Les enfants ont arrêté de trifouiller dans le feu.

Elle s'est tournée vers Jelena.

-Dobré, Jelena ?

Où est-ce que j'étais tombée ? M'est revenue en mémoire, pendant que Jelena répondait *dobré* tout en ramassant sa guitare, une pièce de théâtre de Calderón, *La vie est un songe*. Je ne l'avais pas lue, mais le titre m'avait toujours plu. Qu'est-ce que ça pouvait faire, tout ça, comme si on pouvait exercer le moindre contrôle sur ce qui nous arrive. Comme s'il y avait quelque

chose à comprendre.

Jelena avait commencé à jouer les quelques notes que je connaissais bien, en guise d'introduction, une petite mélodie toute simple, tellement simple que je me demandais comment personne ne l'avait encore trouvée. Une fois la mélodie posée, elle a commencé à chanter la *ballade de la racli sans nom*. Je sentais les visages sourire autour de moi, car les autres connaissaient déjà les couplets pour les avoir entendus, quand Jelena les avait composés en tâtonnant. L'une ou l'autre avait dû ajouter son grain de sel ou proposer une idée car certains couplets étaient salués d'éclats de rire.

*Le jour de sa v'nue au Terrain  
Fallait la tenir par la main  
On s'est dit qu'c'était pas gagné  
Si on voulait la r'mett' sur pied.  
Ah, la meilleure, elle est muette !  
Pour la nommer, tu vois l'casse-tête  
Donc entre nous, pas de façons,  
On l'appelle la racli sans nom*

*Délier les langues c'est tout un art  
Mais la pauvrete, dans son plumard  
On n'allait pas lui fout' la trouille  
Encore moins lui faire des chatouilles.  
Alors fallut imaginer  
Un prénom qui pût lui aller  
Pour éloigner la tentation  
De l'app'ler la racli sans nom*

*Un prénom qui plaise à tout l'monde  
C'était ni Richarde, ni Raymonde  
Un prénom pour une fille si belle  
Ça aurait pu être Isabelle  
Et pour nommer cette étrangère  
On a proposé Bérangère  
Mais il était hors de question  
Qu'elle reste la racli sans nom*

Une voix lancé « envoi ! » et Jelena a enchaîné :

*Les meufs, écoutez mon idée  
Celle que ses beaux yeux m'ont donnée  
Pourquoi pas Yseult comme prénom  
Au lieu de la racli sans nom ?*

Après la fin de la chanson, les rires et les commentaires ont fusé, puis les stridulations des grillons ont rempli peu à peu les trois dimensions de l'espace, sous nos pieds, à côté de nous, un peu partout, bien au-delà du cerisier sous lequel nous étions assises et j'ai senti les visages qui se tournaient vers moi dans l'obscurité.

-Ça te plaît, Yseult? m'a demandé Aïssatou. Y a que Jelena pour avoir des idées comme ça, c'est un nom très ancien, Yseult, un nom avec une histoire, elle te la racontera. Ou elle te chantera la chanson. Mais bon, faut bien qu'on t'appelle.

Les unes et les autres avaient commencé à se lever. Jelena jouait de petites notes de guitare par-ci par-là. Aïssatou m'a prise par le coude.

-Allez viens te coucher, faut que tu te reposes.

J'ai voulu remercier Jelena d'avoir composé une ballade pour moi, mais sans mots, je ne savais pas comment faire. J'ai tourné mon visage vers elle, à contre-jour du feu qui était en train de s'éteindre. Je ne voyais que les contours de son visage, qui se détachaient sur la nuit. Elle a lâché :

-Laisse Aïssatou, on va rester encore un peu.

Elle est allée ajouter une bûche dans le feu et elle est restée penchée au-dessus du foyer jusqu'à ce que de petites flammes minces montent vers elle, éclairant son profil d'un trait lumineux, ses pommettes, son nez droit.

-Tu sais la chanson, c'était pas pour me moquer, c'est pour amuser les autres, tout le monde a un peu participé aux paroles.

La fin de sa phrase laissait entendre qu'elle avait autre chose à ajouter. J'ai attendu.

-J'ai envie de te dire plein de choses, mais ça me fait drôle que tu puisses pas me répondre.

Elle s'est arrêtée de remuer les braises. Elle n'avait plus du tout la même voix que tout à l'heure, quand elle parlait avec Aïssatou. Son timbre était devenu plus feutré, plus bas, comme si elle venait de courir et qu'elle reprenait sa respiration.

-J'ai envie de te connaître. Et que tu me connaisses.

Elle avait dit ça avec une certaine brusquerie, comme font les timides.

-Ça va te faire bizarre qu'on t'appelle par un nom qui n'est pas le tien, non ?

Je ne savais pas vraiment. Je crois que je m'en foutais.

C'est comme ça que je me suis appelée Yseult.

Tina aussi avait été rebaptisée. Après s'être fait appeler *le chien* pendant quelque temps, elle avait été surnommée Gigi par la petite fille, parce qu'elle était gigantesque par rapport aux autres chiens du Terrain, des chiens jaunes, courts sur pattes, au pelage floconneux et aux yeux globuleux, qui vénéraient Tina comme une déesse, avec sa haute stature, son poil ras, noir et fauve et sa queue courbe et lisse.

Yseult et Gigi.

La vie se moquait gentiment de moi, pour mieux me faire comprendre à quel point elle est un songe absurde.

Le temps ne coulait pas ici comme ce que j'avais connu jusque là.

À l'école primaire, notre instituteur nous avait fait fabriquer des bandes chronologiques. Il fallait commencer par coller ensemble, avec du scotch, cinq ou six feuilles de papier, pour y tracer ensuite une ligne au-dessus et en-dessous de laquelle on marquait les grands événements marquants de

l'humanité. La Préhistoire s'arrêtait cinq mille ans avant la naissance de Jésus, lorsque l'écriture apparaissait. Puis commençait l'Histoire, découpée en grandes périodes, l'Antiquité, le Moyen-Âge, l'Époque moderne et enfin l'Époque contemporaine qui était, comparativement au reste, une toute petite chose. Au-dessus de la ligne du temps, on écrivait les batailles, les guerres, les conquêtes et les noms des mâles dominants ; en-dessous on notait pêle-mêle l'invention de l'écriture, celle de de la machine à vapeur, la naissance de Victor Hugo, les grottes de Lascaux ou la découverte de l'Amérique. J'ai longtemps conservé cette bande chronologique, au point que le scotch est devenu sec et jaunâtre et que les feuilles, détachées les unes des autres, ont gardé la marque du ruban. J'en ai retenu que nous étions au bout de quelque chose d'immense qui avait commencé il y a bien longtemps.

Les journées passaient d'une façon inédite. Il n'y avait plus de semaine et il n'y avait plus de week-end. Plus de travail et plus de vacances. Chaque jour se succédait à lui-même et jamais on ne se demandait le combien on était. Aïssatou m'avait parlé de la lune et de ses phases. La lune est fantasque, on ne la trouve jamais deux soirs de suite au même endroit du ciel, elle est changeante et pourtant elle est fiable et d'une régularité parfaite. Elle permet de savoir combien de temps s'était écoulé entre deux événements, comme par exemple depuis mon arrivée, qui s'était faite au cinquième jour de la lune montante. Aïssatou m'avait désigné la lune, pâle blanchâtre et gibbeuse, visible dans le ciel bleu de l'après-midi. Même quand il y avait des nuages, on pouvait compter sur elle les yeux fermés car dès qu'elle se remontrait, elle en était exactement là où on l'attendait. C'était Jasmine qui tenait le calendrier de la lune, depuis que Fatou, qui était morte, l'avait initiée. Et Jasmine apprenait à Camille, la petite fille, et aussi à Parva, parce qu'elles avaient le goût de ces choses et qu'il fallait toujours être plusieurs à connaître un art, la vie était un cadeau si fragile, on ne pouvait pas se permettre de laisser les connaissances



se perdre. Encore moins pouvait-on se permettre, c'est ce que j'ai compris, de les imposer à celles qui ne s'y intéressent pas, c'était comme un crime de lèse majesté. Aïssatou m'avait dit, tu sais Yseult, il faut pas donner la confiture aux cochons, et je me suis demandé si elle avait déjà vu un cochon, mais après tout, les expressions, on ne sait pas toujours d'où elles viennent.

Le matin, quand elle se réveillait, Aïssatou ranimait les braises du foyer et faisait chauffer de l'eau dans une bouilloire en tous points semblable à celle que j'avais utilisée la dernière fois que je m'étais préparé du café. Elle faisait infuser de la menthe et de la verveine dans une grande casserole, puis elle allait ouvrir aux poules et ramassait les œufs pendant que celles-ci s'éparpillaient sur le Terrain en caquetant. Elle rangeait les œufs dans un panier suspendu à une ficelle, car il fallait se méfier des martres et des fouines, et en prenait quatre, deux pour moi et deux pour Camille, quand celle-ci dormait à la maison.

-À mon âge, j'ai pas besoin d'œufs, de toute façon j'ai jamais aimé manger le matin.

En général, c'était elle, la première levée. Mais parfois Parva la devançait. Pour ma part, j'étais toujours dans ma phase de récupération et je me réveillais tard dans la matinée, bercée par les voix des femmes qui parlaient entre elles et le tintement des ustensiles. J'observais avec curiosité les objets de la maison. Quand je posais une question muette devant l'un d'eux, Aïssatou me répondait en général *c'est ancien*. Parfois c'était ancien déjà de mon temps, comme ce broc à eau et son bassin en fayence, qui me servaient pour faire ma toilette, le matin, quand je me réveillais toute transpirante sous le soleil déjà très haut. C'était le genre d'objets que j'avais vus dans les brocantes, ça pouvait avoir une certaine valeur. C'était joli, mais ça ne servait pas à grand chose. C'était devenu décoratif. On disait *ça nous rappelle nos grand-mères*, quand bien même celles-ci avaient eu l'eau

courante. Et voilà que je m'en servais quotidiennement, et que j'appréciais le luxe de pouvoir verser de l'eau fraîche dans ce bassin à la glaçure craquelée, décoré sur son pourtour de motifs de lierre vert céladon. Ensuite on écopait l'eau et on la vidait dans le grand tonneau pour les eaux usées, car il n'était pas question de la gaspiller. Elle ne venait pas toute seule, il fallait la tirer en actionnant le bras d'une fontaine, après avoir versé le contenu d'un ou deux godets, pour amorcer la pompe. Le première fois que j'ai vu cette fontaine, les autres m'ont prise pour une demeurée car mes yeux se sont ouverts grands d'étonnement devant cette chose si simple, oui il y avait de l'eau dans le sous-sol. Moi qui m'étais imaginée, une fois mes réserves épuisées, à l'époque des Gon-salv'sch, qu'il me faudrait gagner la Seine pour trouver de l'eau. Alors que cette ville avait eu un passé horticole, des maraîchers y avait cultivé les pêches de grand renom, et ensuite toutes sortes de légumes. Pour cela il fallait de l'eau et justement il y avait des puits un peu partout.

L'impression que j'avais eue au début, d'être une charge pour les autres, s'était vite évanouie car il y avait toujours de petites et de grandes choses à faire. Arroser les plantes, cueillir les haricots, couper ou ramasser du bois, retirer du sol les cailloux et les bouts de plastique qui remontaient. Je me suis vite rendu compte aussi que la maison d'Aïssatou, qui était devenue la mienne, était une maison centrale où on se réunissait pour faire à manger et pour passer le temps, car elle possédait une cuisinière à bois dont on m'avait dit, là encore, que c'était ancien.

Ancien voulait dire plein de choses, c'était un mot qu'on utilisait soit avec déférence, soit avec mépris, selon l'objet auquel il se rapportait. Il pouvait dénigrer une tondeuse à gazon rouillée comme il pouvait chanter les louanges d'une cocotte en fonte. La cocotte était utilisée presque tous les jours, elle avait une utilité. La tondeuse, en revanche, n'était qu'un sinistre rebut d'un autre temps qu'on évoquait avec hostilité et avec pitié. Ce temps

qui avait produit des choses étranges et irrémédiables, dont on se souvenait parce que les anciennes l'avaient vécu et raconté, et qui s'était autodétruit. Personne n'avait l'air de l'idéaliser. D'ailleurs on ne parlait presque jamais d'avant la catastrophe. C'est progressivement que j'ai ramassé des bribes là-dessus. Moi non plus, ça ne m'intéressait pas vraiment. Car la vie était devenue douce et calme. Chacune vaquait à ses occupations. On faisait la sieste au plus chaud de la journée. Les chats sortaient le soir et s'amusaient à faire courir les chiens après eux. Un hérisson traversait le Terrain en farfouillant dans les feuilles sèches. C'était comme des vacances, mais sans la perspective de la rentrée. Je ne m'en lassais pas.

Aïssatou avait compris que je me posais des questions, même si elle ne savait pas toujours exactement lesquelles. C'est pourquoi elle me parlait beaucoup, dans l'idée que le champ de son discours et celui de mes interrogations finiraient par se superposer. J'aimais sa voix qui n'attendait pas de réponse et ses inflexions qu'elle partageait avec les autres. Les accents changent avec le temps. Je me souvenais des vieux enregistrements où on entendait des hommes politiques s'exprimer avec des voix nasillardes et emphatiques. Si quelqu'un à mon époque avait parlé comme eux, on se serait esclaffé. La même évolution avait eu lieu sur le Terrain. Les syllabes s'étaient gentiment allongées, le ton avait baissé, comme si rien de pressé ne justifiait qu'on s'exprime vite.

Aïssatou était en train de me parler des enfants.

-C'est grâce à eux qu'on t'a trouvée, tu sais, Yseult. Ils se baladent, ils font leurs vadrouilles et ils ont remarqué un jour que ça sentait le feu par où tu traînais. Ils ont remarqué aussi que quelque chose avait changé du côté des Bons Plants. Les enfants, ils y vont de temps en temps pour entretenir les lieux de mémoire et ils ont vu le truc ancien que t'as ajouté. Des clés, hein, c'est ça ? C'est gentil d'avoir mis quelque chose. D'où tu viens peut-être vous

faisiez ça aussi. Ici, sur le Terrain, il y en a qui ont eu une famille, dans l'ancien monde. C'est l'arrière grand-mère de Parva qui vivait aux Bons Plants.

Aïssatou m'a regardée avec douceur.

-Les lieux de mémoire, c'est juste pour rappeler aux enfants, c'est eux qui les entretiennent. De temps en temps, ils refont l'arrangement, ça les amuse. Les anciens aimaient beaucoup les objets.

Puis elle est repassée à autre chose :

-Presque toutes les femmes du Terrain sont venues dans cette maison pour te soigner ou juste pour rester à côté de toi. Je dis presque. La seule qui s'est pas déplacée, c'est Cassandra, même si elle nous a dit ce qu'il fallait te donner pour te retaper. Mais bon, Cassandra c'est spécial.

En entendant ce nom, je me suis rappelé la petite adolescente du cimetière.

-Jelena était là tout le temps, quand elle jouait pas de la guitare, elle tressait ses paniers. Et Camille aussi était tout le temps fourrée à côté de toi avec ton chien. Elle lui a bien remonté le moral, à Gigi, parce qu'elle en menait pas large, de te voir dans cet état. Elle sait ce que c'est, Camille, la maladie. Sa mère, elle est morte il y a pas si longtemps, elle s'en souvient, de cette période où elle était comme toi, au lit. Et moi, sa grand-mère, je suis toujours là. Il y a des choses qu'on ne peut pas expliquer. C'est pour ça qu'elle est souvent chez moi, le reste du temps elle est avec Bo et ses tantes. Ou chez Jasmine qui lui apprend le calendrier. Les enfants, ils sont à tout le monde.

Elle a lâché un éclat de rire net et joyeux.

-Un jour, bientôt, je serai plus là, mais elle aura toutes les autres. Bo non plus, il sera jamais tout seul. Et un jour il partira parce que les garçons ont la bougeotte, ils tiennent pas en place. J'te dis ça, c'est d'expérience.

J'ai hâché la tête à la façon de Tina, pour l'encourager à poursuivre sur ce sujet, mais elle a poussé un grand soupir.

-Il fait chaud, dis-donc. Je vais aller me coucher un peu.

J'ai traîné sur la terrasse. Tina était affalée de tout son long à l'ombre du figuier dont les larges feuilles faisaient des taches mouvantes sur le sol. Elle a levé la tête et m'a regardée descendre vers le Terrain. Les poules étaient installées ça et là, par groupes de deux ou trois, entre copines, dans la poussière. Deux papillons jaunes virevoltaient et jouaient en faisant des figures acrobatiques. La lumière était au maximum de son intensité. Le temps de traverser le potager, j'ai eu la sensation d'une enclume en train de fondre sur ma tête et mes épaules. Je suis allée me mettre au couvert du cerisier et je me suis allongée sur le parterre de lierre, les yeux levés vers le ciel chauffé à blanc, en me rappelant d'autres cerisiers, d'autres étés, dans mon enfance, quand l'océan des grandes vacances me paraissait vaste et sans fin.

J'avais dû m'endormir. Les feuilles de lierre appuyaient sur ma joue, une brindille dans mon dos. Une petite musique accompagnait le bruit du vent. C'étaient des notes jouées en sourdine, comme des bulles qui montent dans un verre et qui grossissent progressivement avant d'arriver à la surface. Sur ma lèvre, des gouttes de transpiration s'étaient formées comme une rosée. J'ai passé le revers de ma main sur mon visage avant d'ouvrir les yeux. Jelena était assise un peu plus loin, sur une chaise en plastique moulé qui avait dû commencer sa carrière dans une banque ou une administration, penchée sur sa guitare. Parfois je reconnaissais des bouts de mélodies. Les premières mesures du temps des cerises, une suite de notes qui m'a rappelée une chanson des Rolling Stones, un bout de la panthère rose, *Nuages*. Comment ces mélodies avaient-elles réussi à traverser le temps jusqu'ici ?

C'était la première fois que je voyais vraiment son visage. Jusque là, je l'avais aperçue à travers mes yeux enfiévrés, et la seule fois où j'avais pu la voir bien en face, c'était quelques jours avant, dans le noir. Elle était brune et portait ses cheveux attachés dans la nuque par un lacet. Par la manière dont

elle tenait sa tête, elle m'évoquait une reine d'Egypte, visage impavide, long cou de Nefertiti, regardant les choses de haut, les yeux à moitié cachés par ses paupières baissées. Son polo, dont les manches avaient été découpées, était orné d'un crocodile. Ses bras enserraient sa guitare avec tendresse et son biceps rond faisait saillie sur le corps de l'instrument. J'étais troublée de savoir qu'elle m'avait regardée dormir.

Elle a encore joué quelques mesures, puis elle a posé sa guitare et elle s'est penchée en avant, les coudes sur les genoux

-J'espère que tu vas rester avec nous.

Elle a fait une longue pause.

-Si tu t'en allais, pour moi ce serait plus comme avant. Tu me manquerais. Crois pas qu'on se pose pas de questions sur d'où tu viens. On s'est toutes demandé comment tu t'es retrouvée toute seule avec ton chien. Si tu t'étais enfuie, si on t'avait fait du mal. S'ils sont morts, ceux avec qui t'étais. On sait tellement rien de toi qu'on a été obligées de t'inventer un nom. Les autres elles proposaient que des trucs qui t'allaient pas. Et puis c'est en composant la ballade que j'ai pensé à Yseult, parce que je cherchais une rime qui aille avec tes beaux yeux.

Elle m'a décoché un sourire d'une seconde et j'ai senti l'onde de choc qui passait par ma poitrine.

-Finalement j'ai tourné ça autrement et j'ai plus eu besoin de la rime, mais j'ai gardé le prénom. Même dans l'ancien temps, personne s'appelait Yseult, enfin, je crois pas. C'est un nom très vieux qui date d'avant l'ancien temps, c'est une belle histoire, je te la raconterai.

Il y a eu une bourrasque et nous avons levé la tête. Pendant un instant, Jelena a scruté le ciel avec un air de comprendre des choses qui m'échappaient, puis elle a repris sa guitare.

-Tu sais, la vie passe très vite, chaque instant chasse l'autre, chaque jour enterre le jour d'avant. On vit, on est en bonne santé, et puis un jour on

tombe malade et on meurt. Dans l'ancien monde, les gens vivaient très vieux. Il y aurait même eu des gars du fond des âges qui vivaient soit-disant dix fois plus longtemps que nous. Mais bon j'y crois pas trop. L'important c'est qu'aujourd'hui je suis vivante et toi aussi.

Je la regardais, son short en jean pas différent de ceux que j'avais pu porter, sa jambe campée de biais qui soutenait la guitare et ses sandales de fabrication locale. Où est-ce qu'elle voulait en venir.

-On chope la maladie, toutes, personne ne fait de vieux os, sauf Aïssatou et sa vieille copine qui sort presque jamais de chez elle, tu l'as vue déjà, Cassandra ?

Elle a défait le lacet qui retenait ses cheveux et elle les a empoignés d'une main ferme avant de me présenter sa paume ouverte, doigts écartés.

-Regarde.

Un sourire plein de fierté se dessinait sur son visage.

-Tous bien attachés, solides. Mais pour combien de temps ? On sait rien, on peut rien savoir et on veut surtout pas savoir. La mort est jamais très loin. L'été dernier, une fille est morte quand elle a eu son bébé. Malgré ça, malgré le péril, quand les gars sont dans les parages, personne leur tourne le dos, celles qui veulent, elles se font plaisir. Quand j'ai accouché de Bo, j'ai vraiment cru que j'allais y passer, j'ai jamais eu aussi peur de ma vie. Ni aussi mal. Bo, c'est mon fiston, Bogdan, tu l'as vu, il est tout le temps fourré avec Camille. Un beau petit bonhomme, je regrette pas. En revanche, les gars, on n'en veut pas sur le Terrain. On en a parlé avec eux, tu sais, c'est un viel arrangement entre les anciennes et les anciens et ça tient toujours. Je crois que ça convient à tout le monde. En tout cas, à nous, ça nous convient. Y en a, elles sont allées vivre avec leur homme, mais beaucoup sont revenues et j'en fais partie, parce que moi aussi j'ai eu la bougeotte quand j'étais plus jeune. Mais je vais te dire, entre meufs, on se fout une paix royale.

Elle a éclaté de rire.

-La vie est précieuse. Tout le monde est libre. On n'est pas là pour s'emmerder, ni pour emmerder les autres. On a appris du passé, on sait lire, ici. Je te montrerai les livres. Tu connais peut-être pas le monde ancien, mais nous, on s'est renseignées et c'était pas joli-joli.

Elle m'a regardée quelques secondes.

-Bon, il commence à faire un peu moins chaud ou je rêve, je vais aller ramasser du petit bois. Tu viens ?

Elle a pris sa guitare sous le bras et s'est levée. J'ai sifflé Tina et quand elle est arrivée, Jelena lui a tapé sur le flanc en disant salut Gigi, puis nous avons longé le maïs planté en rangs serrés, les tomates, les courgettes et les potirons avec leurs grandes fleurs jaunes qui faisaient comme des cornes d'abondance, et la suite du potager, jusqu'à une maison devant laquelle Jelena s'est arrêtée.

-C'est chez moi, ici. On habite ensemble, avec Parva et Jasmine.

Parva était assise à l'ombre, les pieds dans une bassine en bois remplie d'eau, un livre posé sur les genoux. Des oeillets des poètes faisaient des taches lumineuses et orangées sur le parterre. Des tournesols penchaient leur lourde tête en avant, les pétales flétris par le soleil. Parva a levé la tête de son livre.

-Comment ça va, Yseult, pas trop chaud ?

Jelena s'est arrêtée sur le seuil.

-On va au petit bois, se dégourdir les jambes.

Parva a regardé le ciel comme s'il était en train de lui communiquer une mystérieuse information.

-Maintenant ?

Jelena a haussé les épaules et elle est entrée dans la maison. Quand elle est ressortie, elle tenait à la main deux longs foulards de cette couleur mauve pâle que j'avais déjà observée sur une des robes d'Aïssatou. Ils dégouлинаient d'eau et elle les a tordus au-dessus des fleurs avant de m'en



tendre un. Je l'ai regardée sans comprendre et je l'ai imitée quand elle s'est enveloppée dedans.

-Comme ça on est tranquilles avec la chaleur.

Elle a attrapé une hotte en osier et elle a passé une courroie sur son épaule. Une nouvelle bourrasque a secoué les arbres. Le vent était chaud comme s'il sortait d'un sèche-cheveux, mais à travers le linge humide, il devenait frais et agréable.

-Il est où, Bo, il est avec Camille ?

Parva a fait oui de la tête.

-Ils sont avec Jasmine, y a Rachel et Ava, ils ont fait la sieste, elle leur lit une histoire.

Jelena a eu l'air satisfait.

-Dobré.

Parva nous a suivies un peu des yeux avant de reprendre son livre. J'aurais bien aimé savoir ce qu'elle lisait. Jelena m'attendait. Un peu plus loin, elle m'a montré une maison.

-Je t'ai parlé de Cassandra tout à l'heure, la vieille copine d'Aïssatou, vieille, mais vieille ! Beaucoup plus qu'Aïssatou, elle pourrait être au moins sa mère. Personne sait comment elle a fait pour vivre aussi longtemps. Elle a jamais chopé aucune maladie. C'est chez elle. C'est là qu'on vient quand on a besoin qu'elle nous soigne ou qu'elle mette un terme.

Je me suis demandé de quel genre de terme elle parlait. Un terme à une migraine ? À une grossesse ? Pendant que je me posais ces questions, la porte s'est ouverte et une silhouette efflanquée est apparue sur le seuil, comme un épouvantail habillé d'une gandoura couleur mastic, dont sortaient deux bras maigres et frippés, d'une blancheur transparente. Au fur et à mesure que nous nous rapprochions, je voyais les milliards de rides de son visage se plisser autour d'un sourire qui faisait concurrence au soleil. Quand Cassandra est venue à notre rencontre sur ses vieilles jambes, en faisant de

tous petits pas, Jelena s'est arrêtée sous l'effet de la surprise, puis immédiatement après, elle a accéléré pour la soutenir, mais Cassandra s'est dégagée avec simplicité.

-T'inquiète Jelena, je peux très bien marcher, qu'est-ce tu crois, depuis le temps que je l'attends, cette petite, je peux faire l'effort de sortir de chez moi.

En faisant le dernier pas qui la séparait de moi, elle a baissé progressivement la voix :

-Je savais que tu finirais par trouver le chemin, je vais pas dire que j'ai passé ma vie à t'attendre parce que j'ai fait d'autres trucs, mais t'en as mis du temps, Norma.

Mon prénom, elle l'avait murmuré une fois arrivée à la hauteur de mon oreille, de sorte que Jelena ne l'entende pas, car toute vieille et courbée qu'elle était, elle restait plus grande que moi. Tina l'observait avec méfiance.

-Et ton chien, c'est lui qui m'avait repéré, tu te rappelles ? C'était comment son nom déjà ?

Jelena s'en est mêlée.

-Elle parle pas, Cassandra, tu sais bien, on te l'a dit qu'elle parlait pas.

Mais Cassandra ne lui a accordé aucune attention.

-C'est pas plus mal, tu sais, d'avoir attendu un peu pour nous rejoindre. J'étais toute jeune. Le rendez-vous que tu m'avais donné, je suis jamais venue, je t'expliquerai pourquoi un de ces jours. Je savais qu'on se recroiserait, t'façon.

En voyant mon expression ahurie, elle a haussé la voix comme si elle s'adressait à une débile mentale. Une voix incroyablement ferme, qui sortait de sa bouche pleine de rides. Ferme mais diffractée, comme un miroir cassé en mille morceaux qui renvoie autant de lumière que s'il était entier, mais par petits bouts coupants et nets.

-Le cimetière, tu te rappelles ?

Je croyais avoir reçu mon content de coups de massue sur la tête, mais voilà qu'on m'en assénait un nouveau, bien vigoureux, bien sec, à l'image de cette vieille momie venue du fond des âges qui se présentait comme la réincarnation desséchée du petit échalas que j'avais croisé au cimetière. C'était il n'y avait pas si longtemps, et en même temps une éternité s'était écoulé depuis. Même mon court séjour chez les Gon-salv'sch me semblait déjà appartenir à une autre ère. Je me suis rappelé le silence pendant lequel elle avait hésité à dire son nom, cette après-midi là, le bruit du vent dans les feuillages, le croassement de la corneille et ces deux syllabes qui avaient suivi, dans la chaleur éblouissante des allées. Cassandra. La tignasse était restée la même, blanche à présent, toujours frisée, le cheveu montant à la verticale, à la recherche de la lumière, comme un lierre grim pant. Je l'ai regardée un moment. Je la reconnaissais. C'était le même visage. Je n'étais plus douée de parole et c'était mieux comme ça, je lui aurais opposé des arguments obsolètes, des arguments logiques, mais qui n'avaient manifestement plus cours.

-Tu passeras me voir un de ces jours. Tu sais si j'étais revenue au cimetière, tu ferais partie des anciennes à l'heure qu'il est.

Elle a éclaté de rire.

-Ou des mortes !

Elle a fait un signe du menton vers Jelena :

-Tu l'aurais même pas connue bébé.

Jelena a jugé qu'elle était allée assez loin.

-Bon Cassandra, ça suffit, il fait chaud, faut pas rester comme ça en plein soleil, tu vois bien que ça te réussit pas.

Je n'avais encore jamais pris le petit chemin par lequel nous sommes montées. Des massifs d'érables et d'accacias s'élevaient de part et d'autres dans des ruines de maisons aux toits effondrés. Peut-être ce sentier foulé aux

pieds suivait-il une rue que j'avais prise quotidiennement par le passé. Après tout, les voies tracées par les Romains avaient continué d'être empruntées sans interruption jusqu'à mon époque. Elles n'avaient fait que changer de visage. Et même dans la ville d'autrefois, celle de Lydia, d'Élise et Wlad, de Brahim et de Nathan, on devinait, sous beaucoup de ruelles, d'anciens chemins de terre qui avaient longé des jardins ou relié entre eux les anciens villages. Avec un peu d'imagination, on pouvait se représenter les routes de jadis, poussiéreuses et bordées de platanes, où avançaient des voitures tirées par des chevaux.

Devant moi, Jelena marchait en silence, l'osier de sa hotte grinçait légèrement à chacun de ses pas. Tina fermait la marche. La brise qui s'était mise à souffler rendaient la chaleur supportable, surtout grâce aux foulards humides dont nous étions enveloppées. Jelena s'est excusée pour Cassandra.

-Je sais pas ce qui lui a pris, vraiment, elle a viré narvali, ou alors c'est la chaleur qui lui a tapé sur la tête.

Le sentier grimpait sec. Lorsque nous sommes arrivées tout en haut, Jelena s'est arrêtée et a posé sa hotte par terre, puis elle en a sorti deux hachettes. Du pouce, j'ai tâté le fil de la lame.

-Tu sais te servir de ça, oui ? Ça part vite, le petit bois. Enfin si tu te sens de le faire, c'est comme tu veux. Moi j'aime bien, je pense à rien, ça me détend.

Jelena s'est mise au travail en sifflottant. D'où on était, je devinais entre les cimes des arbres quelque chose de lointain qui s'étendait à nos pieds. D'un seul coup j'ai compris où nous nous trouvions. J'ai failli laisser tomber ma hachette, et j'ai regardé Paris qui s'étendait devant nous. Dans un autre monde, jadis, j'avais regardé ce même panorama avec Nathan, sous une chaleur identique, le jour où Karl Marx était venu nous taxer des feuilles. Selon

le degré de pollution de l'air, les bâtiments étaient alors soit très nets, soit pris dans un sfumato maronnasse qui estompait artistement les contours et les couleurs. Comme monuments, on pouvait apercevoir la tour Eiffel, le Panthéon, la tour Montparnasse. Plus près et moins prestigieux, il y avait la cité de l'Espoir, avec ses balcons en verre, jaunes et orangés, qui s'illuminaient au coucher du soleil. Mais à présent, je ne voyais devant moi qu'une marée verte qui s'étendait jusqu'à l'horizon. J'essayais de trouver des repères, pour être certaine que c'était bien Paris qui s'étendait là-bas, Paris que j'avais observée tant de fois en jouant à identifier des édifices. Paris que j'avais vue brûler pendant des jours avant de quitter définitivement l'atelier. Quelque chose de curieux se passait en moi. Des dizaines de films, de chansons, de romans et de poèmes faisaient une cacophonie dans ma poitrine. Je revoyais Arletty sur la passerelle devant l'hôtel du Nord en train de dire *atmosphère*, les photographies de la construction de la tour Eiffel, étages par étages, des bateaux-mouches qui passaient sur la Seine, chargés de touristes enthousiastes, Edith Piaf emportée par la foule, les pendus de François Villon qui se balançaient au gibet de Montfaucon, la garde républicaine paradant en musique et claquant des sabots, l'entrée du personnel de Nation Litterie, la pyramide du Louvre, Nerval perdu dans un verre d'absinthe et Odette de Crécy faisant sa promenade au bois de Boulogne, sans compter tous les souvenirs dont je percevais une note, une couleur, une impression, mais qui s'enchevêtraient et se recouvraient les uns les autres, à l'instar de cette ville engloutie sous la végétation.

Le silence s'était fait autour de moi, comme si je ne faisais plus partie de ce monde ni de l'autre. Et brusquement, quelque chose a cédé, quelque chose est monté dans ma gorge et j'ai senti des hoquets me secouer, comme des sanglots, mais c'était l'inverse, j'étais transportée par une joie insensée qui montait, qui m'étouffait et débordait de ma poitrine comme une borne à eau new-yorkaise pendant un été torride. Je me suis laissée tomber par terre

et je me suis mise à rire sans plus pouvoir m'arrêter. Tina me tournait autour en me lançant des coups de langue. Quant à Jelena, elle me regardait en fronçant les sourcils. J'aurais sans doute continué à rire encore longtemps si un nouveau coup de vent, plus puissant que les autres, n'avait pas balayé le bois. Un éclair a zigzagué de haut en bas, projetant une lumière bleutée autour de nous. Presque en même temps, un craquement violent a retenti au-dessus de nos têtes et des gouttes énormes et chaudes se sont mises à tomber. Jelena s'est mise à rire à son tour, comme si elle n'attendait que ce moment.

Le temps de ramasser la hotte et de courir dans le sentier en sens inverse, nous étions trempées. Jamais je ne m'étais sentie aussi libre. Une odeur de terre montait du sol. Le raffut de la pluie sur les feuilles était assourdissant. Le ciel était devenu couleur de cendre et le tonnerre faisait entendre ses craquements avec une régularité digne d'effets de théâtre. Mes cheveux dégoulaient sur mon front et les yeux me piquaient, mais rien n'était grave. Au lieu de redescendre vers le Terrain, Jelena a bifurqué et après quelques mètres, elle a poussé une porte.

Nous nous sommes retrouvées dans une espèce de garage et nous avons soufflé en riant tout en regardant le spectacle de l'orage depuis notre abri, pendant que Tina s'ébrouait. Les éclairs lançaient leurs flashes sur les arbres devant nous et le tonnerre fracassait le ciel. Pendant quelques secondes nous sommes restées à regarder la pluie qui tombait en tambourinant le toit. Un escalier de fer montait vers une coursive, en tous points semblable à celui de l'atelier d'Élise. Sans même me rendre compte de ce que je faisais, j'ai attrapé la main de Jelena et je l'ai embrassée. Une fois, deux fois, tout en observant ses jointures nettes, ses ongles courts, sa peau un peu tannée. C'était une belle main carrée, musclée, une main de travailleuse. Je l'ai retournée, côté paume, et j'ai regardé les lignes qui se dessinaient là-dedans, ligne de vie, ligne de chance, ligne de cœur, je

connaissais leurs noms, c'est tout, je ne savais même pas les situer. De toute façon, je m'en foutais de l'avenir. Le présent était en train d'avoir lieu. Il était occupé par cette paume où je promenais mon pouce et surtout par l'autre main de Jelena, qui me caressait le bas du dos, sous mon tee-shirt mouillé. Un frisson m'a électrisé les épaules. J'ai levé les yeux vers sa bouche toute proche, entrouverte, hésitante, souriante, et j'ai posé mes lèvres sur les siennes pour sentir son haleine, sa langue, ses dents. Nos cheveux nous dégouлинаient dans la figure. Sans cesser de l'embrasser, j'ai fait glisser les anses de la hotte qu'elle portait toujours sur son dos et qui est tombée au sol, entre deux craquements de tonnerre, avec un bruit de chaise de bistrot renversée par la tempête. Toujours collées l'une à l'autre, nous nous sommes laissées glisser par terre au milieu de la terre et des feuilles sèches. La joie était toujours là, doublée de l'énergie féroce de l'orage.

Jelena a retiré son polo d'un geste brouillon, les coudes croisés au-dessus de la tête, puis elle a attrapé l'arrière de mon tee-shirt qui me collait à la peau. J'ai levé les bras pendant qu'elle le tirait sans ménagement. Le sol n'était que petits cailloux, graviers et irrégularités qui me rentraient dans les genoux. Nous avons le visage et le corps taché de boue, mélange de la pluie et de la poussière du sol. Ma main a laissé sur le ventre blanc de Jelena une marque du fond des âges. J'ai promené ma langue et le bout de mon nez sur ce ventre d'où montaient des odeurs de pluie et de transpiration, qui avait un goût de sel et de terre. En-dessous du nombril, de petits poils bruns apparaissaient ça et là. Tout en retirant un gravier qui blessait ma cuisse, j'ai défait sa ceinture et ouvert le bouton pour lui enlever son short, mais à ce moment, je me suis sentie tirée vers le haut. Jelena m'avait prise entre ses bras et recherchait à nouveau ma bouche avec une frénésie d'affamée. Je comprenais, avec une félicité mêlée d'effroi, que physiquement je ne faisais pas le poids, Jelena était non seulement plus grande, mais beaucoup plus forte que moi. Sa main ferme sur le bas de mon dos, l'autre me caressant

l'intérieur des jambes, elle passait sa langue dans mon cou et faisait trembler mon corps tout entier.

Dehors, l'orage continuait de craquer le ciel en deux. Les cheveux de Jelena s'étaient défaits et elle chatouillait mon ventre de ses mèches humides. Son visage est descendu progressivement entre mes jambes et je me suis cabrée en sentant sa langue sur mon sexe et ses doigts qui me pénétraient en même temps. Sa respiration allait et venait et je l'entendais jouir de moi comme si je lui communiquais les décharges qui me traversaient. Mais voilà qu'elle décélérait, jusqu'à s'arrêter complètement, comme une locomotive qui ralentit les tonnes d'acier qu'elle charrie et finit par s'immobiliser sur ses rails en faisant de grands jets de vapeur. J'ai relevé la tête. Jelena me regardait, le rouge aux joues, les cheveux collés sur les tempes, l'air hagard, avec un sourire qui se dessinait imperceptiblement. Plus tard j'ai compris, elle voulait entendre ma voix, pas seulement mon souffle, pas seulement des gémissements, mais ma voix par-dessus l'orage. Elle s'est appuyée au sol et elle est remontée vers mon visage, comme pour me faire comprendre que les choses ne seraient pas telles que je m'y attendais, une main en conque sur mon sexe, elle a commencé à me mordre le cou comme une lionne. Je ressentais un mélange de terreur et de ravissement. Ses lèvres étaient rouges, salées, gonflées. Nous avons roulé sur le sol plein d'aspérités et je me suis retrouvée sur le ventre, une joue contre le sol, avec une envie de pleurer et de crier, tandis qu'elle caressait mon dos, mes cuisses, mes hanches, avec une force désinvolte. Lorsque j'ai senti sa main qui venait, quelque chose de puissant m'a dépassée, a fait sortir ma voix par-dessus l'orage et a fait déborder le présent sur la totalité de mon passé et de mon avenir, abolissant toute idée de temps. J'avais perdu la sensation des limites de mon corps. Ma jouissance avait englobé le corps de Jelena et plus largement tout l'espace qui nous entourait. J'ai poussé un cri qui m'a traversée de haut en bas et j'ai senti quelque chose de chaud fuser hors de moi, le corps arqué comme une figure



de proue, les mains appuyées au sol, après quoi je suis restée longtemps sans respirer, immobile dans cette position aberrante, la bouche ouverte sur la fin de mon cri, et je me suis laissée doucement retomber en reprenant une grande gorgée d'air, avant de me mettre à rire ou à sangloter, je ne savais pas trop.

Allongée par terre, je souriais béatement, le bras tendu au-dessus de ma tête à la verticale. Il tenait tout seul et je faisais bouger mes doigts en goûtant l'état de bien-être et de satisfaction totale que j'éprouvais. Jelena appuyée sur un coude tortillait mes cheveux et déposait des baisers sur mon front et mes tempes. Des accès de rire me prenaient, de pure joie, mêlés de petites larmes qui coulaient du coin de mes yeux, à cause de la position couchée. Brusquement Jelena s'est redressée et a frotté ses mains contre ses bras.

-Tu sais, on va faire un feu, on a tout ce qu'il faut.

Elle s'est levée, complètement nue, tachée de terre, et a rassemblé des herbes et des feuilles sèches, puis elle a tiré quelque chose de la poche de son short et elle s'est accroupie comme une femme préhistorique. Je la regardais, fascinée, frotter une pierre contre un bout de métal, jusqu'à ce que jaillisse une étincelle. Au bout de quelques essais, les herbes sèches ont commencé à fumer et elle a soufflé dessus tout en rassemblant délicatement tas de brindilles. Très vite, une flamme est montée. La pluie s'était arrêtée. Des gouttes d'eau tombaient encore ça et là, accrochées aux feuilles comme des diamants de pacotille. Un merle s'est mis à chanter.

J'ai regardé autour de moi.

Tina était allongée près de l'entrée, tournée vers l'extérieur, gardant les issues. Le lieu où nous étions évoquait un atelier. Vaste de proportions, clos, sombre, il m'était étrangement familier. La verrière d'origine avait été remplacée par des panneaux de bois. De longs rais de lumière passaient par

les interstices. Ils fusaient à l'oblique et dessinaient ça et là des points sur le sol. Exactement comme dans l'atelier d'Élise, il y avait un escalier en fer qui montait vers une coursive. Toutes sortes de caisses étaient entreposées un peu partout. Jelena est allée ouvrir en grand le second battant de la porte et la lumière chaude du soir est entrée, élargissant le rectangle qui s'étalait à nos pieds.

-C'est le stock ferraille ici, on n'y va pas souvent. C'est pas le mieux rangé d'ailleurs. A chaque fois qu'on a besoin d'un truc, on met des plombs à trouver.

J'ai ouvert une caisse au hasard. Elle contenait un assortiment dépareillé de vis, de boulons et de pièces métalliques diverses : gonds de porte, crochets en S, plaques percées de trous, chaînettes sur leur enrouleur. Des stocks. Cela semblait être pour Jelena une chose qui va de soi, mais après tout, elle avait grandi là-dedans.

-J'te montrerai les autres stocks si tu veux, celui-là c'est vraiment pas de chance, c'est le plus moche et le moins confortable, mais bon, il était sur le chemin. Le stock linge ç'aurait été mieux, on aurait pu se rhabiller à sec, malheureusement, il est à l'autre bout du Terrain.

Au moment où j'allais retourner vers le feu, j'ai avisé un gros cadenas accroché sur le montant de l'escalier. Je me suis arrêtée de respirer et je me suis avancée avec l'impression de vivre un rêve. J'ai revu Élise, les yeux levés au ciel, en train de me parler de Wlad, cet incorrigible romantique, qui avait fixé ce cadenas sans lui demander son avis, pour sceller leur amour. Au moment où je me suis approchée pour examiner le cadenas de près, je me suis dit que ce n'était pas possible, que mon monde ne pouvait pas être si petit. Et pourtant leurs noms étaient là, *Élise, Wladimir*, finement gravés à la pointe sur le laiton. J'ai levé les yeux vers la coursive encombrée de caisses. Jelena ne pouvait pas voir la stupéfaction sur mon visage. La porte que j'avais eu l'habitude d'emprunter, pour entrer et sortir, disparaissait derrière les

caisses et les tiges métalliques, à l'autre bout de l'atelier. Les multiples verrous avaient dû dissuader de l'utiliser. Élise aurait été fière de moi, j'avais tout bien fermé avant de partir. En revanche les fenêtres donnant sur l'arrière avaient été agrandies et transformées en portes. Quand cela avait-il été fait ? Je ne saurais jamais.

Je suis retournée m'asseoir près du feu, perdue dans mes pensées, à ajouter des brindilles. A genoux derrière moi, Jelena déposait des baisers sur ma nuque et caressait mon ventre. Je l'ai attrapée par le cou et nous avons basculé par terre.

Plus tard, le feu s'était éteint et on ne distinguait presque plus rien dans le hangar. Nous avons repassé nos vêtements et remis le petit bois dans la hotte, puis nous avons tiré la porte derrière nous, non sans avoir soigneusement écrasé les dernières braises. Le ciel, lavé par l'orage, était d'un bleu profond, les étoiles féériques et lumineuses. La lune jetait sur la terre une lueur laiteuse. Les grillons chantaient un peu partout et des vers luisants étaient postés à intervalles réguliers sur le chemin.

Cela m'avait paru curieux dans les premiers temps, mais je m'y suis faite très vite : sur le Terrain, on ne remettait pas les choses au lendemain. Chacune avait conscience à sa façon de l'urgence calme qui animait sa vie et celle des autres. Certes il fallait pourvoir à la nourriture car il n'y avait pas de Franprix au coin de la rue pour acheter les produits de première nécessité. Mais le manger n'était pas un problème. Les potagers donnaient, il y avait abondance de fruits et de légumes, on faisait des bocaux, on remisait les carottes et les patates, on récoltait les pois chiches, on faisait sécher les tomates. Parfois on tuait une poule. Il y avait assez, mais pas de trop. Assez pour nourrir cette petite communauté, mais pas assez pour procréer à tours de bras et repeupler la terre. Les enfants n'étaient pas nombreux. Car il y avait la maladie. Contre les maux ordinaires, Cassandra possédait tout un arsenal tiré de son grand savoir et de sa longue pratique. Mais contre la maladie, elle ne pouvait rien, si ce n'est soulager au début et mettre un terme quand c'était la fin. Mettre un terme, ça voulait dire en finir. Cassandra savait faire. A ce titre, elle était précieuse et remerciée. Chacune guettait les signes du mal. Chez certaines il mettait longtemps à se déclarer, chez d'autres il survenait de façon foudroyante. Les enfants n'étaient pas épargnés. C'était comme ça. Ça faisait partie de la vie. Pour certaines, c'étaient les cheveux qui tombaient, pour d'autres, c'était une grosseur qui apparaissait sur le corps, ou une fatigue de plus en plus grande, un amaigrissement de mauvais augure, des éblouissements, des vertiges. Puis survenait la douleur. Quand elle devenait insupportable, on allait voir Cassandra.

On n'ignorait pas que dans l'ancien temps, les gens avaient vécu très vieux. Mais dans ce temps-là, les humains avaient joué avec le feu. Que savait-on là-dessus, peut-être plus long que je ne le pensais, toujours est-il que les unes et les autres prenaient un air entendu et ne s'étendaient pas sur le sujet, comme pour les choses qu'il est inutile d'énoncer. On connaissait le prix de l'instant. Il n'était pas question, comme dans le monde que j'avais

connu, de supporter la semaine et de tenir jusqu'au week-end. Ou de se dire qu'on pouvait accepter la médiocrité ou la dureté du quotidien parce qu'on se dédommagerait en se payant des vacances de rêve. Les choses ne se passaient pas ailleurs, elles se passaient ici. Quand Jelena m'avait dit je te montrerai les livres, elle avait ajouté *demain*, et j'ai vite compris que tout le monde raisonnait comme elle. J'en suis arrivée même à me dire que mes jours à moi aussi étaient comptés et qu'à partir de maintenant, chaque instant était une possibilité d'accomplir ce qui me plaisait, comme dans cette liste que nous avons dressée quand j'étais adolescente, moi et ma meilleure copine, des cinquante choses à faire avant de mourir. Le problème était que la mort, dans l'ancien monde, paraissait une chose si lointaine que la vie en avait perdu son sel. De cette liste, je n'avais quasiment rien fait. J'avais donné la priorité aux choses ennuyeuses.

À l'époque, les gens disaient qu'il leur aurait fallu des journées de vingt six heures. Le matin, ils s'exclamaient vivement ce soir qu'on se couche, et à partir du jeudi, ils se réjouissaient de l'arrivée du week-end. Certains allaient encore plus loin, ils soupiraient joyeusement et s'écriaient ah là là, vivement la retraite. La vie était si longue qu'on se permettait ce genre de raisonnement. Et elle passait si vite qu'on la gaspillait sans scrupules, comme on gaspillait au demeurant beaucoup de choses. On s'offrait parfois de petites récompenses sous la forme d'un cadeau, d'un voyage, d'une séance de massage, comme si on cherchait à acheter ou à endormir sa conscience. C'était ainsi que marchaient les choses. La vie était dure. Très dure. Et en plus de ça, elle était longue. Cette vie courte et douce qui régnait sur le Terrain était l'exact opposé, et pourtant, je m'y étais faite sans difficultés, comme si c'était la seule possible. Je me sentais comme un animal qui a toujours vécu en captivité, entassé avec plein d'autres dans un hangar éclairé au néon, et qui découvre d'un seul coup que derrière la porte s'étendent des prés, coule une rivière et chantent des oiseaux. Ma joie était immense.

Je me rappelais avoir cru, au plus fort de l'épidémie, que j'étais coincée dans un mauvais rêve. La seule chose qui me faisait peur maintenant, c'était de sortir de ce rêve. Parfois je me pinçais le bras pour m'assurer que tout cela était réel. Je me sentais si légère, si joyeuse, que je redoutais de m'envoler, aspirée dans les hauteurs du ciel par un courant chaud d'allégresse. Je riais de bonheur quand je voyais Aïssatou nourrir les poules, secondée par Camille. De son côté, elle me regardait en secouant la tête. *Toi, je sais pas d'où tu sors, mais t'as une bonne nature, tu vivras longtemps.* Et vivre longtemps ou pas, je m'en foutais, car j'avais retrouvé cette sensation qu'ont les tout petits de vivre les choses avec une intensité et une présence totale, qui fait que l'enfance, aussi courte soit-elle, est la période de la vie la plus longue, la plus riche. Le reste de l'existence, la partie sérieuse, passe à toute allure, preuve qu'elle ne nous passionne pas.

A présent, les choses avaient changé. Même la journée du lendemain me semblait lointaine et sans importance. Faire des projets, des investissements, une carrière, toutes ces choses qu'on avait présentées comme l'essence de la vie d'adulte, tout cela était fini. Voilà pourquoi j'avais commencé à rire en voyant Paris engloutie sous les arbres. Et depuis je riais comme un enfant qui sait qu'il peut profiter de la vie et que, contrairement à ce que prétendent les adultes, rien n'est grave.

Le soir de l'orage, quand nous sommes revenues sur le Terrain, Parva nous a accueillies avec un petit sourire entendu. Jelena lui a rendu son sourire et elle a accepté avec reconnaissance la marmite qu'elle nous a posée sur la table.

-C'est de la part d'Aïssatou. Elle a dit qu'on vous mette ça de côté. Et il y en a aussi pour Gigi.

Les chiens et les chats mangeaient la même chose que nous. On estimait que s'ils vivaient avec nous, on pouvait partager avec eux. Après

avoir mangé, nous sommes sorties vers le centre du Terrain, sous le cerisier, et Jelena, qui avait repris sa guitare, m'a raconté en musique l'histoire de Tristan et Yseult, une histoire qui manifestement lui plaisait beaucoup et qu'elle supposait que j'ignorais. Je me suis endormie avant la fin de l'histoire, mais bon, je la connaissais déjà.

Le lendemain de l'orage, je m'étais réveillée avec une sensation de bien-être dans la poitrine et de sérénité dans les membres. Mes yeux se sont posés sur la petite nature morte accrochée en face de moi, avec sa bouteille, son verre de lait et son assiette de gâteaux. J'étais certaine de l'avoir déjà vue quelque part. Il s'en dégagait une grande douceur. Je suis restée dans mon lit et je me suis repassé mon retour vers la maison d'Aïssatou, sous la lumière pâle de la lune qui dessinait un paysage en noir et blanc, aussi silencieux qu'une photographie ancienne. Tout le monde dormait. Chacune était dans ses rêves. On n'entendait plus que les grillons et les petites bêtes qui furetaient. Les hérissons, des musaraignes, un chat à l'affût. Jelena était partie de son côté, moi du mien. Tina était depuis longtemps allée se coucher.

Quand je suis sortie de ma chambre, j'ai trouvé Aïssatou en train d'éplucher des légumes. D'un signe de tête, elle m'a montré la casserole où infusaient des feuilles de menthe, et je suis allée me remplir un bol, avant de m'asseoir à la table. Aïssatou a attendu un peu avant de me parler, elle savait qu'il me fallait du temps pour émerger. Le soleil était déjà haut, il faisait chaud.

-C'était bon, hier, la marmite, t'as aimé les pois chiches ?

J'ai levé les yeux de mon bol. Aïssatou s'est baissée et a sorti des aubergines d'un panier, avant de les rincer dans une bassine en bois du même genre que celle où Parva trempait ses pieds la veille. Camille est passée en trombe dehors, suivie de Bo, de Tina et d'un petit chien jaune.

-T'as été chez Cassandra, alors. Elle m'a dit que t'es venue la voir.

Les nouvelles allaient vite.

-Depuis le temps qu'elle t'attend. Elle m'a souvent parlé de toi, je vais te dire, j'y croyais à moitié seulement, à son histoire, comme quoi une racli allait surgir de nulle part pour se joindre à nous, parce que Cassandra, depuis que je la connais, elle raconte tellement de choses, parfois on se dit elle yoyote.

Elle s'est mise à chantonner.



-T'as vu le panier, là, c'est Jelena qui me l'a fait, pendant que t'étais malade et qu'elle passait son temps ici, fallait bien qu'elle s'occupe, il est beau, hein, il est solide. Les petits, ils aiment bien apprendre avec elle, ça leur plaît. Sans Jelena, on saurait plus faire, c'est sa mère qui lui a transmis.

Et puis elle est revenue à Cassandra.

-Quand elle me répétait que tu viendrais, je la croyais pas vraiment, je t'avoue. Mais je me disais que ce serait une sacrée chance pour nous. Tu sais des gens il y en a presque plus. Avant dans l'ancien temps, ça pullulait de partout, les hommes se faisaient la guerre, ils se tiraient dans les pattes, la vie était dure. On sait ces choses-là, on a appris. Mais maintenant les gens sont devenus si rares, alors quand on tombe sur quelqu'un de nouveau, c'est tellement inespéré que c'est presque un miracle, surtout quelqu'un comme toi. Jeune, belle, maligne, en pleine forme.

Il me semblait qu'Aïssatou m'avait déjà dit ces choses. Son discours était un peu comme un moteur diesel. Alors que Jelena parlait en mesurant chaque parole comme si elle composait une chanson et qu'elle obéissait à des règles de versification très strictes, Aïssatou faisait tourner un peu le moteur avant de démarrer, elle remettait sa pensée en train, elle résumait les chapitres précédents, pour être sûre que la leçon était bien comprise.

Elle a posé son couteau.

-Quand tu le sentiras, tu nous apprendras ce que tu sais. On est curieuses. On aime la nouveauté.

Le chapitre suivant, on y était.

On attendait de moi quelque chose de neuf, d'inouï, un savoir-faire, des connaissances. Je me suis sentie un peu mal. Qu'est-ce que je savais faire, moi. Je ne savais pas tresser des panier, ni fabriquer des bassines en bois, je ne savais ni tisser du lin, ni teindre les tissus, je ne savais pas jardiner, ni allumer un feu, et si on m'avait laissée toute seule, j'aurais fini par mourir de faim après épuisement de ma réserve de boîtes de conserves. Je savais plein

de choses totalement inutiles, on aurait pu lobotomiser des régions entières de mon cerveau sans que cela porte à conséquence. Par exemple, je connaissais par cœur le plan du métro parisien et je pouvais donner l'itinéraire avec les correspondances pour aller de Mairie de Montreuil jusqu'à Champs-Élysées Cémenceau voire jusqu'à Javel-André-Citroën. Je pouvais nommer plein de stations, Chemin-vert, Ledru-Rollin, Marcadet-Poissonniers, Crimée, Stalingrad, Oberkampf, celles qui portaient des noms de messieurs et celles qui portaient des noms de batailles. Je savais même les couleurs de ces lignes sur le plan. Sans parler des bus. Peut-être que ces lignes colorées du plan du métro resteraient gravées jusqu'à ma mort dans les replis de mon cerveau, alors même que les arbres avaient bouché les entrées des stations et que les wagons dormaient à l'arrêt dans un silence définitif, au royaume souterrain des rats et des bestioles aveugles.

Le regard d'Aïssatou était posé sur moi, ses yeux riaient.

-Tu t'en rends pas compte, mais si on faisait la liste de tout ce qu'on sait, crois-moi, il faudrait trois jours pour en venir à bout. Jelena avait fait une chanson qui a duré la moitié de la nuit, c'est quand Parva avait eu son coup de déprime et qu'elle disait qu'elle était bonne à rien. Chacune a voulu la sienne, après.

Elle a secoué la tête en se rappelant et elle a commencé à couper les aubergines en morceaux.

-Bon en tous cas ce matin t'as l'air très heureuse.

Elle m'a fait un clin d'œil et je crois que j'ai rougi.

-Attends, je vais chercher un truc.

Elle est revenue avec un panier plein de petits-pois qu'elle s'est mise à écosser tout en continuant à parler.

-C'est chez toi ici. Tu peux vivre où tu veux, moi j'aime bien t'avoir dans la maison, mais peut-être tu voudras vivre ailleurs un jour, ou te prendre une maison pour toi, c'est pas la place qui manque. Quand j'étais plus jeune, je

passais d'une maison à l'autre. J'ai vadrouillé aussi, avec les gars, mais j'ai fini par revenir sur le Terrain parce que la sauvagerie m'a pas amusée longtemps, et puis les gars, ils sont jamais faciles à vivre et moi j'aime pas qu'on me dise ce que je dois faire.

Elle a éclaté de rire.

-Les gars... il y en a plus beaucoup, ils font pas de vieux os. La dernière fois qu'on les a vus, il y en avait plein qui manquaient. Ils se débrouillent pas aussi bien que nous. Mais on va pas les prendre par charité, parce qu'on sait bien comment ça se passe, au début ils sont gentils et après ils te font faire des tas de choses à leur place, soit disant que sans eux on y arriverait pas, on serait en danger, le Terrain s'écroulerait et le soleil pourrait se lever de travers. Entre nous, tout est beaucoup plus simple. C'est pour ça qu'on n'empêche jamais une jeune racli de partir avec son gars si elle en a envie, pour qu'elle comprenne par elle-même. Généralement, elles reviennent vite, surtout quand elles attendent un bébé. T'as l'air étonnée ?

Jelena m'avait dit à peu près la même chose et ce n'était pas la dernière fois que j'entendrais ce discours. J'ai fini par comprendre qu'en l'absence des hommes, les femmes du Terrain cultivaient la mémoire de ce qu'avait été la cohabitation pour ne pas céder à la tentation de les reprendre sous leur aile.

-Pourquoi je parle de ça, je sais plus. Je te disais que chez nous t'étais obligée de rien. Si tu veux des trucs à toi, vas dans les stocks, Jasmine te montrera. C'est bien pratique aussi, les trucs anciens, parfois. Regarde cette marmite. Ou la cuisinière à bois. C'est des matières qu'on sait plus fabriquer. Si on avait pas, on se débrouillerait autrement, mais comme on les a...

Elle n'a pas fini sa phrase. Je buvais ma menthe dans une bol de fabrication locale, d'une forme un peu imparfaite qui n'aurait pas déplu à Brahim, on l'avait bien en main et il était décoré d'un vernis glacé aux belles couleurs. J'aurais aimé savoir qui avait fait cela, comment cette technique

avait subsisté, si l'atelier datait de la génération précédente ou si en ce moment, je pouvais aller voir l'une ou l'autre d'entre nous en train de s'adonner à ce métier. Tout en pensant ces choses, je me suis prise à rire de moi-même, de mes habitudes du temps du produit national brut et de la croissance économique, où un atelier, quel qu'il soit, ça tournait forcément tous les jours, pour fabriquer et fabriquer, encore et encore, pour vendre, échanger, transporter, écraser la concurrence, avec des ouvriers travaillant du matin au soir pour rentabiliser et en faire le maximum, avec des pauses syndicales durement négociées et un salaire calculé chichement pour que le profit soit le plus grand possible d'un côté et le plus petit possible de l'autre. J'aurais aimé rigoler de ça avec Aïssatou, mais peut-être qu'elle aurait trouvé cela horrible, elle m'aurait crue sortie des enfers. Ce bol avait été fabriqué avec quelques autres peut-être, et puis après, on avait ce qu'il fallait et on pouvait penser à autre chose. Quant à aller vivre ailleurs que dans cette maison, l'idée ne m'en avait même pas traversé l'esprit. J'avais vécu seule assez longtemps pour apprécier la présence d'une femme comme Aïssatou.

J'aurais bien aimé savoir son âge, mais peut-être cette question me venait de la vieille civilisation, qui aimait bien mettre des chiffres sur tout. Est-ce qu'on faisait son âge. Est-ce que le cholestérol était dans la bonne fourchette. Est-ce qu'on avait un indice de masse corporel correct. Combien on déclarait aux impôts et combien on pouvait déduire en faisant des travaux d'isolation ou en donnant à des associations. Finalement c'était étonnant qu'il n'y ait pas eu plus de fous à mon époque. Ou peut-être qu'il y en avait tellement qu'on ne les voyait plus. Mais quand même, et quel que soit l'âge d'Aïssatou, je voyais bien que Cassandra était beaucoup, beaucoup plus vieille qu'elle. Entre le moment où je l'avais vue gamine au cimetière et maintenant, les arbres avaient eu le temps de grandir. Peut-être qu'à force de tester sur elle-même ses remèdes, elle avait blindé son corps contre la mort. Comment savoir. Pourquoi chercher à savoir.

Quand je me plongeais dans mes réflexions, je me rendais compte que j'étais à nouveau capable de penser avec des mots, alors que lors de mon arrivée sur le Terrain, mon esprit était une vaste toundra balayée par le vent. Mais cette évolution m'inquiétait, car toutes mes références dataient d'une aire révolue. J'en étais à espérer que jamais je ne reparle. Il y avait quelque chose de reposant à s'exprimer autrement que par la parole. Tina y arrivait très bien. Dans un sens, j'avais un peu appris d'elle. Pas de parole, pas de mensonge. J'en étais là dans mes réflexions quand Parva a passé la porte et nous a souhaité le bonjour. Peut-être, si j'avais pu parler, je lui aurais stupidement proposé un petit café. Elle portait un sac en toile écru à la main, un sac d'époque marqué *pur coton bio*.

-Yo, Yseult, elle m'a fait, on a eu une grande discussion avec Jelena à ton sujet.

Ce disant, elle s'est retournée et j'ai aperçu Jelena qui arrivait derrière elle. J'ai senti mes organes se réchauffer et mes mains perdre leur fermeté. Aïssatou, assise avec ses petits-pois, s'est interrompue comme si une bonne histoire allait commencer, et elle a posé son coude sur la table pendant que Parva se tournait vers Jelena.

-Explique toi-même.

Jelena a fait non de la tête, l'air gêné. Entre temps, Bo et Camille étaient arrivés, suivis de Tina, du petit chien jaune, de Rachel et de Ava. Tous attendaient.

-Bon alors je t'explique. On a fait un pari. Jelena ne s'est même pas posé la question, pour elle, y a que sur le Terrain qu'on sache encore lire. Moi, je lui ai dit que tu avais une façon spéciale de regarder les bouquins et qu'à mon avis, tu savais. Bien sûr comme tu parles pas, on peut pas te demander de nous lire une page. Mais on a réfléchi.

Ce disant, elle a sorti trois livres de son sac. C'étaient des éditions de poche qui avaient vécu. Sur les couvertures, on pouvait voir un cavalier long

et maigre tenant une lance à la main, trois pendus grossièrement dessinés, et un troubadour accompagné d'une gentille dame. Ces images m'étaient incroyablement familières, il me semblait voir devant moi trois morceaux de mon ancienne vie.

-Lequel des trois est...

Parva avait commencé à parler, mais quand elle a vu ma tête, elle a refermé sa bouche. Tout le monde se taisait et retenait son souffle, chiens compris, comme dans ces numéros de haute voltige où les trapézistes s'élancent dans le vide. Mes yeux se sont remplis de larmes comme si débordaient en moi toutes les histoires dont j'étais remplie, celles qui m'avaient permis d'échapper à ma vie comme celles qui m'avaient fait comprendre le monde. Pendant que je luttais pour rester digne, Jelena et Parva se sont mises à débattre à voix basse, se reprochaient chacune à elle-même l'idée du pari. Les enfants étaient médusés et la petite Rachel affichait un visage tout chiffonné, comme si elle aussi allait se mettre à pleurer. Les chiens allaient de l'une à l'autre et la scène m'a confusément rappelé un tableau de Greuze où une famille nombreuse s'agite au milieu de chaises renversées.

Aïssatou m'a prise dans ses bras pendant que Parva remballait ses livres. Je me suis forcée à sourire bravement, une larme encore prise dans mes cils.

-Eh ben allez-y, faites-la-lui votre ordalie, sinon vous en aurez jamais le cœur net.

Ordalie.

Comment un mot pareil avait-il pu arriver sur le Terrain. J'ai haussé les sourcils en regardant Aïssatou comme si elle sortait d'une chanson de geste.

-Bon, t'as bien compris, elle veulent savoir si tu sais lire ou pas. Moi je m'en fous, je t'aime comme tu es. Alors comme tu parles pas, elles ont trouvé une idée pour en avoir le cœur net. Il y a trois livres, là, d'accord ? Sur lequel y

a marqué ton nom, le nouveau nom qu'on t'a donné ?

Comme un singe savant, j'ai pointé le couple moyen-âgeux.

-Mais ça leur suffit pas. Parce que comme Jelena t'a raconté l'histoire hier, et que t'es fûtée, t'as peut-être reconnu grâce à l'image.

Les enfants s'étaient rassemblés autour de la table et chuchottaient entre eux de leurs petites voix pleines d'air. Aïssatou a ouvert le livre à la première page et me l'a mis sous les yeux.

-Elles veulent savoir si tu sais reconnaître les mots. Y a marqué amour et mort, sur cette page. Tu les vois, les mots, tu sais les montrer ?

*Seigneurs, vous plaît-il d'entendre un beau conte d'amour et de mort ?*

J'ai posé mon doigt sur *amour*, puis sur *mort*. Tout le monde se taisait.

Un peu plus tard, nous étions toutes les trois, Jelena, Parva et moi, en train de traverser le Terrain en diagonale, pour déboucher sous une charmille au bout de laquelle il y avait une maison où je n'étais jamais entrée. Parva a poussé la porte après avoir retiré ses chaussures. Jelena l'a imitée et par conséquent, j'ai fait comme elles. La maison était fraîche et sombre. Des rais de lumière passaient par les interstices des volets.

Il me semblait, depuis que j'étais arrivée sur le Terrain, aller de commencement en commencement. Les murs étaient couverts du sol au plafond d'étagères dépareillées, et les étagères étaient couvertes de livres. Quelque chose s'est mis à danser dans ma poitrine. Une bibliothèque. Chaque vœu que je formulais vaguement sans y croire était donc destiné à se réaliser ? La prochaine maison qu'on allait me montrer abriterait-elle une salle de cinéma où on projetterait des films sur des draps tendus, tout en tournant des manivelles ? J'ai regardé autour de moi. Il y avait des tapis, des guéridons, des fauteuil, des canapé.

Parva a rangé ses trois bouquins pendant que je flânais devant les rayonnages, la tête penchée sur le côté et elle m'a demandé avec prudence :

-Tu en as déjà lus, peut-être, alors, des livres ?

J'ai essayé de me rappeler le dernier que j'avais lu, mais c'était exactement comme dans la grande salle du Méliès quand j'avais essayé de retrouver le titre du dernier film que j'avais vu. On ne peut jamais savoir quand c'est la dernière fois. Est-ce que je me souvenais de la dernière fois que j'avais fait l'amour avec Lydia ? De la dernière fois où j'avais bu du champagne ? Celle-ci m'est revenue immédiatement. C'était le soir où Brahim m'avait présenté Adrien, il nous avait offert du Ruinart et des petites choses délicieuses de chez le traiteur italien. Juste avant qu'ils ne rentrent, j'avais traîné, la tête penchée, devant sa bibliothèque, exactement comme maintenant. Mon dernier livre m'est revenu. Sur le Terrain comme dans la plupart des bibliothèques, le classement était par ordre alphabétique des



auteurs, toutes époques confondues. J'ai fait quelques pas et je suis tombée sur la lettre P. Toute la *Recherche du temps perdu* était là. Mon doigt a suivi les volumes et s'est arrêté sur *le côté de Guermantes*. Je l'ai fait basculer par la tranche d'un geste sûr.

C'était l'édition folio, celle que je connaissais, et j'ai retrouvé en couverture le portrait de cette dame de la haute, façon Belle époque. J'étais troublée par ce morceau de monde ancien que je tenais entre mes mains. Quand j'avais commencé à lire la *Recherche du temps perdu*, l'univers que décrivait Proust était déjà effacé à jamais, les duchesses, les ducs, les domestiques, les cocottes, les chevaux, toutes et tous étaient morts. Les hôtels particuliers étaient devenus des banques, des supermarchés s'élevaient là où avaient poussé les aubépines. Ce monde n'existait plus que dans la littérature. Car pour recréer la vie, il ne fallait pas compter sur les livres d'histoire. Ils étaient comme des morts qui enterrent leurs morts, aussi desséchés que les plantes d'un herbier. Décolorées, aplaties, sans odeur. La dame de la haute n'aurait jamais pu se douter que les séances de pose, qui avaient dû l'ennuyer tellement, déboucheraient sur ce moment. J'ai feuilleté le livre, par habitude, comme je le faisais dans les bibliothèques, car parfois les gens oubliaient entre les pages un ticket de métro, une carte de visite ou une photo. C'est alors que j'ai aperçu l'ex-libris de Brahim, collé à l'intérieur, avec le génie sortant de la lampe. La petite gravure s'est effacée dans un fondu au noir et le visage de Brahim est apparu, flou, tremblottant, le doigt levé, en train de me dire dans sa cuisine, *tu devrais lire Proust, c'est ma prescription médicale à moi, même si je suis pas docteur en médecine*. Le volume à la main, j'ai fait quelques pas et je me suis laissée tomber sur le fauteuil le plus proche. Tout ça, c'était beaucoup d'émotions.

Les semaines suivantes, nous avons passé notre temps, Jelena et moi, dans un des canapés de la bibliothèque, le plus grand, celui qui était recouvert de soie jaune, par dessus lequel avaient été jetés plusieurs plaids superposés. Ses pieds sculptés évoquaient des chemises à jabots, des robes à panier, des rubans. C'était une splendeur. Quatre ou cinq personnes au moins auraient pu s'y asseoir à l'aise. Je me callais à une des extrémités, et Jelena s'appuyait contre l'autre, nos jambes emmêlées devant nous. Nous alternions la lecture, l'amour et la sieste. Elle me lisait parfois des livres à voix haute. Sa préférence allait aux ballades de François Villon qu'elle scandait avec l'accent du Terrain. Parfois nous restions simplement à rêvasser en regardant le tilleul qui bougeait avec la brise. Jelena me rencontrait comme un animal qu'on a adopté adulte, portant avec lui la grande inconnue de sa vie passée. Je me demandais de quoi j'aurais parlé si je n'avais pas été frappée de mutisme. J'essayais de me rappeler ce que je racontais à mes amoureuses, lorsque je faisais leur connaissance. Est-ce que j'étais amoureuse d'ailleurs, je n'en savais rien et ça n'avait pas vraiment d'importance.

Parfois nous passions la nuit dans la bibliothèque. A l'odeur de papier sec et de bois chaud s'était ajoutée la nôtre, la mienne, la sienne, une odeur de sexe, de cheveux et de transpiration d'été. Je faisais en sorte de ne pas penser à ce que Cassandra m'avait dit quelques jours après l'orage, quand je m'étais enfin décidée à lui rendre visite. Adossée contre Jelena qui me tenait dans ses bras, le menton rêveusement posé sur le sommet de ma tête, j'étais bien. J'aurais voulu ne pas chercher plus loin.

J'avais repoussé plusieurs fois le moment d'aller voir Cassandre, car je m'étais figurée qu'elle exigeait de moi une visite de politesse. Quand j'ai franchi le seuil de sa maison, elle m'a fait un grand sourire de bienvenue et elle a serré ses doigts autour de mon poignet pour m'entraîner dans la pièce la plus fraîche. Il y avait des bouquets de plantes qui séchaient à des clous et de bocaux de toutes sortes. Un tableau au mur représentait une femme nue, assise avec un air d'une profonde tristesse, les chairs tendres, une servante à ses pieds. Ma bouche s'est légèrement ouverte quand je l'ai reconnu, débarrassé de son lourd cadre doré.

-C'est Bethsabée. C'est la femme du peintre qui a posé, elle s'appelait Saskia, et lui Rembrandt. Elle est malade, elle a une tumeur au sein. Elle sait qu'elle va mourir. Quand le Louvre a brûlé, il y a eu des gens pour sauver les peintures.

Dans mes catégories anciennes, posséder un Rembrandt chez soi, c'était quelque chose de tellement inouï que ça ne pouvait se comparer à rien. C'était mille fois plus que d'avoir un yacht ou un jet privé. Jamais en voyant une toile de cette valeur, je ne m'étais posé la question de ce que ça pouvait faire de l'avoir simplement pendue à son mur. Il y avait trop d'éléments qui interféraient entre mes yeux et la peinture pour que je puisse juger sans a priori. Maintenant que les oeuvres n'étaient plus cotés sur le marché de l'art, les autres pouvaient peut-être les regarder sans filtre, mais pas moi.

-En général, les filles l'aiment pas tout de suite, ce tableau, elles le trouvent sombre et triste. Elles aiment les choses plus gaies, les couleurs vives. Parva a un bouquet de tournesol chez elle, ça plaît mieux. Et pourtant, à force, elles l'apprécient. Il y a des choses qu'on n'aime pas du premier coup d'œil. Moi non plus je n'étais pas à fond dessus, au début, mais à force, j'ai appris à l'aimer.

Elle a soupiré.

-Tout ça c'est du passé. C'est tellement vieux.

Elle s'est levée et elle est allée chercher une bouteille dans laquelle elle avait fait infuser des feuilles de menthe. Elle m'a rempli un verre ancien, un verre à limonade, de ceux qu'on pouvait acheter à Monoprix. La boisson était fraîche et désaltérante. Pendant que je buvais, elle me regardait, les coudes posés sur la table, mains croisées. Ses doigts maigres et noueux étaient chargés de bagues. Chacun de ses dix doigts était lesté d'une pierre précieuse enchassée dans de l'or.

-Tu regardes mes bagues. A notre époque, ça vallait des fortunes, mais quasiment personne ne se souciait de la force des pierres. Elles viennent des tréfonds de la terre, elles sont chargées d'énergie. Elles ont toujours une grande valeur, mais elles n'ont plus de prix. Comme Bethsabée. Parfois je me demande si c'est pas elles qui me gardent en vie.

Elle a tendu ses mains au-dessus de la table.

-Je les aime comme si elles étaient vivantes. Elles sont vieilles comme le monde et même si la terre devait être détruite, elles resteraient comme elles sont, parfaites, pas de souvenirs, pas de projets. Eternelles.

Ses mains ridées et ces pierres indestructibles faisaient un contraste saisissant. J'ai eu une vision de tombes mérovingiennes et de squelettes lourdement parés pour affronter l'au-delà.

-Tu veux que je te dise, Norma ?

J'ai sursauté en entendant mon prénom.

-A l'époque, au cimetière, tu te souviens.

J'ai fait oui de la tête.

-J'étais très jeune, j'étais pas finie. J'avais peur de ton chien, mais ça explique pas tout. À l'époque je savais pas toujours aussi bien à l'avance ce qui allait se passer, malgré ce prénom que m'ont donné mes parents.

Elle s'est mise à rigoler et je me suis demandée si elle blaguait ou si elle se moquait de moi. Les vieilles peuvent se permettre de jouer comme ça avec les jeunes, elles adorent. Mais elle a arrêté très vite, et j'ai compris

qu'elle avait eu besoin de prendre son élan avant de me dire quelque chose d'important. Pour elle, ou pour moi, je ne savais pas encore.

-Je venais juste d'avoir douze ans, mon anniversaire on l'a pas fêté parce que tout le monde était malade. Je me souviens de choses qui me paraissent tellement ouf avec le recul, c'est comme ça qu'on disait, tu te souviens.

J'ai ri en entendant ce mot. Et je me suis détendue. Elle m'avait fait venir pour parler du bon vieux temps, quand on s'inquiétait du réchauffement climatique, qu'on se faisait du souci pour les ours polaires et qu'on remplissait ses caddies au supermarché. Sans doute ces souvenirs, vu son grand âge, étaient-ils plus vifs que sa vie quotidienne, avec ses plantes, ses décoctions de sorcière. Elle s'est tue pendant un moment, paupières baissées, et je me suis demandé si elle ne s'était pas endormie. J'étais en train de chercher à me lever en catimini quand elle a levé une main en me faisant un signe qui ressemblait à une mise en garde. J'ai compris que dans mon intérêt, il ne fallait pas que je la sous-estime.

-Faut que je te dise pourquoi je ne suis pas revenue au cimetière.

Elle parlait de ce moment comme si pour elle aussi, il datait d'hier.

-J'ai pas arrêté de penser à toi depuis ce jour. J'avais beaucoup de remords de t'avoir laissée toute seule, mais la vérité c'est que j'avais trop peur de me faire engueuler. Je m'en suis voulue parce que tu nous aurait été utile, les choses se seraient peut-être passées autrement. T'aurais été avec moi, avec ton chien quand... Bref, Laurence m'avait bien dit pas m'éloigner. J'étais pas sensée aller au cimetière.

Ses yeux sont partis dans le vague. Son esprit associait évidemment des images à ses paroles, mais moi, je ne comprenais rien du tout à ce qu'elle racontait, ni qui était Laurence.

-On n'était pas vraiment loin ; on était du côté de Mozinor.

J'ai encaissé l'information. Si j'avais étendu un peu mes pérégrination

avec Tina, au lieu de rester toujours sur le même territoire, j'aurais pu la retrouver, elle et son groupe.

-Je m'étais échappée vite fait parce que je voulais dire au-revoir aux morts que je connaissais. Mes parents et mon petit frère. Mais j'ai renoncé au dernier moment, parce que ça sentait déjà trop mauvais quand je suis arrivée devant la maison. Je voulais pas voir leurs corps décomposés. Alors je suis allée au cimetière, où il y a la tombe de ma grand-mère et de mon grand-père. Pendant plusieurs années, je me suis demandé ce que tu étais devenue, j'étais sûre que t'étais morte. Et puis une nuit j'ai fait un rêve. Je sortais de chez moi et tu venais à ma rencontre avec ton chien, t'étais saine et sauve. Alors je me suis dit qu'un jour tu viendrais, que t'étais vivante. J'ai parlé de toi à Aïssatou et elle a fait semblant de me croire. Mais quand les enfants ont dit qu'ils avaient repéré une racli inconnue dans le secteur, avec un chien, elle est venue me le dire tout de suite. A cause de ce rêve, je pouvais pas me permettre de mourir. Des gens de mon âge, ça n'existe plus. Les jeunes poulettes, je leur fais peur. Toi aussi, je te fais peur, je vois bien. Tu crois que je vais t'annoncer des choses, te faire des révélations, te dire que tu vas arrêter de te la couler douce sur le Terrain, pas vrai ? Mais je te souhaite que du bonheur, tu sais. En pensée, j'ai toujours été avec toi.

Alors c'est ça qu'on appelle un ange gardien, une vieille qui pense à vous dans le futur.

-T'es faite pour avancer. Pense à ça le jour où t'auras l'impression de tourner en rond sur le Terrain. On l'a toutes eue, cette impression. C'est pour ça que les filles partent rejoindre les hommes. Parfois elles reviennent. Parfois elles ne reviennent pas. En général, quand on les revoit pas, c'est mauvais signe. Elle t'a parlé que de celles qui sont revenues, Aïssatou, elle est gentille, elle a pas voulu t'effrayer. Mais il y en a aussi à qui il est arrivé malheur. Eh ben n'empêche, elles ont bien fait d'avancer. Faut pas avoir l'impression de tourner en rond, même si on se dit qu'on n'est pas si mal dans son rond. A mon âge

on a le droit de donner des conseils. Et à ton âge, on les écoute. On n'est pas en vie pour se la couler douce, ni pour se mentir et mettre les choses sous le tapis. On n'est pas là non plus pour faire les choses à la place des autres, et encore moins pour laisser des traces et impressionner des gens qui nous connaissent pas. On est là pour apprendre à se connaître, c'est ça le plus important.

Je suis ressortie de chez Cassandra avec une impression désagréable, comme si on avait versé de la cendre sur mon assiette pour gâcher mon plat. Est-ce que cette vieille bique n'était pas en train de jouer son personnage, pour garder son aura de chamanesse du futur. J'avais besoin de faire le vide dans ma tête et il n'y avait qu'une seule manière. J'ai pris mon chien et je suis allée faire une promenade.

Depuis combien de temps est-ce que je n'avais pas été seule ? J'ai gravi le sentier que nous avons emprunté avec Jelena, le jour de l'orage. Il était bon d'être ici en ayant l'assurance qu'en bas, les autres savaient que j'existais. Cassandra avait réussi à me faire comprendre à quel point mon monde s'était rétréci. Il s'était réduit aux dimensions du Terrain, comme dans ces grands appartements où l'on finit par se retrancher dans la pièce la plus petite et la plus encombrée, entre un bureau surchargé, un fauteuil et un guéridon.

Dans ma vie passée, j'avais évolué dans un périmètre restreint, mais le monde avait toujours été à portée de main. Paris était à un jet de pierre et je pouvais convoquer dans mon imagination des tas d'endroits qui existaient au moment où je pensais à eux : un croisement à Londres en plein trafic ; un café à New-York avec ses tireuses à bière et ses tabourets ; la plage du Havre, les galets, les raffineries dans le lointain ; le jardin chez mes parents, la pelouse, le lilas, les iris ; une petite place à Naples, coincée entre un pont, une sainte vierge et un marchand de légumes ; le Rhin à Bâle, plein de gens qui se baignent ; une ruelle d'Amsterdam, pavée de briques, encombrée de pots de fleurs et de vélos. Il y avait aussi les endroits où je n'avais jamais mis les pieds mais qui n'en existaient pas moins et je disposais d'un réservoir d'images toutes faites pour ceux-ci : la muraille de Chine, les bulbes du Kremlin, un temple à Kyoto, une mosquée au Sénégal, les châteaux de Louis II de Bavière. Les noms de villes et de régions avaient une légitimité indiscutable : les chutes du Niagara, le désert du Colorado, Irkoutsk, l'île de Pâques, le lac Tanganika, Hollywood, la liste était interminable et de quelque côté que je la prenne, elle sonnait juste : si j'avais pu me transporter par magie dans n'importe lequel de ces endroits, j'étais assurée qu'à l'instant même ils étaient peuplés, vivants, animés de leur génie propre. Cette richesse du monde autour de moi, je l'avais toujours eue sans en mesurer la taille ni la valeur. C'était mon monde, il m'appartenait et je pouvais en disposer, ne fût-ce



qu'en esprit, comme je l'entendais. Mais à présent, quand je pensais à ces lieux, c'est comme si leurs noms sonnaient creux, je n'avais peut-être pas assez entretenu leur mémoire, ils étaient comme moi, ils avaient cessé de s'appeler.

Ce que m'avait dit Cassandra, j'aurais très bien pu m'en douter toute seule, mais il faut croire que j'avais eu d'autres choses à penser. Après son couplet sur le fait que j'allais tourner en rond un jour, elle m'avait montré sa maison et tout le savoir qu'elle avait rassemblé.

-Tout est ici. Il y a peut-être d'autres endroits comme le Terrain, mais pas à ma connaissance, et ma connaissance porte loin, tu sais.

Tout est ici. Qu'est-ce qu'elle en savait ? Il y avait sûrement d'autres endroits comme le Terrain, ailleurs en France, ailleurs dans le monde, mais je comprenais enfin ce que voulait dire l'expression *coupé du monde*.

J'étais arrivée à l'endroit où nous nous étions arrêtées avec Jelena, pour faire du petit bois. Le spot d'où on pouvait voir jadis la tour Eiffel qui scintillait la nuit, tout Paris à ses pieds. Soudain j'ai eu envie de visiter ces endroits qui avaient perdu leur visage. Le Louvre, est-ce qu'il ressemblait maintenant à un tableau d'Hubert Robert ? Est-ce que les berges de la Seine s'étaient effondrées ? Et la statue d'Henri IV, est-ce qu'elle était toujours à sa place, sur le Pont Neuf ? Les oiseaux et le lierre avaient-ils envahi les tours de Notre-Dame ?

Cassandra m'avait raconté les premiers temps, comment les survivants s'étaient rassemblés, ceux qui avaient survécu à l'épidémie. Beaucoup avaient fui la capitale au moment de l'incendie, ils étaient venus par ici parce qu'on voyait loin.

-C'est ça la raison ?

Elle a haussé les épaules.

-Il y avait des jardins, des puits. Ceux qui sont allés ailleurs se sont perdus au milieu des morts. A cette époque là, on connaissait plus de morts

que de vivants. On a fait beaucoup d'enterrements, mais comme on pouvait pas enterrer tout le monde, on a nettoyé le pourtour du Terrain, on a viré les voitures, on a sorti les corps des maisons et on a commencé à s'organiser, à trier, à mettre en place les stocks et à apprendre à faire les choses nous mêmes. Ça nous a pris des mois, des années. C'est Laurence qui s'est occupée de moi, celle dont je t'ai parlée. A l'époque, elle me paraissait vieille, mais maintenant, je la trouverais jeune. Elle savait des tas de choses, dans plein de domaines, et elle me les a transmises. C'est avec elle qu'on a commencé à faire la collecte des livres, c'est la première qui a compris qu'avoir à manger, ça suffisait pas. C'est elle aussi qui a récupéré Bethsabée et les autres tableaux. Elle disait, c'est pour la mémoire, mais c'est surtout pour la beauté. La beauté c'est aussi important que la nourriture, c'est important de la garder sous les yeux, sinon on devient pauvre, ou méchant. Quand je me suis fait violer, elle a consulté personne. Elle a pris son couteau et elle a buté un des mecs qui m'avaient fait ça, un mec sale et vicieux dont tout le monde rêvait d'être débarrassé. Aux trois autres, elle leur a dit de quitter le groupe, qu'on voulait plus jamais les voir, qu'on n'allait pas recommencer les mêmes conneries qu'avant. Sauf qu'il s'est passé alors une chose qu'on n'avait pas prévue. Tous les hommes ont fait bloc pour dire que c'était trop rude comme jugement, qu'en les excluant, si ça se trouve, on les envoyait à la mort, déjà que Laurence avait été un peu expéditive à tuer l'un d'eux, on ne pouvait pas se permettre de compromettre les chances du groupe. Ils regrettaient, ça n'arriverait plus, quoi, mais c'était un dérapage et on n'allait pas tout remettre en cause pour une affaire qui serait vite oubliée. Il n'y avait pas mort d'homme, la petite était en vie, ça lui apprendrait, et à toutes, qu'on n'était plus dans le même monde qu'avant, que les règles avaient changé. Et puis on avait tous traversé des épreuves, il fallait se serrer les coudes, sinon le groupe serait plus faible. Apprendre à vivre ensemble et pardonner. Ne laisser tomber personne. Quand ils ont eu fini de parler,

Laurence leur a dit : si c'est comme ça que vous voyez les choses, alors vous partez avec eux. Pour le coup, toutes les femmes étaient d'accord. On était sûres qu'ils allaient voter pour l'exclusion des trois violeurs, mais encore une fois ils nous ont surprises. Ils sont entrés en fureur et ils se sont mis à nous menacer, on n'y arriverait jamais sans eux, on serait sans défense, à la merci d'autres hommes qui seraient vraiment méchants, on avait besoin de leur protection. Je te raconte ça, tu sais ça fait longtemps, mais on était toutes dégoûtées. Aucune ne voulait plus de ces hommes qui pardonnaient si facilement à ma place. On n'avait plus confiance en eux. Ça a pas été facile de les faire partir, ils s'accrochaient. Pendant des semaines, ils nous ont rôdé autour, ils ont même pris des filles en otage, ils ont essayé de foutre le feu. Les dernières qui doutaient, ça les a convaincues qu'ils n'étaient pas nos amis, au fond. Il a fallu se battre et on s'est battues, moi la première, c'est ce qui m'a aidée à redevenir fière de moi. Ça a été violent. J'te raconterai ça un jour peut-être. Ou pas. Et puis on a fini par trouver un accord après une énième bataille. Les violeurs, on les a plus jamais revus, les autres, on leur a permis de venir de temps en temps, on les acceptait du moment qu'ils ne s'installent pas et l'arrangement s'est fait comme ça. Sur le tas, il y en avait des bien, c'est sûr, c'est dommage, mais pris ensemble, ils valaient rien, ils faisaient corps, ils voulaient faire la loi à leur avantage, tout le temps à se mesurer à nous, c'était pas vivable. Alors qu'entre nous, personne a jamais prétendu être la cheffe, ni Laurence, ni une autre. Chacune avait son domaine de compétence, ça a marché très bien et ça marche toujours.

Tina avait pris une indépendance nouvelle comme si elle avait compris elle aussi que le monde nous appartenait, pas seulement le Terrain, mais aussi autour, tout autour, très loin. Parfois elle partait sur une piste, elle qui n'avait jamais eu le goût de la chasse, et elle revenait avec des plumes

collées sur les babines et du sang sur le museau. Peut-être les petits chiens jaunes lui avaient-ils appris. Le monde était devenu impraticable, les sentiers s'étaient faits rares, mais il nous appartenait. Nous le partagions avec les autres bêtes, c'est tout.

D'où venons-nous, que sommes-nous, où allons-nous. C'était le titre d'un tableau de Gauguin. Je me suis demandée ce qu'il était advenu de ce tableau. De même qu'il y avait plus de morts que de vivants, il était évident qu'il y avait plus de choses dans ma mémoire qu'il n'en subsistait réellement.

Ce que m'avait raconté Cassandre introduisait des notes discordantes dans mon quotidien. Une profondeur de champ qui lui avait fait défaut jusque là. Quelque chose de poignant dont j'avais vaguement commencé à prendre conscience quand j'avais compris que la maladie était là, qu'elle frapperait chacune d'entre nous, moi comprise. De même que j'avais toujours envisagé le monde autour de moi comme étant présent et à portée de main, de même j'avais eu à l'esprit que les choses se succéderaient à elles-mêmes et que le temps s'ajouterait au temps.

Par le passé, je comptais parmi mes évidences que l'avenir ferait advenir de nouveaux livres, de nouveaux films, de nouvelles personnes qui à leur tour grandiraient, porteraient avec elles la mémoire et la beauté, le meilleur de l'humanité, en dépit du pire, et feraient naître des choses qui jusque là n'avaient pas existé. Mais peut-être que cela était une possibilité révolue. On avait réussi à se maintenir et se perpétuer sur le Terrain jusque maintenant, mais Cassandre l'avait dit clairement, nous étions moins nombreuses que jadis. Les hommes aussi, quand on les rencontrait, présentaient des rangs de plus en plus clairsemés. Elle en avait soigné, elle

avait aidé à en faire passer, mais il y en avait beaucoup qu'on n'avait plus vus depuis longtemps. Ils étaient plus fragiles, leurs vies étaient plus courtes.

Et puis il y avait quelque chose dans le sol ou dans l'air contre quoi tous et toutes étions démunies, quelque chose d'invisible, d'inodore et de puissant, qui tirait aux humains leur force et faisait parfois grandir les plantes de manière étrange. Les grossesses étaient une chose rare. Quand elles allaient à leur terme. On n'était plus assez. Pendant que Cassandra parlait, je pensais à ces espèces en voie de disparition dont il restait quelques individus dans les zoos et quelques ovules surgelés ici et là. Pas de quoi faire repartir l'aventure.

Mais là-dessus Cassandra avait ri, d'un rire incongru qu'elle avait l'air de porter en elle depuis toujours :

-T'en fais une tête. C'est pas si triste, tu sais, y a plein d'espèce qui ont disparu. Tu crois qu'on est là uniquement pour se perpétuer, pour se reproduire comme du plancton, pour être un maillon de la chaîne ? Pose-toi la question, Norma. C'est le meilleur moment de toute l'histoire de l'humanité pour se la poser. T'en as de la chance, d'être venue jusqu'ici. T'es vivante, t'existes, et pas seulement pour faire le lien entre les femmes préhistoriques et les générations futures.

Depuis, je ne cessais pas de remâcher tout ça. Le Terrain m'apparaissait comme un décor de théâtre derrière lequel il n'y avait plus rien. Je me suis rappelé la conversation que j'avais eue avec Nathan sur la terrasse de l'atelier. Virgile avait composé *l'Énéide* pour une poignée de Romains de la cour impériale, sans se douter qu'il deviendrait un classique de la civilisation suivante, voilà ce qu'il avait dit, Nathan. C'est pour ça que je repensais à cette conversation, à cause de cette histoire de civilisation suivante. Mais est-ce que ce mot avait encore un sens maintenant, civilisation. Il avait eu un sens par le passé. Quant au présent, celui que je vivais en ce

moment, il n'était guère qu'un prolongement éfiloché du temps où j'avais grandi et rien ne s'était dessiné encore de ce que pourrait être l'avenir. Mais l'avenir, si j'avais bien compris Cassandra, il n'y en avait pas.

Je ne pouvais pas m'empêcher de repenser aux images prises sur le site de Tchernobyl, vingt ans, trente ans après la catastrophe. La piscine de Pripyat, son bassin vide et jonché de feuilles mortes ; les avenues désertes et envahies par les plantes ; une fête foraine figée dans la rouille. Tout avait disparu et ces images elles-mêmes n'avaient plus d'existence que dans mon esprit.

Par la suite j'étais retournée voir Cassandra. Mon malaise de la première fois s'était dissipé et c'était peut-être parce que l'une et l'autre avions cessé de jouer un rôle. Ou de croire que l'autre en jouait un, moi celui de la jeune poulette sur la défensive, et elle celui de la vieille qui lit dans les pensées. Je me sentais de plus en plus proche d'elle, après tout, elle avait vécu les douze premières années de sa vie dans le même monde que moi. Elle était la seule qui savait d'où je venais. Elle avait connu les avions, les voitures, l'école, les téléphones portables, internet, l'heure d'été et l'heure d'hiver, les supermarchés, le ramassage des poubelles. C'est comme si j'étais tombée sur une compatriote lors d'un séjour à l'étranger. J'étais reconnaissante à Cassandra pour sa finesse, car elle n'a jamais envisagé de parler aux autres de qui j'étais ni d'où je venais. De toute façon, on l'aurait prise pour une narvali si elle avait lâché le morceau.

Mais Cassandra devinait beaucoup de choses. Elle se tenait au courant de mes allées et venues autour du Terrain. Elle savait quand j'avais été faire une promenade toute seule avec Tina, quand j'avais passé la journée à la bibliothèque avec Jelena, quand j'avais été visiter les stocks. Elle comprenait cette boulimie étrange qui s'était emparée de moi à l'idée de ne plus être un

maillon de la chaîne, comme elle avait dit. Je repensais aux gens qui avaient inscrit *maintenant ou jamais* sur leurs tee-shirts, au début de l'épidémie.

Mon existence était devenue la chose ultime à peaufiner, car si je faisais partie des dernières, s'il y avait fort à parier que l'humanité était en train de disparaître (*et ma connaissance porte loin*, avait dit Cassandra), alors il fallait que je fasse l'effort d'être un exemplaire honorable de cette fin d'humanité, un exemplaire abouti, histoire de terminer en beauté cette aventure qui avait commencé avec Lucy. Chaque femme sur le Terrain était un individu précieux, une présence miraculeuse. Même les chats, les petits chiens et les poules, je les voyais autrement.

Après tout, il ne sert à rien de prendre les choses trop au sérieux. Il convient seulement de les faire avec sérieux lorsqu'elles en valent la peine. Le bout du chemin accompli dans une vie marque le début de la suivante. On s'améliore, on a cette possibilité. Mais quelle vie future m'attendait, moi, si l'humanité était destinée à s'étioler et à disparaître comme d'autres espèces animales ? Est-ce que je deviendrais un arbre, un de ces grands chênes, un de ces tilleuls, reliés à la terre d'un côté, au ciel de l'autre ? La vie n'allait pas disparaître, après tout. L'humanité était comme la fontaine où nous remplissions nos seaux, elle manquait d'eau pour amorcer la pompe et bientôt on n'en tirerait plus rien. Ce n'était pas si grave.

Je me souviens de mon étonnement quand j'avais visité les stocks. Ils me rappelaient les Emmaüs où j'avais flâné avec Élise à la recherche d'outils, de fringues ou de vaisselle. Parva et Jelena avaient grandi avec ces stocks et elles les considéraient comme allant de soi, sans vraiment se poser la question d'où venaient ces objets, où ils avaient été fabriqués, comment ils étaient arrivés ici. Pour moi aussi à mon époque, cette abondance de choses à acheter dans les magasins allait de soi. Mais les étiquettes marquées *made in China* ou *fabriqué au Bengladesh* n'évoquaient rien pour elles. Non qu'elles

ignorassent qu'il s'agissait de pays lointains, car pour moi aussi, ces pays étaient des endroits abstraits où je n'avais jamais mis les pieds, mais elles n'associaient pas ces étiquettes à une culpabilité sourde faite de mondialisation, d'enfants au travail, d'empreinte carbone, et d'épuisement des ressources. Elles ne pensaient pas aux continents de plastique qui s'accumulaient dans les océans. Ce qu'avaient fait les anciens, elles s'en lavaient les mains.

Nathan avait dit qu'on pourrait encore tenir deux cents ans, tous autant qu'on était, si on arrêtait la production maintenant. Sur le Terrain nous n'avions aucune raison de nous fatiguer inutilement à faire nous-mêmes des objets qui existaient déjà. L'une ou l'autre avait pu fabriquer des bols ou tisser du lin, mais il ne s'agissait pas d'une nécessité. Des bols il y en avait des centaines dans le stock vaisselle et les vêtements, ceux qui n'étaient pas mités, ceux qui étaient de bonne facture, on ne savait plus quoi en faire dans le stock fringues.

Celui des stocks qui m'avait le plus fasciné était le stock outils. On avait religieusement rassemblé des chignolles antiques, des burettes d'huile, des scies de toutes tailles, des tournevis, des haches et des hachettes, des sécateurs, des plantoirs, des bêches, des râpeaux. Beaucoup portaient encore des étiquettes, étaient affublés d'un prix en euros, d'un emballage. Ils étaient là en réserve, pour le moment où les outils qui traînaient dans les maisons seraient détériorés et qu'on remplacerait par ceux-ci, si on n'arrivait pas à les ravoïr. Il n'y avait pas un seul outil pourvu d'un câble électrique. Perceuses, visseuses, meuleuses, scies-sauteuses, tous ces engins qui ne savaient pas se débrouiller sans électricité avaient été abandonnés avec mépris.

Les mots de Cassandre étaient là en permanence dans mon esprit. On n'irait pas très loin et ce n'était pas bien grave. On vivait bien, on vivait heureuses, après nous le déluge. Au début, j'avais été choquée par la manière tranquille dont elle m'avait annoncé qu'on était finies. Et puis je m'y étais



habituelle, ça faisait partie du nouveau paradigme, un jour il y aurait une dernière femme et un dernier homme, de même qu'il y avait eu un premier homme et une première femme, selon le mythe de la Genèse. Ce serait peut-être pour cette génération, ou alors pour la suivante, mais comme c'était parti, c'était foutu. Lorsqu'à Vienne, on avait appris la chute de l'Empire austro-hongrois vieux de mille ans, on n'avait pas interrompu les bals ; les couples avaient continué à valser et à boire du Sekt à s'en faire tourner la tête, comme s'ils s'étaient dit qu'il ne servait à rien de gâcher la fête, les lustres et les robes, au nom d'un avenir qui commencerait plus tard.

Parfois Jelena me demandait ce qui n'allait pas, quand elle me voyait fixer un point devant moi, d'un œil complètement vide. Je me frottais alors les paupières et les contours de la bibliothèque reprenaient leur netteté et je chassais de mon esprit l'image que je m'étais faite de cette bibliothèque, quand serait arrivé le moment où plus personne ne serait là pour l'entretenir. Le lierre serait rentré prudemment par une fenêtre ou serait passé doucement sous la porte, gagnant en confiance, semaine après semaine, mois après mois, année après année. Les plafonds seraient effondrés et les livres gondolés par l'humidité. Les pigeons roucouleraient sur les étagères, les hérissons hiberneraient dans les feuilles sèches et les pages enroulées sur elles-mêmes.

-Je sais pas ce qu'elle t'a encore raconté, Cassandra, mais à chaque fois que tu reviens de chez elle t'as l'air bizarre. Je suis sûre qu'elle t'ennuie avec les histoires de son époque, ou pire, avec ses prédictions. Il y a que le présent qui compte, tu sais.

Elle passait alors sa main le long de mon bras et je sentais son énergie me picoter comme un circuit électrique qu'on remet sous tension.

-Les hommes, dans le temps, ils faisaient que penser à l'avenir, il fallait absolument qu'on se souvienne d'eux, qu'ils laissent des traces, comme les

chiens qui pissent aux arbres. C'était ça le plus important et ils ont entraîné tout le monde là-dedans. Impressionner les autres. Ils ont construit des monuments, ils se sont donné un mal fou, pas pour être bien dedans, juste pour que ces monuments soient encore debout quand tout le monde serait mort.

En disant ça, Jelena secouait la tête en rigolant d'un air incrédule.

-Tu te rends compte ?

Elle avait raison. Devant mes yeux se déroulait la réalité. Aïssatou et ses poules, Camille et sa suite d'enfants et de chiens. Il y avait les odeurs qui passaient dans mes narines, la fumée qui sortait de la cheminée, les chèvrefeuilles, la poussière qui s'élevait à l'occasion d'un coup de vent et qui se reposait doucement ensuite. Dans le baquet de faïence que je venais de remplir, l'eau tanguait d'un bord à l'autre avant de reprendre son calme, elle se teintait des couleurs du ciel, elle reflétait la branche du pommier, elle sentait le fer et le caillou. Il y avait les réserves de bois et les tas de bûches qu'il fallait fendre. Les pages des livres, leur odeur dans la chaleur sèche de la bibliothèque et l'aspect un peu jauni, un peu poudreux, des éditions anciennes. Les légumes qu'on arrosait le soir et les arbres fruitiers qu'on bichonnait comme des enfants. Les alcools qu'on servait aux grandes et aux petites occasions, la bière qui fermentait dans des jarres et le vin qui mûrissait dans des tonneaux. Tout ça me donnait un sentiment de puissance, car tout m'appartenait sans limites, jamais encore je n'avais éprouvé cette impression d'être en pleine possession de moi-même et de ce qui m'entourait.

Peut-être était-ce ce qu'avaient éprouvé les seigneurs d'antan, quand ils parcouraient leurs domaines et faisaient arrêter leur cheval en haut d'une colline, la plume de leur chapeau oscillant doucement dans le vent, le visage illuminé par le couchant, tandis que les vendangeurs terminaient leur journée et qu'un mince filet bleu montait des chaumières dans le ciel orangé. Mais ce

seigneur sur son cheval ne connaissait pas la paix qui était la mienne. Il avait des taxes à lever, des guerres à mener, des terres à défendre ou à conquérir. Des barons félons cherchaient à l'empoisonner. Qui sait si un guet-apens ne l'attendait pas en bas de la colline, une fois qu'il aurait repris sa route. Il n'était pas autant que moi *en possession de ses moyens*. Il y avait sur son opulence des menaces qui lui donnaient peut-être son sel, mais que, pour ma part, je ne redoutais pas. La seule menace que nous connaissions sur le Terrain, c'était celle de la maladie et de la mort. Et je me sentais suffisamment jeune et puissante pour les considérer comme lointaines. Sans compter que parfois la mort oubliait l'une ou l'autre, comme elle avait oublié Cassandre et dans une moindre mesure Aïssatou. Alors, si elle m'oubliait moi aussi, j'aurais la chance de vivre de nombreuses expériences et de comprendre beaucoup de choses. Une fois que j'en aurais eu assez et que je jugerais que la vie m'apporterait plus de mauvais côtés que de bons, je pourrais *mettre un terme* sans que personne y trouve à redire. Savoir que je pouvais mourir me rassurait.

Quand je pensais à ces choses, je sentais la chaleur se répandre dans ma poitrine et remonter sur mon visage. Ma bouche s'étirait en un large sourire, puis, pour peu que je convoque quelques images pour faire contraste, il se transformait en rire de joie pure, un ces rires dont éclatent les bébés. Pour cela, il suffisait que je pense qu'il n'y aurait plus jamais de rames de métro pleines de gens entassés pour aller au travail, que plus jamais la sonnerie de mon téléphone ne me réveillerait le matin, que je pouvais définitivement effacer de ma mémoire des dizaines d'identifiants et de mots de passe, et que je n'aurais plus à penser au danger mortel des voitures à chaque coin de rue. Rien de cela n'existait plus. C'était une joie tellement énorme, un tel soulagement, que je me mettais à faire de petits pas de danse le long des plates-bandes. C'en était fini avec les pays écrasés sous les bombes, les réfugiés qui n'étaient les bienvenus nulle part, les forêts millénaires qui brûlaient, les bêtes qu'on martyrisait dans les laboratoires et la

géhénne des élevages intensifs, toutes ces choses qu'on faisait à très grande échelle, pour faire baisser les coûts, et dont on nous avait dit que c'était ça l'avenir, le progrès, la seule voie possible pour rester compétitifs, quitte à laisser beaucoup de gens sur le carreau, quitte à détruire notre milieu de vie, quitte à pourrir la vie des neuf dixièmes des espèces, y compris la nôtre. On m'avait tellement martelé, depuis l'école primaire, qu'il fallait se préparer à cette vie-là, jouer le jeu, savoir se vendre, s'adapter, se soumettre, que je tenais pour un miracle d'avoir pu oublier aussi facilement.

Mais un beau jour je voyais un mince croissant se dessiner dans le ciel, fin comme une rognure d'ongle, et je me rendais compte que depuis la pleine lune précédente, je n'avais pas repensé à l'enfer d'où je venais, ce pays du soucis, de la crainte, du mépris et de la concurrence. Alors sans prévenir, j'embrassais celle qui était à côté de moi, je dansais avec Tina, et je me mettais à rire sans pouvoir m'arrêter, saisie par une joie qui venait des racines de la terre, qui me traversait, me lavait de mes déboires anciens, et qui montait dans le ciel, pendant que les autres secouaient la tête et se disaient entre elle que décidément, cette Yseult, c'était vraiment une narvali.

Montreuil, 31 août 2017 – 18 novembre 2018

# Table des matières

Partie 1 : l'atelier.....1  
Partie 2 : l'épidémie.....51  
Partie 3 : le Terrain.....92

ISBN 978-2-9572381-0-1